ARNOLD'S LECTURES FRANÇAISES

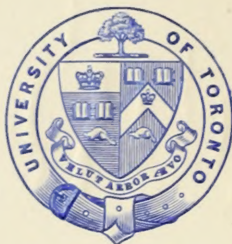
BOOK IV.

BY

M. A. GEROTHWOHL

SPECIMEN

1/6


UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

LECTURES FRANÇAISES

BOOK IV

PREFATORY NOTE

The intention of Vols. III. and IV. of this series is to supply the middle and upper forms of Secondary Schools with choice extracts from French writers and poets, either as a substitute for, or a complement to, the reading of prescribed texts.

With this twofold aim in view, the main requirements have been deemed to be literary excellence and idiomatic wealth. Moreover, the variety of the sources whence the selections have been drawn should add both to their value as 'unseens' and to their interest as representative specimens of French style from 'le grand siècle' down to the present day

The editor desires to express his cordial thanks to all those authors and publishers who have kindly authorised him to reproduce passages from their works.

In view of the suggested use of these selections for 'unseen' purposes, the general notes and glossary have been strictly limited to the elucidation of an unusual term or construction.

M. A. G.

Trinity College, Dublin, 1907.

TABLE DES MATIÈRES

NO.		PAGE
1.	Honoré de Balzac (George Sand),	1
2.	La Fontaine et ses Bêtes (H. Taine),	4
3.	Au Roi Frédéric de Prusse (Voltaire)	8
4.	A M. de Voltaire (Le Roi Frédéric de Prusse),	10
5.	Les Séparés (Marceline Desbordes Valmore),	13
6.	L'Esprit pur (Alfred de Vigny),	14
7.	Une Parole d'Honneur (Lachaud),	15
8.	Adolphe Thiers (Gabriel Hanotaux),	19
9.	Un Touriste grincheux (Edmond About),	24
10.	Un Nom (Lamartine),	28
11.	Monologue de Figaro (Beaumarchais),	30
12.	La Bataille de Rocroy (Duc d'Aumale),	33
13.	Britannicus (Racine),	36
14.	La Fédération du 14 Juillet, 1790 (Michelet),	40
15.	La Chanson de Mignon (Théophile Gautier),	46
16.	Le Fantasque (Fénelon),	48
17.	Nicomède (Corneille),	51
18.	Néant de l'Homme et de la Vie (Bossuet),	56
19.	A la Chambre des Pairs (Chateaubriand),	60
20.	Au Loisir (Sainte-Beuve),	65
21.	Procès et Mort de Marie-Antoinette (Lamartine),	67
22.	La Vieille France et la Démocratie (Comte Albert de Mun),	70
23.	Tartufe (Molière),	73
24.	Le Massacre des Abeilles mâles (Maurice Maeterlinck),	79
25.	Torpillé ! (Claude Farrère),	83
26.	La France en Août 1793 (Louis Blanc).	91
27.	Mirabeau Orateur (Victor Hugo),	93
28.	Discours sur la Contribution du Quart (Mirabeau),	99
29.	Waterloo (Victor Hugo),	103

NO. PAGE

30. A Monsieur de Coulanges (Madame de Sévigné), . 106
31. L'Art et L'Utilitarisme (Théophile Gautier), . . 108
32. La Veuve de Pompée (Corneille), ... 111
33. L'Enlizement (Victor Hugo), ... 113
34. A François Liszt (Hector Berlioz), ... 116
35. Trois Degrés de Pensée (Alfred de Vigny), . . . 121
36. La Société et les Poètes (Saint-Marc Girardin), . . 125
37. La Critique de l'École des Femmes (Molière), . . 128
38. Saint-Simon (Montalembert), ... 133
39. L'Idole (Barbier), ... 135
40. Versailles, après la Mort du Grand Dauphin (Saint-Simon), ... 137
41. Hypatie (Leconte de Lisle), ... 143
42. La Montagne (Jules Michelet), ... 145
43. A Dumas aîné (Alexandre Dumas fils), ... 149
44. La Femme et la Nature (Alfred de Vigny), . . . 153
45. Alfred de Vigny (Théophile Gautier), ... 156
46. Le Marché aux Poissons (Émile Zola), ... 159

Notes, ... 164

Glossaire, ... 181

ILLUSTRATIONS

La Bataille de Rocroy, ... *Frontispiece*

PAGE

Fête de la Fédération Générale à Paris, 14 Juillet, 1790, ... 41

Le Duc d'Orléans partant pour l'Hôtel de Ville, 31 Juillet, 1830, ... 61

Mirabeau, ... 95

Louis XIV. avec le Grand Dauphin, le duc de Bourgogne, le Fils du Duc (depuis Louis XV.), et Madame de Maintenon, ... 139

LECTURES FRANÇAISES

TOME IV

1. Honoré de Balzac.

Un de mes amis qui connaissait un peu Balzac m'avait présentée à lui, non comme une muse de département, mais comme une bonne personne de province très émerveillée de son talent. C'était la vérité. Bien que Balzac n'eût pas encore produit ses chefs-d'œuvre à cette époque, j'étais vivement frappée de sa manière neuve et originale et je le considérais déjà comme un maître à étudier. Balzac avait été, non pas charmant pour moi à la manière de de Latouche, mais excellent aussi, avec plus de rondeur et d'égalité de caractère. Tout le monde sait comme le contentement de lui-même, contentement si bien fondé qu'on le lui pardonnait, débordait en lui : comme il aimait à parler de ses ouvrages, à les raconter d'avance, à les faire en causant, à les lire en brouillons ou en épreuves. Naïf et 'bon enfant' au possible, il demandait conseil aux enfants, n'écoutait pas la réponse, ou s'en servait pour la combattre, avec l'obstination de sa supériorité. Il n'enseignait jamais, il parlait de lui, de lui seul. Une seule fois il s'oublia pour nous parler de Rabelais, que je ne connaissais pas encore. Il fut si merveilleux, si éblouissant, si lucide, que nous nous disions en le quittant : 'Oui, oui, décidément, il aura tout l'avenir

qu'il rêve; il comprend trop bien ce qui n'est pas lui, pour ne pas faire de lui-même une grande individualité.'

Un beau matin Balzac, ayant bien vendu la 'Peau de Chagrin,' méprisa son entresol et voulut le quitter: mais, réflexion faite, il se contenta de transformer ses petites chambres de poète en un assemblage de boudoirs de marquise, et, un beau jour, il nous invita à venir prendre des glaces dans ces murs tendus de soie et bordés de dentelle. Cela me fit beaucoup rire: je ne pensais pas qu'il prît au sérieux ce besoin d'un 'vain luxe' et que ce fût pour lui autre chose qu'une fantaisie passagère. Je me trompais: ces besoins d'imagination coquette devinrent les tyrans de sa vie, et pour les satisfaire il sacrifia souvent le bien-être le plus élémentaire. Dès lors il vivait un peu ainsi, manquant de tout au milieu de son superflu et se privant de soupe et de café plutôt que d'argenterie et de porcelaine de Chine.

Réduit bientôt à des expédients fabuleux pour ne pas se séparer de colifichets qui réjouissaient sa vue, artiste fantaisiste, c'est-à-dire enfant aux rêves d'or, il vivait par le cerveau dans le palais des fées: homme opiniâtre cependant, il acceptait, par la volonté, toutes les inquiétudes et toutes les souffrances, plutôt que de ne pas forcer la réalité à garder quelque chose de son rêve.

Puéril et puissant, toujours envieux d'un 'bibelot,' et jamais jaloux d'une gloire, sincère jusqu'à la modestie, vantard jusqu'à la hâblerie, confiant en lui-même et aux autres, très expansif, très bon et très fou, avec un sanctuaire de raison intérieure, où il rentrait pour tout dominer dans son œuvre, cynique dans la bonté, ivre en buvant de l'eau, intempérant de travail et sobre d'autres passions, positif et romanesque avec un égal excès, crédule et sceptique, plein de contrastes et de

mystères, tel était Balzac encore jeune, déjà inexplicable pour quiconque se fatiguait de la trop constante étude de lui-même à laquelle il condamnait ses amis, et qui ne paraissait pas encore à tous aussi intéressante qu'elle l'était réellement.

Son commerce était fort agréable, un peu fatigant de paroles pour moi qui ne sais pas assez répondre pour varier les sujets de conversation ; mais son âme était d'une grande sérénité, et en aucun moment je ne l'ai vu maussade. Il grimpait avec son gros ventre tous les étages de la maison du quai Saint-Michel et arrivait soufflant, riant et racontant sans reprendre haleine. Il prenait des paperasses sur ma table, y jetait les yeux et avait l'intention de s'informer un peu de ce que ce pouvait être ; mais aussitôt, pensant à l'ouvrage qu'il était en train de faire, il se mettait à le raconter, et, en somme, je trouvais cela plus instructif que tous les empêchements que de Latouche, questionneur désespérant, apportait à ma fantaisie.

Balzac, avec le temps, m'a fait comprendre, par la variété et la force de ses conceptions, que l'on pouvait sacrifier l'idéalisation du sujet à la vérité de la peinture, à la critique de la société et de l'humanité même.

Balzac résumait complètement ceci quand il me disait dans la suite : 'Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être ; moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but. J'aime aussi les êtres exceptionnels ; j'en suis un. Il m'en faut d'ailleurs pour faire ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sacrifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions

effrayantes ou grotesques. Vous, vous ne sauriez pas : vous faites bien de ne pas vouloir regarder des êtres et des choses qui vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans le joli et dans le beau, c'est un ouvrage de femme.'

Un soir que nous avions dîné chez Balzac d'une manière étrange, je crois que cela se composait de bœuf bouilli, d'un melon et de champagne frappé, il alla endosser une belle robe de chambre toute neuve, pour nous la montrer avec une joie de petite fille, et voulut sortir ainsi costumé, un bougeoir à la main, pour nous reconduire jusqu'à la grille du Luxembourg. Il était tard, l'endroit désert, et je lui observais qu'il se ferait assassiner en rentrant chez lui. 'Du tout,' me dit-il : 'si je rencontre des voleurs, ils me prendront pour un fou, et ils auront peur de moi, ou pour un prince, et ils me respecteront.' Il faisait une belle nuit calme. Il nous accompagna ainsi, portant sa bougie allumée dans un joli flambeau de vermeil ciselé, parlant des quatre chevaux arabes qu'il n'avait pas encore, qu'il aurait bientôt, qu'il n'a jamais eus, et qu'il a cru fermement avoir pendant quelque temps. Il nous eût reconduits jusqu'à l'autre bout de Paris, si nous l'avions laissé faire.

GEORGE SAND.

2. La Fontaine et ses Bêtes.

Deux choses, au dix-septième siècle, étaient presque impossibles à un poète : faire des dieux et faire des bêtes. Qu'est-ce qu'un chien, une fourmi, un arbre ? Les philosophes répondaient que ce sont des machines, sortes d'horloges qui remuent et font un bruit : 'Mainte roue y tient lieu de tout l'esprit du monde : la première y meut la seconde, une troisième suit, elle sonne à la fin.'

Malebranche, si doux et si tendre, battait sa chienne, alléguant qu'elle ne sentait point, et que ses cris n'étaient que du vent poussé dans un conduit vibrant. Et ce n'étaient point là de simples paradoxes isolés dans un cerveau métaphysique. Le courant public y portait. Par amour du raisonnement et de la discipline, on mettait tout l'homme dans l'âme et toute l'âme dans la raison. On faisait de cette raison un être à part, subsistant par lui-même, séparé de la matière, logé par miracle dans un corps, n'ayant nulle puissance sur ce corps, ne le mouvant et ne recevant de lui des impressions que par l'intermédiaire d'un Dieu appelé d'en haut tout exprès pour leur permettre d'agir l'un sur l'autre.

Dès lors toute beauté, toute vie, toute noblesse était reportée sur l'âme humaine ; la nature vide et dégradée n'était plus qu'un amas de poulies et de ressorts, aussi vulgaire qu'une manufacture, indigne d'intérêt, sinon par ses produits utiles, et curieuse tout au plus pour le moraliste qui peut en tirer des discours d'édification et l'éloge du constructeur. Un poète n'avait rien à y prendre, et devait laisser là les bêtes, sans plus se soucier d'une carpe ou d'une vache, que d'une brouette ou d'un moulin.

Les habitudes l'en écartaient comme les théories. Pour des nobles, gens de salons, une belette, un rat, ne sont que des êtres roturiers et malpropres. Une poule est un réservoir d'œufs, une vache un magasin de lait, un âne n'est bon qu'à porter les herbes au marché. On ne regarde pas de tels êtres, on se détourne quand ils passent ; tout au plus on en rit, et on en vit, comme des paysans leurs compagnons d'attelage ; mais on passe vite ; ce serait encanailler la pensée que de l'arrêter sur de pareils objets. A défaut des instincts

nobiliaires les répugnances physiques suffisaient à l'en détourner.

Ces seigneurs et ces dames parées qui passent leur vie à représenter ne se trouvent à leur aise qu'entre des panneaux sculptés, devant des glaces resplendissantes; s'ils mettent le pied par terre, c'est sur des allées ratissées; s'ils souffrent les bois et les eaux, ce sont des eaux lancées en gerbes par des monstres d'airain; ce sont des bois alignés en charmilles. La nature ne leur plaît que transformée en jardin. Qu'est-ce qu'un bœuf, un coq, un cochon viendront faire dans un semblable monde? Qui en supportera l'idée? Un bœuf sent l'étable, un coq piétine dans le fumier, un cochon fouille de son grouin dans les relavures et dort voluptueusement dans la fange tiède. Fi, horreur! Quel courtisan parfumé en manchettes de dentelles pourra découvrir une apparence de beauté dans cette boue? Je le vois d'avance qui s'effraye des éclaboussures et des puces, et recule en se bouchant le nez.

Un seul genre de vie intéresse au XVIIe siècle, la vie de salon; on n'en admet pas d'autres; on ne peint que celle-là; on efface, on transforme, on avilit, on déforme les êtres qui n'y peuvent entrer, l'enfant, la bête, l'homme du peuple, l'inspiré, le fou, le barbare; on finit par ne plus voir dans l'homme que l'homme bien élevé, capable de discourir et de causer, irréprochable observateur des convenances. Et cet homme ainsi réduit va s'écourtant tous les jours. A mesure qu'on avance dans le dix-huitième siècle, les règles se rétrécissent, la langue se raffine, le joli remplace le beau; l'étiquette définit plus minutieusement toutes les démarches et toutes les paroles; il y a un code établi qui enseigne la bonne façon de s'asseoir et de s'habiller, de faire une tragédie et un discours, de se battre et

d'aimer, de mourir et de vivre : si bien que la littérature devient une machine à phrases, et l'homme une poupée à révérences. Rousseau, qui le premier protesta et déclama contre cette vie restreinte et factice, parut découvrir la nature, La Fontaine, sans protester ni déclamer, l'avait découverte avant lui.

Il a défendu ses bêtes contre Descartes qui en faisait des machines. Il n'ose pas philosopher en docteur, il demande permission ; il hasarde son idée, comme une supposition timide, il essaye d'inventer une âme à l'usage des rats et des lapins. Il décrit avec complaisance cette âme charmante que Gassendi appelait 'la fleur la plus vive et la plus pure du sang.' Il 'subtilise un morceau de matière, un extrait de la lumière, une quintessence d'atome, je ne sais quoi de plus vif et de plus mobile encore que le feu.' Il met cette âme en l'enfant comme en l'animal, et nous fait ainsi parents de ses bêtes. Seulement il en ajoute chez nous une seconde 'commune à nous et aux anges, fille du ciel, trésor à part, capable de suivre en l'air les phalanges célestes, lumière faible et tendre pendant nos premiers ans, mais qui finit par percer les ténèbres de la matière.'

Ces gracieuses rêveries, imitées de Platon, vraie philosophie de poète, peignent son sentiment plutôt que sa croyance. En effet, c'est le sentiment qui l'attache à ses pauvres héros à quatre pattes, petites gens qu'on dédaigne et qu'on rebute. Il plaide pour eux, il les aime : il allègue vingt exemples : le cerf poursuivi qui en 'suppose un plus jeune,' la perdrix qui, pour préserver ses petits contrefait la boiteuse, la société des castors architectes, la stratégie des renards polonais, les perplexités, les inventions, les réflexions des deux rats qui veulent sauver leur œuf. Il suit leurs émotions, il refait leurs raisonnements, il s'attendrit, il s'égaye, il

prend part à leurs sentiments. C'est qu'il a vécu avec eux. Il allait dans les bois, sur la mousse, dans les sentiers, parmi les terriers et aussi dans les étables, le long de la mare des fermes dans les poulaillers. Un jour qu'il dînait chez Mme Harvey, il s'attarda et n'arriva qu'à la nuit. Il s'était amusé à suivre l'enterrement d'une fourmi jusqu'à la sépulture, puis il avait reconduit les gens du cortège jusqu'à leur trou.

Voilà à quoi sert d'être gaulois et poète : il ne se dégoûtait pas comme les beaux esprits, il osait être paysan campagnard, comme il avait été homme de cour et galant. Il sortait de la mode et des conventions, non par théorie, mais d'instinct : à force de naturel, il comprenait la nature, et voyait l'âme où elle est, c'est-à-dire partout. H. TAINE.

3. Au Roi Frédéric de Prusse.

Octobre 1757.

Sire, votre Épître d'Erfurth est pleine de morceaux admirables et touchants. Il y aura toujours de très belles choses dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à Son Altesse Royale, votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec Votre Majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande âme et d'un grand génie ; il s'agit de vous, et de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire et à votre conservation.

Vous voulez mourir, je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang

où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philosophe et comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, et qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire romain. Mais, hélas ! sire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obstiner à un projet qui vous la fera perdre ? je vous ai déjà représenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, et les insultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement son devoir à flétrir une action généreuse.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que personne ne vous regardera comme le martyr de la liberté : il faut se rendre justice : vous savez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours ? que vous avez vengé sur vous-même cette invasion ; que vous n'avez pu résister au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accusera d'un désespoir prématuré quand on saura que vous avez pris cette résolution funeste dans Erfurth, quand vous étiez maître de la Silésie et de la Saxe. On commentera votre Épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuse : on sera injuste, mais votre nom en souffrira.

Tout ce que je représente à Votre Majesté est la vérité même. Celui que j'ai appelé le Salomon du Nord s'en dit davantage dans le fond de son cœur.

Il sent qu'en effet, s'il prend ce funeste parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il sent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis

personnels : il entre donc dans ce triste parti de l'amour-propre, du désespoir. Écoutez contre ces sentiments votre raison supérieure ; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, et que vous ne pouvez l'être ; elle vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux : biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très infortuné quand il perd des États : mais un philosophe peut se passer d'États. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur, comme ont fait Charles-Quint, la reine Christine, le roi Casimir, et tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous : et ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin, tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux et déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé ? ou si en demeurant souverain vous ne saviez pas supporter l'adversité ?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public et le vôtre. Je suis dans ma soixante et cinquième année, je suis un infirme, je n'ai qu'un moment à vivre, j'ai été bien malheureux, vous le savez ; mais je mourrais heureux si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

VOLTAIRE.

4. A M. de Voltaire.

A Potsdam, le 24 juillet 1775.

Je viens de voir Lekain. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, et j'ai été bien aise d'apprendre

de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre santé est assez bonne, et que vous avez encore plus de gaîté dans votre conversation que dans vos ouvrages. Cette gaîté, que vous conservez, est la marque la plus sûre que nous vous posséderons encore longtemps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, est le premier qui s'affaiblit lorsque les années minent et sapent la mécanique de notre existence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnasse devienne sitôt vacant: je vous nommerai hardiment mon exécuteur testamentaire: ce qui me fait grand plaisir.

Lekain a joué les rôles d'Œdipe, de Mahomet et d'Orosmane: pour Œdipe nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien est très habile; il a un bel organe, il se présente avec dignité, il a le geste noble, et il est impossible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impression qu'il a faite sur moi? Je le voudrais un peu moins outré, et alors je le croirais parfait.

L'année passée j'ai entendu Aufresne: peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne consulte en ceci que la nature, et non ce qui peut être en usage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans *Œdipe*, ni dans *Zaïre*: c'est qu'il y a des morceaux si touchants dans la dernière de ces pièces, et de si terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, et qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre, et d'avoir formé celui dont l'organe les rend si supérieurement sur la scène!

Il y a eu beaucoup de spectateurs à ces représentations: ma sœur Amélie, la princesse Ferdinand, la landgrave de Hesse, et la princesse de Würtemberg, votre voisine, qui est venue ici de Montbelliard pour entendre

Lekain. Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité. Oh! que les belles-lettres sont utiles à la société! Elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés, et sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbés sous son faix, et qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux-arts: ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence et Paris. Quelque amour que j'aie pour ma patrie, je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici: deux choses leur manquent, la langue et le goût. La langue est trop verbeuse: la bonne compagnie parle français, et quelques cuistres de l'école et quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse et les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des idiomes: chaque province soutient le sien, et jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'Auguste: ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français et tudesque: ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve, et sait distinguer le médiocre du parfait, le noble du sublime, et les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poésie, ils croient que leurs vers sont harmonieux: et pour l'ordinaire ce n'est qu'un galimatias

de termes ampoulés. Dans l'histoire, ils n'omettraient pas la moindre circonstance, quand même elle serait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages sont sur le droit public. Quant à la philosophie, depuis le génie de Leibnitz et la grosse monade de Wolf, personne ne s'en mêle plus. Ils croient réussir au théâtre ; mais, jusqu'ici, rien de parfait n'a paru. L'Allemagne est actuellement comme était la France du temps de François Ier. Le goût des lettres commence à se répandre : il faut attendre que la nature fasse naître de vrais génies, comme sous les ministères des Richelieu et des Mazarin. Le sol qui a produit Leibnitz en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la possibilité. Vous me direz que cela peut vous être très indifférent et que je fais le prophète tout à mon aise, en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédilection. C'est ma façon de prophétiser, et la plus sûre de toutes, puisque personne ne me donnera le démenti.

Pour moi, je me console d'avoir vécu dans le siècle de Voltaire ; cela me suffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il soit de bonne humeur, et surtout qu'il n'oublie pas le solitaire de Sans-Souci. *Vale.* FRÉDÉRIC.

5. Les Séparés.

N'écris pas ! Je suis triste, et je voudrais m'éteindre ;
Les beaux étés, sans toi, c'est l'amour sans flambeau.
J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre ;
Et, frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.
N'écris pas !

N'écris pas ! n'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes.
Ne demande qu'à Dieu . . . qu'à toi si je t'aimais.
Au fond de ton silence écouter que tu m'aimes.
C'est entendre le ciel sans y monter jamais.
N'écris pas !

N'écris pas ! Je te crains ; j'ai peur de ma mémoire ;
Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.
Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire.
Une chère écriture est un portrait vivant.
N'écris pas !

N'écris pas ces deux mots que je n'ose plus lire :
Il semble que ta voix les répand sur mon cœur.
Que je les vois briller à travers ton sourire :
Il semble qu'un baiser les empreint sur mon cœur.
N'écris pas !

MARCELINE DESBORDES VALMORE.

6. L'Esprit pur.

Si l'orgueil prend ton cœur quand le peuple me nomme
Que de mes livres seuls te vienne ta fierté.
J'ai mis sur le cimier doré du gentilhomme
Une plume de fer qui n'est pas sans beauté.
J'ai fait illustre un nom qu'on m'a transmis sans gloire.
Qu'il soit ancien, qu'importe ? Il n'aura de mémoire
Que du jour seulement où mon front l'a porté.

Dans le caveau des miens plongeant mes pas nocturnes
J'a compté mes aïeux, suivant leur vieille loi.
J'ouvris leurs parchemins, je fouillai dans leurs urnes
Empreintes, sur le flanc, des sceaux de chaque roi.
A peine une étincelle a relui dans leur cendre.
C'est en vain que d'eux tous le sang m'a fait descendre ;
Si j'écris leur histoire, ils descendront de moi.

ALFRED DE VIGNY.

7. Une Parole d'Honneur.

M. Trochu a-t-il été fidèle à l'Impératrice autant qu'il le devait être? C'est là le procès, il est là et il n'est que là. Tout le reste va s'effacer devant ces deux grandes questions. M. l'avocat général l'a bien compris, il n'a traité que celles-là.

Eh bien, voyons! A l'Impératrice, qu'a-t-il promis? Qu'a-t-il fait? Qu'est-ce que l'histoire doit dire de sa conduite? Ce ne sont pas là les actes de l'Empire, j'imagine, et à moi, du moins, on ne dira pas que je plaide autre chose que la cause.

Voici les faits; ils ne sont pas très nombreux, mais ils sont décisifs. Quand je les aurai rappelés à vos souvenirs, je n'aurai qu'une chose à vous dire: Mettez la main sur vos cœurs et répondez si vous eussiez agi ainsi que M. Trochu l'a fait. L'Impératrice! Lui a-t-il fait toutes les promesses de dévouement? Au conseil, il s'était expliqué. Est-ce qu'il a parlé alors de la malveillance des ministres? Est-ce qu'il s'est plaint alors de cette situation intolérable qui lui était faite? Vous avez entendu tous les ministres; vous avez entendu les présidents des deux grands corps de l'État.

Hier, le général essayait de raconter les faits à sa manière, il disait: 'J'a répondu à l'Impératrice: Tout est fini, on ne peut pas se défendre.' Ah! il n'y a pas d'opinion qui conduise au parjure. On vous avait interrogé, général, sur une lettre écrite au journal *Le Temps*. M. Schneider a pris la parole et il vous a demandé ce que vous feriez pour résister à l'émeute. Vous connaissez, Messieurs, la réponse du général Trochu. Il n'y a pas ici d'équivoque: Vous aviez dit que vous feriez *votre devoir*. Cela n'a pas suffi, un autre ministre vous a pressé en vous disant: 'Votre

devoir, sans doute, mais lequel?' Et vous avez répondu: '*Je me ferai tuer.*'

(*Le général Trochu affirme du geste et souligne chaque phrase du mot: 'C'est vrai.'*)

Ce sont des mots qui s'enregistrent: ce sont des mots qui vivent, ce sont des mots qui vous accompagneront dans l'histoire: des mots, que tous les efforts et toutes les décisions judiciaires ne pourront pas effacer: *Je me ferai tuer!*

Est-ce que c'est une seule fois que vous avez parlé ainsi? est-ce que, le lendemain, vous n'avez pas fait des protestations plus accentuées et plus énergiques? Est-ce qu'à de nouvelles observations vous n'avez pas répondu cette phrase stéréotypée dans toutes les déclarations: '*Madame, je me ferai tuer, s'il le faut, sur les marches du Corps législatif; et pour votre Majesté, sur le seuil des Tuileries.*' Voilà ce que vous avez dit. Ce n'est pas tout encore, et avec cette éloquente parole, à laquelle je suis le premier à rendre hommage, pour fixer davantage la confiance qu'on devait avoir en vous, vous avez dit à cette femme impressionnable et malheureuse: '*Je suis soldat, catholique et Breton, je me ferai tuer pour votre Majesté.*' Le mot a été dit, et bien dit. Hier, vous n'avez pas pu le retirer du débat. Il n'y a pas de témoin qui l'ait entendu, et cependant vous ne direz pas qu'il n'est pas vrai.

Ah! c'est ici que je suis à mon aise pour parler de l'Impératrice: ce n'est pas de la souveraine que je parle, c'est de la femme. L'Empire est tombé: s'il se relève jamais, ce qui est le secret de Dieu, sa dernière heure a été, au milieu de nos douleurs, une heure de gloire pour la femme qui le représentait à Paris. (*Applaudissements et murmures.*) Vous le savez bien, général Trochu, et vous l'avez dit: 'Jamais concert d'éloges n'a

plus noblement entouré la malheureuse femme qui allait quitter la France.' Ici, tous les témoins sont unanimes, et dans nos désastres c'est une consolation pour elle et pour la France.

Que nos afflictions ne nous enlèvent pas ce qu'il y a de meilleur dans le caractère français : le respect pour la femme accablée.

L'Impératrice, pensant au pays seul, disait : 'Rien pour la dynastie, tout pour la France.' Eh bien ! cette femme qui parlait ainsi et à laquelle vous aviez juré fidélité, vous l'avez abandonnée ! Oui, vous l'avez abandonnée. Écoutez, je ne me perdrai pas dans les détails inutiles de la cause. Il y a deux faits pour moi, il n'en faudrait qu'un pour vous condamner. Le 3 septembre, au soir, on apprend la défaite de Sedan et il n'est pas possible de prévoir quelles catastrophes vont suivre. L'Impératrice apprend cette fatale nouvelle, et un homme de cœur, M. Henri Chevreau,—ceci n'est pas de la politique—va vous trouver, général Trochu, et il vous dit : 'Venez, général, l'Impératrice a le cœur brisé : elle souffre les plus horribles douleurs, comme souveraine, comme mère, comme épouse. Une parole de pitié et de consolation de votre part lui fera du bien. Ce n'est pas seulement l'Impératrice qui a besoin de vous, c'est la femme et la mère.'

Quel est celui qui refuserait cette pitié à l'étrangère ? Ne la doit-on pas à la femme à laquelle on a promis de mourir à la porte de son palais ?

Le général est fatigué ; il n'a pas dîné ; il ira après son repas. Et il n'y est pas allé.

Ah ! Messieurs, le procès est là, il est là. Laissons les grandes batailles connues et inconnues, oublions tout. Il y a là une femme que vous respectez, qui souffre, et qui a besoin de vous : vous n'avez qu'à

traverser la rue. Vous n'avez qu'à ouvrir une porte, il y a une communication entre votre palais et celui de la souveraine. Elle fait appel à votre pitié, et vous n'avez pas eu de pitié pour elle, à qui vous aviez fait le serment de mourir! Je vous le demande, Messieurs, est-ce là un fait que nous ayons le droit d'invoquer? Entendez la réponse du général Trochu: il voulait donner sa démission; il était mal avec les ministres. Les ministres! la démission! qu'est-ce que tout cela? La politique dessèche donc tous les cœurs? Est-ce qu'il s'agit de savoir si vous dominerez le général de Palikao, ou s'il restera votre supérieur? Il s'agit de savoir si, à cette femme désespérée et qui vous tend les bras, vous porterez une parole de consolation et de pitié: voilà tout. Vous ne l'avez pas fait!

Vous ne l'avez pas fait: c'est la culpabilité qui domine toutes les autres. Qu'on appelle cela du nom qu'on voudra: vous avez dîné, vous avez dormi, vous vous êtes reposé et avez laissé mourir dans l'agonie une pauvre femme qui n'avait d'espoir qu'en vous. Voilà la vérité, voilà ce que dira l'histoire! voilà la cause, elle est là, palpitante dans le cœur de tous les braves gens!

Le lendemain vous êtes venu, vous avez eu avec l'Impératrice une conférence intime, et M. Chevreau lui en demandant le résultat, elle faisait un signe, qu'a traduit Mᵉ Allou et qui ne voulait pas dire: 'Tout est perdu,' mais, 'Il ne faut plus compter sur le général Trochu.' C'est M. Chevreau qui l'a dit, et il a eu raison. Il était sept heures du matin; l'Impératrice est partie à trois heures et demie. Vous n'êtes plus allé la voir.

Vous dites que vous n'aviez pas de commandement, que vous êtes resté dans votre cabinet pendant six heures,

que vous avez envoyé le général Schmitz aux Tuileries, mais que l'Impératrice était partie. Vous êtes resté six heures au Louvre! et pendant six heures vous ne lui avez pas apporté une parole, vous n'avez pas veillé à son départ, vous n'avez pas, vous, Gouverneur de Paris, essayé de la protéger, sinon contre les dangers auxquels si vie pouvait être exposée, au moins contre les dangers que pouvait courir son honneur, comme femme et comme souveraine! Vous n'avez rien fait! Nous allons voir ce que vous avez fait pour le Corps législatif. Mais je vous dis, moi: il n'est pas un homme au monde, qui vis-à-vis de l'Impératrice, se fût conduit comme vous l'avez fait. (*Applaudissements.*)

Il y avait les protestations solennelles que vous savez: il y avait les engagements que vous connaissez: il y avait les serments, non pas politiques, entendez-vous? —le serment politique, je n'en ris pas, mais j'ai trop souvent appris ce qu'il valait,—il y avait les serments d'un homme de cœur à une femme qu'il respecte; le serment de celui qui est fort à celle qui est faible: le serment de l'homme puissant à la femme abandonnée. Ces serments, ils n'ont pas été tenus! Voilà, Messieurs, ce qu'a fait le général Trochu. Avons-nous le droit de le lui dire? cela nous est-il permis? Ce n'est pas de la politique, cela; ce que nous avons discuté, l'histoire l'appréciera. Ainsi M. l'avocat général disait que de ces faits il resterait sur le général, non pas une tache, mais une trace ineffaçable: oui, ineffaçable, vous avez bien raison. LACHAUD.

8. Adolphe Thiers.

Dans ces heures néfastes où une nation accablée est en face d'elle-même, en face de ses propres fautes et des

conséquences de ses fautes, et qu'elle se met à douter de ses destinées, elle se confie volontiers à des hommes qui paraissent préparés, par un dessein supérieur, pour saisir le commandement et prendre le timon. Certes ce siècle avait vu des hommes considérables jouer un tel rôle, en France, pendant les périodes agitées qui s'étaient succédé. Tout le monde avait sur les lèvres le nom de Talleyrand. Si M. Thiers ne montrait pas la haute et souveraine tenue, l'allure froide et détachée qui, dans les affaires internationales, assurait une si grande autorité au prince de Talleyrand, on ne pouvait pas ne pas reconnaître en lui une compétence plus étendue, plus d'activité, plus de désintéressement, et plus de feu, sinon plus d'âme.

Il ne s'agissait pas seulement d'une situation diplomatique à restaurer, il s'agissait de refaire un monde. Or, dans le délabrement universel, seul M. Thiers paraissait apte à ranimer les ruines et à relever l'abri des générations futures.

Il comptait, dans tous les camps (sauf dans le camp bonapartiste), des amitiés et des dévouements. Il prêtait et même se prêtait à toutes les combinaisons. Il encourageait toutes les espérances. Les royalistes pensaient qu'au fond il était avec eux, ou que, du moins, il leur reviendrait. Les républicains n'oubliaient pas qu'il avait, dès longtemps, admis l'hypothèse 'de traverser l'Atlantique.' Il avait trouvé, en faveur de la République, une formule heureuse : 'C'est le gouvernement qui nous divise le moins.'

Les soldats lui savaient gré de la confiance et du respect qu'il avait toujours témoignés pour l'armée : tout en souriant, d'un air entendu, quand on vantait sa compétence militaire, les grands chefs, vaincus de la veille, étaient embarrassés pour répondre aux justes

observations 'de ce diable d'homme'; les administrateurs, les fonctionnaires, tout ce qui, dans les temps de crise, représente l'ossature du pays, ces hommes timorés, toujours prêts à obéir, mais toujours enclins à se réserver, répétaient son mot sur les employés aux manches de lustrine; ils attendaient, de lui des ordres, comme d'un homme qui ne craint pas les responsabilités.

On ne chicanait guère sur les détails: ses défauts à peine atténués, sa vanité, son irritabilité, sa souplesse parfois inquiétante, on passait sur tout. Les puissances étrangères comptaient avec lui; les ambassadeurs fréquentaient chez lui et télégraphiaient ses paroles à leurs gouvernements. Son salon était ouvert à tous. Après le sommeil réparateur de l'après-dîner, il apparaissait frais, dispos, vêtu de sa redingote marron, le toupet blanc en houppe sur le haut de la tête, les yeux ronds derrière ses lunettes, allant, venant, gesticulant, parlant seul et multipliant les traits, les reparties, les conseils, et, ce qui valait mieux, les raisons. Sa conversation était piquante et savoureuse. Quand il était sur les sujets militaires, il ne tarissait pas. Selon le mot de quelqu'un qui l'a beaucoup connu: 'il était plus intéressant qu'attachant.'

Il aimait à parler par maximes.

A ceux qui lui reprochaient de se montrer trop accueillant pour ses adversaires: 'On ne fait, disait-il, de reconnaissances utiles qu'en pays ennemi.' Voici un autre trait, raconté par un témoin: 'Le soir de la discussion sur la pétition des évêques, à la soirée de la présidence, un orléaniste, la bouche amère, disait, dans un groupe, que M. Thiers avait joué ses anciens amis et que, malgré ses dénégations, il aspirait à la dictature. M. Thiers entendit, s'approcha et, interpellant le mécontent, il lui dit: 'Mon cher ami, un jour, le roi Louis-

Philippe voulait me faire entrer dans une combinaison ministérielle qui ne me convenait pas. Je me défendais : le roi insistait : 'Vous voudriez me faire croire, dit Louis-Philippe ironiquement, que vous ne tenez pas à un portefeuille ?' Moi, je fus un peu fâché et je répondis au roi : 'Sire, toutes les fois que Votre Majesté m'a dit qu'elle n'avait accepté qu'avec désespoir le fardeau de la couronne, je l'ai toujours crue.'

Il y avait, dans ces boutades, dans cette improvisation apparente, beaucoup de calcul et parfois une certaine affectation. On riait,—quelquefois jaune,—mais on s'inclinait. Puis, sous le manteau, on colportait les algarades, les sorties vives, les singularités voulues, les petitesses du petit grand homme, sa parcimonie de vieillard, ses manies. Un jour, un jeune chargé d'affaires est convoqué à la présidence pour entendre, de la bouche de M. Thiers, les instructions qui lui sont nécessaires pour une mission qu'il va remplir à Rome, auprès du pape Pie IX. L'audience est à sept heures du matin. Après un moment d'attente, le jeune diplomate est introduit : il s'attendait à quelque grave entretien ; il trouve le chef du pouvoir exécutif, venant de sa visite matinale à ses écuries, vêtu d'un pantalon à pied, d'un mac-farlane et coiffé d'un chapeau rond. Dans ce costume, M. Thiers reste debout, va et vient, s'anime, s'excite, puis s'apaise, s'assoit et dicte, enfin, des instructions pleines de sagesse, de précision et de sagacité.

De toutes ses fantaisies, il n'en était pas qui lui tînt plus au cœur que son désir de faire reconnaître, par tous, son universelle compétence. Il disait d'un solliciteur qui demandait l'emploi de directeur à la manufacture de Sèvres :

— Il n'est pas plus fait pour ce poste-là que moi pour . . . et il s'arrêta.

— Ah ! ah ! Monsieur Thiers, lui dit son interlocuteur, vous voilà bien embarrassé pour dire ce que vous ne sauriez faire.

— C'est vrai, c'est vrai, dit-il gaiement.

L'auteur du récit rappelle, à ce sujet, une autre anecdote. M. Thiers disait, un jour, en parlant d'un homme élevé à une haute fonction :

— Il n'est pas plus fait pour cet emploi que moi pour être pharmacien . . . et encore, ajoutait-il en se reprenant, moi, je sais la chimie.

Ces traits ne sont pas inutiles, s'ils permettent de pénétrer davantage cet esprit vif, brillant, primesautier, qui contribua à la fortune et à la chute de M. Thiers. Il avait une de ces supériorités actives et parfois agressives auxquelles on ne pardonne guère. Mais l'esprit comme le corps étaient d'une excellente trempe : il était de ces bêtes de race sur lesquelles on compte pour les coups de collier. Son intelligence claire lançait des rayons : sa parole était une arme étincelante. La lumière émanait de lui. Quand il parlait, il faisait pénétrer, chez ceux qui l'écoutaient, quelque chose de sa vie intense et exubérante. 'Ce petit bourgeois qui avait l'âme fière,' c'est son mot sur lui-même, a mérité, en somme, l'éloge singulier, qui lui était adressé, non sans hésitation, par un ami qui devint un adversaire : 'Vous aurez une grande place dans l'histoire, qui n'aura jamais vu un héros sans épée changeant le cours des événements par la simple royauté de son esprit.'

La souplesse de cet esprit était peut-être la qualité la plus précieuse de M. Thiers, dans les temps où il arrivait au pouvoir. Avait-il, à proprement parler, des convictions ? Le mot est bien arrêté pour cet esprit en perpétuelle évolution. Un jour, M. de Belcastel le

poussait et lui demandait 'où il en était avec le Bon Dieu.'—'Sur cela, répondit-il en riant, nous nous entendrons : car je ne suis ni de la cour, ni de l'opposition.' Il en était de même sur beaucoup de points. Son jeu entre la république et la monarchie rappelle celui qu'il jouait, sous Louis-Philippe, entre la couronne et le pays. Il était tout le contraire d'un homme de parti. On lui en fait reproche : on dit qu'il était du parti de M. Thiers : oui, mais M. Thiers n'est-il pas, le plus souvent, du parti de la France ? GABRIEL HANOTAUX.

Histoire de la France Contemporaine.
(F. Didot et Cie., Editeur, Paris.)
(By kind permission of the Author.)

9. Un Touriste grincheux.

L'hôtel des Trois-Rois est le plus grand caravansérail de la Suisse. Les voyageurs défilent par centaines dans son énorme salle à manger suspendue sur le Rhin. Meo et son compagnon y trouvèrent non seulement ceux qu'ils cherchaient, mais toutes leurs connaissances du wagon. C'est un grand charme du voyage en Suisse, et quelquefois un grand ennui : on rencontre les mêmes personnes tout le long du chemin. Vous diriez que les touristes de tout pays sont emportés dans le même sens par une sorte de courant.

L'Anglais et l'Américain mangeaient chacun de leur côté, en se tournant le dos. Le jeune couple allemand venait de descendre de sa chambre, les yeux sur les yeux, la main dans la main. Ils s'assirent côte à côte, et la jeune femme blonde et mignonne posa délicatement son pied un peu gros sur la botte de son mari. Ils déjeunèrent en se tenant par la taille, mais il fallut dénouer les bras lorsqu'on servit les truites, parce que ce n'est pas trop de quatre mains pour ôter les arêtes.

M. Bitterlin n'était pas encore servi. Il allait de la salle à la terrasse, sans pouvoir ni choisir une table, ni commander son déjeuner. Le sommelier, l'intendant et le maître de l'hôtel s'empressaient autour de lui sans pouvoir le satisfaire. 'Entendons-nous bien,' leur disait-il, 'je veux déjeuner, non pas comme un goinfre qui fait un dieu de son ventre, ou comme ce monsieur là-bas qui a l'air d'un bœuf à la mangeoire. Cependant, il faut que je me soutienne, puisque j'ai passé la nuit en voiture et que j'ai encore à voyager aujourd'hui. La dépense ne me fait pas peur: je ne cours pas les chemins pour liarder; lorsqu'on a envie de mettre sou sur sou, le mieux est de rester chez soi. Je rougirais de déjeuner comme ce grand nigaud d'étudiant qui trempe une tartine de beurre dans du café au lait.

'Monsieur,' disait le maître de l'hôtel, 'nous avons du saumon, de la truite, des écrevisses, du . . .'

'Est-il frais, au moins, votre poisson? C'est que vous avez l'habitude de fourrer aux voyageurs toutes les carpes de l'arche de Noé! D'ailleurs, c'est la sauce qui fait le poisson, et vous n'avez jamais su tourner une sauce, vous autres! C'est un art français: les patauds de votre espèce n'y comprennent rien, et décidément vous pouvez garder votre poisson pour vous!'

L'intendant reprenait: 'Nous avons en gibier du chevreuil, du chamois, du lièvre, des perdreaux; la chasse est ouverte de ce matin.'

'Alors, merci de votre gibier. Tué de ce matin! C'est du propre! Pourquoi ne m'offrez-vous pas tout de suite des semelles de bottes?'

'En viande de boucherie,' poursuivait l'intendant, 'gigot braisé, gigot rôti, filet de bœuf, rognons de veau, côtelettes au naturel, côtelettes jardinières, épaule de mouton . . .'

'Oui, et je parie que vous fourrez des ognons partout : c'est votre manie, à vous autres ! Vous êtes tous les mêmes ! Pas de cuisine sans ognons.'

Il s'approcha d'un voyageur inoffensif, qui dégustait de bon appétit un canard aux ognons.

'Monsieur,' lui dit-il, 'vous allez vous nourrir de cette denrée-là ?'

'Mais, monsieur . . .'

'Et peut-être me direz-vous que c'est un ragoût divin ?'

'Monsieur ! . . .'

'Je ne vous défends pas de le dire : les opinions sont libres : d'autant plus que les animaux de ces cantons se sont donné le luxe d'une république ! Mais vous me permettrez de proclamer, à mon tour, qu'il faut avoir le goût bien faux, bien perverti, bien trivial (passez-moi le mot) pour manger une pareille ratatouille et trouver que c'est bon !' Il se retourna vers l'intendant qui le regardait avec des yeux énormes, et lui dit : 'Toutes réflexions faites, servez-nous ce que vous voudrez, où vous voudrez ! A la guerre comme à la guerre !'

On l'installa devant une table. Sa fille, un peu confuse de cet esclandre, s'assit devant lui en jetant un regard mélancolique dans la direction de Meo. Le sommelier s'approcha d'eux et leur demanda quel vin ils désiraient ? Il répondit : 'Pouvez-vous me donner celui que je bois chez moi, rue des Vosges ? non. Eh, bien, je n'aime que celui-là. Nous boirons de l'eau.'

Les bonnes gens de l'hôtel lui servirent un repas abondant, plantureux et de haute graisse, comme on n'en trouve que dans ces pays de Cocagne. Il se plaignit que le beurre n'était pas frais. En Suisse ! Une assiette lui parut douteuse, il la jeta à la figure du garçon, et il ajouta en forme de commentaire : 'Je ne suis pas difficile : j'ai bu du bouillon de cheval dans un

casque de cuirassier. Mais ici je représente la grande armée de la France ; et qui me manque, l'outrage. Tu vois le fleuve qui coule sous ta baraque, il a été à moi ; je l'ai conquis avec mes camarades. C'est pourquoi tu me feras le plaisir de charrier droit, clampin !'

Meo guettait l'occasion de prendre parti pour son beau-père, mais en bonne foi il jugea que le moment n'était pas favorable. Tout ce qu'il put faire décemment, ce fut d'apporter un mot de consolation au capitaine lorsqu'il le vit au dessert. Il passa comme par hasard auprès de lui, le salua de son plus doux sourire, et lui dit: 'J'ai bien peur, monsieur, que vous ayez mal déjeuné dans cette gargote.'

M. Bitterlin releva la tête et répondit d'un air rogue : 'Gargote, monsieur ! gargote vous-même ! Si c'était une gargote, je n'y aurais pas mangé.'

'En effet,' répliqua Meo, 'j'ai été surpris moi-même. Je n'aurais jamais cru trouver une cuisine aussi supportable chez les patauds de ce pays.'

'Monsieur,' reprit le capitaine en se levant, 'tous les patauds ne sont pas des Suisses. J'ai l'honneur de vous souhaiter un bon voyage.' Meo se confondit en remercîments sur l'intérêt qu'on lui témoignait. Le capitaine lui tourna le dos.

Une heure après, toute la caravane du wagon se retrouva au musée de Bâle sans s'y être donné rendez-vous. Chacun se promena de son côté en affectant de ne pas reconnaître les autres : c'est l'usage des voyageurs bien élevés. Le couple allemand parvint à s'embrasser à la dérobée sous un paysage de M. Calame. Le gros Anglais distingua une jolie statuette du moyen âge et lui cassa un doigt pour mieux s'en souvenir. L'Américain vint ensuite, en emporta la main mutilée avec un morceau de l'avant-bras. Le Parisien s'arrêta

devant les chefs-d'œuvre d'Holbein. Il fut d'avis que ce divin maître avait quelque chose de M. Courbet, mais en mieux. Meo ne remarqua qu'une tête de jeune fille encadrée dans le chapeau de paille d'Emma. Quant à M. Bitterlin, il se fit un plaisir de prouver à sa jolie compagne que les galeries manquaient d'ordre et les catalogues de clarté. Et tout le monde fut content.

EDMOND ABOUT.

10. Un Nom.

Il est un nom caché dans l'ombre de nom âme,
Que j'y lis nuit et jour et qu'aucun œil n'y voit,
Comme un anneau perdu que la main d'une femme
Dans l'abîme des mers laissa glisser du doigt.

Dans l'arche de mon cœur, qui pour lui seul s'entr'-
    ouvre,
Il dort enseveli sous une clef d'airain ;
De mystère et de peur mon amour le recouvre,
Comme après une fête on referme un écrin.

Si vous le demandez, ma lèvre est sans réponse,
Mais, tel qu'un talisman formé d'un mot secret,
Quand seul avec l'écho ma bouche le prononce,
Ma nuit s'ouvre, et dans l'âme un être m'apparaît.

En jour éblouissant l'ombre se transfigure :
Des rayons, échappés par les fentes des cieux,
Colorent de pudeur une blanche figure
Sur qui l'ange ébloui n'ose lever les yeux.

C'est une vierge enfant, et qui grandit encore :
Il pleut sur ce matin des beautés et des jours :
De pensée en pensée on voit son âme éclore,
Comme son corps charmant de contours en contours.

Un éblouissement de jeunesse et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté.
Quand elle fait un pas, on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté.

Dans ses cheveux bronzés jamais le vent ne joue.
Dérobant un regard qu'une boucle interrompt,
Ils serpentent collés au marbre de sa joue,
Jetant l'ombre pensive aux secrets de son front.

Son teint calme, et veiné des taches de l'opale,
Comme s'il frissonnait avant la passion,
Nuance sa fraîcheur des moires d'un lis pâle,
Où la bouche a laissé sa moite impression.

Sérieuse en naissant jusque dans son sourire,
Elle aborde la vie avec recueillement;
Son cœur, profond et lourd chaque fois qu'il respire,
Soulève avec son sein un poids de sentiment.

Soutenant sur sa main sa tête renversée,
Et fronçant les sourcils qui couvrent son œil noir,
Elle semble lancer l'éclair de sa pensée
Jusqu'à des horizons qu'aucun œil ne peut voir.

Comme au sein de ces nuits sans brumes et sans voiles,
Où dans leur profondeur l'œil surprend les cieux nus,
Dans ses beaux yeux d'enfant, firmament plein d'étoiles,
Je vois poindre et nager des astres inconnus.

Des splendeurs de cette âme un reflet me traverse;
Il transforme en Eden ce morne et froid séjour;
Le flot mort de mon sang s'accélère, et je berce
Des mondes de bonheur sur ces vagues d'amour.

—Oh ! dites-nous ce nom, ce nom qui fait qu'on aime,
Qui laisse sur la lèvre une saveur de miel !
—Non, je ne le dis pas sur la terre à moi-même :
Je l'emporte au tombeau pour m'embellir le ciel.

LAMARTINE.

11. Monologue de Figaro.

Monsieur le comte, parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie ! . . . noblesse, fortune, un rang, des places : tout cela rend si fier ! Qu'avez-vous fait pour tant de bien ? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste homme assez ordinaire ! Tandis que moi, morbleu ! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes.

Est-il rien de plus bizarre que ma destinée ! fils de je ne sais pas qui ; volé par des bandits ; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête ; et partout je suis repoussé ! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie : et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire !

Las d'attrister des bêtes malades et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou ! Je broche une comédie sur les mœurs du sérail ; auteur espagnol, je crois pouvoir fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant, un envoyé . . . de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et du

Maroc ; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de chrétiens!* Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant.

Mes joues se creusaient ; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recors, la plume fichée dans sa perruque : en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses ; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net ; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissais l'espérance et la liberté. Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! je lui dirais . . . que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce

liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille ; on me supprime ; et me voilà de rechef sans emploi !

Le désespoir m'allait saisir ; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fais banquier de pharaon ; alors, bonnes gens ! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittai le monde ; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais ; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci.

O bizarre suite d'événements ! Comment cela m'est-il arrivé ? Pourquoi ces choses et non pas d'autres ? Qui les a fixées sur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis ; encore, je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers

pour vivre ; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune ! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux . . avec délices ! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite.

BEAUMARCHAIS.

12. La Bataille de Rocroy.

TROISIÈME ET DERNIER 'MOMENT.'

(19 mai, 1643)

De toute l'armée du Roi catholique, les tercios viejos sont seuls debout. Ils forment un rectangle allongé. Leurs rangs se sont grossis des épaves de l'infanterie frappée auprès d'eux : Bourguignons, Italiens, officiers sans troupe, cavaliers démontés ou blessés se pressent ou plutôt s'encadrent au milieu d'eux, bouchant les vides, remplissant les intervalles déjà trop étroits qui séparaient les bataillons. Ils ne peuvent plus manœuvrer, ils sauront mourir.

M. le Duc attendra-t-il pour reprendre l'action que ses escadrons soient reposés ou ralliés, ses bataillons remis des chocs qu'ils ont reçus, le canon relevé ?—Mais si l'infanterie espagnole essayait de se déployer, de prolonger ses lignes de feu !—Que recèle ce grand rectangle, cette forteresse vivante ? Et si Beck arrivait ! —Il faut battre le fer, user les forces de l'ennemi, lui rendre toute manœuvre impossible, le paralyser jusqu'au moment où on pourra le détruire. Cela coûtera cher peut-être ; mais la victoire est à ce prix. L'attaque commence sans délai ; les bataillons les moins fatigués ou les premiers rétablis s'avancent : Picardie et La Marine à droite, les royaux, les Écossais et les Suisses

au centre, Piémont et Rambure à gauche. M. le Duc est avec eux, suivi de ses gardes et de quelques escadrons qui ne l'ont pas quitté, prêts à se jeter dans la première brèche ouverte. Des mousquetaires précèdent la ligne pour engager l'escarmouche.

A l'un des angles de la phalange, un homme est élevé sur les épaules de quatre porteurs: sa longue barbe blanche le fait reconnaître: c'est le comte de Fontaine. Il a juré, dit-on, de ne combattre les Français ni à pied, ni à cheval, et il tient son serment: car il est assis sur la chaise où le clouent ses infirmités, 'montrant qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime.' Tout est immobile en face de nous: Fontaine, sa canne appuyée sur son pied, les mousquetaires au port d'armes et derrière eux la forêt des piques. Les Français approchent ; si quelque coup de feu de leurs enfants perdus porte, les rangs se resserrent sans nulle riposte. Les assaillants commencent à voir distinctement ces hommes de petite taille, au teint basané, à la moustache troussée, coiffés de chapeaux étranges, appuyés sur leurs armes.

Tout à coup la canne de Fontaine se dresse, dix-huit bouches à feu sont démasquées, tous les mousquets s'inclinent, une grêle de balles et de mitraille balaie le glacis naturel sur lequel s'avance la ligne française. Celle-ci flotte un moment, puis recule, laissant le terrain jonché de cadavres. Quand le vent eut dissipé la fumée, la phalange était de nouveau immobile, les mousquets relevés, Fontaine à la même place. Le duc d'Anguien a bientôt arrêté ses troupes; deux fois il les ramène, et deux fois encore il est repoussé. Ses gardes, les gendarmes étaient décimés, son cheval blessé est tout couvert de sang; il a reçu une contusion à la cuisse et deux balles dans sa cuirasse.

Cependant quelques vides se sont faits dans les rangs espagnols, les hommes semblent toujours impassibles et résolus; mais la dernière décharge était moins nourrie; le canon s'est tu; les munitions manquent. On ne voit plus Fontaine sur sa chaise; il est là gisant, la face en terre, le corps traversé par les balles; Dieu a épargné au vieux soldat la suprême douleur de voir enfoncer cette infanterie qu'il croyait invincible. Les Français étant parvenus à relever trois ou quatre des pièces qu'ils ont reprises, le duc d'Anguien fait abattre à coups de canon un des angles de la forteresse vivante. D'autres bataillons ont été ramenés et prolongent notre ligne de feu. Gassion s'est rapproché avec ses escadrons; les chevau-légers de La Ferté, ralliés, menacent les tercios d'un autre côté. M. le duc achevait ses dispositions pour ce quatrième assaut, lorsqu'on le prévint que plusieurs officiers espagnols sortaient des rangs en agitant leurs chapeaux comme s'ils demandaient quartier. Il s'avance pour recevoir leur parole; mais, soit malentendu, soit accident, plusieurs coups de feu partent, sont pris pour un signal et suivis d'une décharge à laquelle le prince échappa par miracle et qui 'mit les nôtres en furie.' Cavaliers, fantassins, tous s'élancent; la phalange est abordée, percée de toutes parts. L'ivresse du carnage saisit nos soldats, surtout les Suisses, qui avaient beaucoup souffert aux premières attaques et qui font main basse sur tous ceux qu'ils rencontrent. Le duc d'Anguien, que personne n'avait dépassé, désarme de sa main le mestre de camp, Castelvi, reçoit sa parole. Les vaincus, officiers, soldats, se pressent autour de lui, jetant leurs armes, implorant sa protection. Le prince crie que l'on fasse quartier, que l'on épargne de si braves gens; ses officiers l'assistent; le massacre cesse; les tercios viejos ont vécu!

Lorsque, le tumulte du combat apaisé, Anguien embrassa d'un coup d'œil ce champ de bataille couvert de débris fumants, ces longues files de prisonniers qu'on lui amenait, ces drapeaux qu'on entassait à ses pieds, tous ces témoins d'une lutte terrible et d'un éclatant triomphe, il se découvrit et son cœur s'éleva vers Celui qui venait de bénir les armes de la France : *Te Deum laudamus.*

Le même jour, 19 mai 1643, à la même heure (neuf heures du matin), on célébrait à Saint-Denis le service du feu roi Louis XIII. DUC D'AUMALE.

13. Britannicus.

ACTE PREMIER

SCÈNE I.—AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE. Quoi ! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,
Faut-il que vous veniez attendre son réveil ?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte ?
Madame, retournez dans votre appartement.
AGRIPPINE. Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.
Je veux l'attendre ici : les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le temps qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré :
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre :
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine : et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour.
ALB. Quoi ! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire !
Qui l'avez appelé de si loin à l'empire !

Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius!
Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine:
Il vous doit son amour.

AGRIP. Il me le doit, Albine:
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALB. S'il est ingrat, madame? Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite.
Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui ne promette à Rome un empereur parfait?
Rome, depuis trois ans, par ses soins gouvernée,
Au temps de ses consuls croit être retournée:
Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant,
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

AGRIP. Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste:
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste;
Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain: je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage:
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices:
De Rome, pour un temps, Caïus fut les délices;
Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,
D'une longue vertu laisse un jour le modèle?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat?
Ah! que de la patrie il soit, s'il veut, le père:
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.

De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler ?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée :
Et ce même Néron, que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit !
Que veut-il ? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire ?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire ?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté ?
ALB. Vous leur appui, madame ?
AGRIP. Arrête, chère Albine.
Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine :
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout : et moi, pour récompense,
Il faut qu'entre eux et lui je tienne la balance,
Afin que quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.
ALB. Quel dessein !
AGRIP. Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera, si ce frein ne l'arrête.
ALB. Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?
AGRIP. Je le craindrais bientôt, s'il ne me craignait plus.
ALB. Une juste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.

Sa prodigue amitié ne se réserve rien :
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien ;
A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste votre aïeul honora moins Livie :
Néron devant sa mère a permis le premier
Qu'on portât les faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance ?

AGRIP. Un peu moins de respect, et plus de confiance.
Tous ces présents, Albine, irritent mon dépit :
Je vois mes honneurs croître et tomber mon crédit.
Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore ;
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,
Et que derrière un voile, invisible et présente,
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'était point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.
Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place :
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce ;
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance : et courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône où je m'allais placer.
Depuis ce coup fatal le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine.
L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

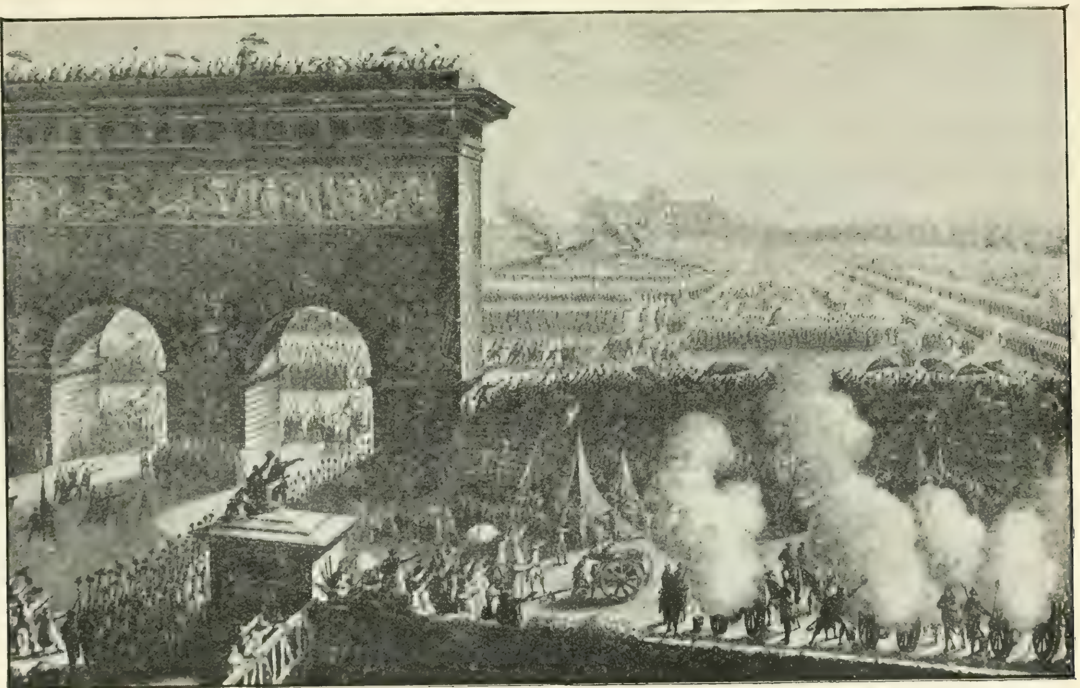
ALB. Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
Daignez avec César vous éclaircir du moins.
AGRIP. César ne me voit plus, Albine, sans témoins :
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je vois deux surveillants, ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite :
De son désordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit : on ouvre. Allons subitement
Lui demander raison de cet enlèvement :
Surprenons, s'il se peut, les secrets de son âme.

RACINE.

14. La Fédération du 14 Juillet, 1790.

Il fallut que le maire, la commune de Paris, poussés, forcés par l'exemple et les prières des autres villes, vinssent demander à l'Assemblée une fédération générale. Il fallut que l'Assemblée, bon gré, mal gré l'accordât . . . Ceux qu'on appelait à Paris, en traversant par bandes les villages ou les villes, chantaient de toutes leurs forces, avec une gaieté héroïque, le chant, national entre tous, qui marquait admirablement le pas du voyageur qui voit s'abréger le chemin, le progrès du travailleur qui voit la besogne avancer . . . Abrégé, concentré dans une ronde de fureur et de vertige, il devint le meurtrier *Ça ira* de '93. Celui de '90 eut un autre caractère :

Le peuple en ce jour sans cesse répète :
Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !
Suivant les maximes de l'Évangile,
(Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira !)



A. Giraudon, Photo.

Fête de la Fédération Générale à Paris, 14 Juillet, 1790.

Du législateur tout s'accomplira ;
Celui qui s'élève, on l'abaissera ;
Et qui s'abaisse, on l'élévera . . .

Le Parisien le chanta en préparant le champ de la fédération, le champ de Mars, parfaitement plan alors : on voulait lui donner la belle et grandiose forme que nous lui voyons. Toute la population s'y mit : De jour, de nuit, des hommes de toutes classes, de tout âge, jusqu'à des enfants, tous, citoyens, soldats, abbés, moines, acteurs, sœurs de charité, belles dames, dames de la halle, tous maniaient la pioche, roulaient la brouette ou menaient le tombereau. Des enfants allaient devant, portant des lumières ; des orchestres ambulants animaient les travailleurs : eux-mêmes, en nivelant la terre, chantaient ce chant niveleur : 'Ah ! ça ira ! ça ira ! ça ira ! Celui qui s'élève, on l'abaissera !' Le chant, l'œuvre et les ouvriers, c'était une seule et même chose, l'égalité en action . . . ce travail, véritablement immense, qui d'une plaine, fit une vallée entre deux collines, fut accompli, qui le croirait ? en une semaine ! commencé précisément au 7 juillet, il finit avant le 14. Ils arrivaient, ces hôtes désirés, ils remplissaient déjà Paris. On ne les laissa pas, pour la plupart, aller à l'auberge. Les Parisiens, logés, comme on sait, fort à l'étroit, se serrèrent, et trouvèrent le moyen de recevoir les fédérés. Quand arrivèrent les Bretons, ces aînés de la liberté, les vainqueurs de la Bastille s'en allèrent à leur rencontre jusqu'à Versailles, jusqu'à St. Cyr ; les deux corps réunis, mêlés, entrèrent ensemble à Paris. Un sentiment inouï de paix, de concorde, avait pénétré les âmes.

Voilà enfin le 14 juillet ! Tout est prêt. Pendant la nuit même, de crainte de manquer la fête, beaucoup, peuple ou garde nationale, ont bivouaqué au champ de

Mars. Le jour vient: hélas! il pleut! Tout le jour, à chaque instant, de lourdes averses, des rafales d'eau et de vent. 'Le ciel est aristocrate,' disait-on, et l'on ne se plaçait pas moins. Une gaieté contagieuse, obstinée, semblait vouloir, par mille plaisanteries folles, détourner le triste augure. Cent soixante mille personnes furent assises sur les tertres du champ de Mars, cent cinquante mille étaient debout: dans le champ même devaient manœuvrer environ cinquante mille hommes, dont quatorze mille gardes nationaux de province, ceux de Paris, les députés de l'armée, de la marine, etc. Les vastes amphithéâtres de Chaillot, de Passy, étaient chargés de spectateurs. Magnifique emplacement, immense, dominé lui-même par le cirque plus éloigné que forment Montmartre, St. Cloud, Meudon, Sèvres, un tel lieu semblait attendre les États-Généraux du monde. Avec tout cela, il pleut. Longue est l'attente. Les fédérés, les gardes nationaux parisiens, réunis depuis cinq heures le long des boulevards, sont trempés, mourants de faim, gais pourtant. On leur descend des pains avec une corde, des jambons et des bouteilles, des fenêtres de la rue St. Martin, de la rue St. Honoré. Ils arrivent, passent la rivière sur un pont de bois construit devant Chaillot, entrent par un arc de triomphe. Au milieu du champ de Mars, s'élevait l'autel de la patrie: devant l'École Militaire, les gradins où devaient s'asseoir le Roi, l'Assemblée. Tout cela fut long encore. Les premiers qui arrivèrent, pour faire bon cœur contre la pluie et dépit au mauvais temps, se mirent bravement à danser. Leurs joyeuses farandoles, se déroulant en pleine boue, s'étendent, vont s'ajoutant sans cesse de nouveaux anneaux dont chacun est une province, un département ou plusieurs pays mêlés. La Bretagne danse avec la Bourgogne, La Flandre avec les Pyrénées

. . . Nous les avons vus commencer, ces groupes, ces danses ondoyantes, dès l'hiver de '89. La farandole immense qui s'est formée peu à peu de la France tout entière, elle s'achève au champ de Mars, elle expire . . . Voilà l'unité ! Adieu l'époque d'attente, d'aspiration, de désir, où tous rêvaient, cherchaient ce jour ! . . . Le voici ! que désirions-nous ? pourquoi ces inquiétudes ? Hélas ! l'expérience du monde nous apprend cette chose triste, étrange à dire et pourtant vraie, que l'union trop souvent diminue dans l'unité. La volonté de s'unir, c'était déjà l'unité des cœurs, la meilleure unité peut-être.

Mais silence ! le Roi arrive, il est assis, et l'Assemblée et la Reine dans une tribune qui plane sur tout le reste. Lafayette et son cheval blanc arrivent jusqu'au pied du trône ; le commandant met pied à terre, et prend les ordres du Roi. A l'autel, parmi deux cents prêtres portant ceintures tricolores, monte d'une allure équivoque, d'un pied boiteux, Talleyrand, évêque d'Autun : quel autre, mieux que lui, doit officier, dès qu'il s'agit de serment ? Douze cents musiciens jouaient, à peine entendus : mais un silence se fait : quarante pièces de canon font trembler la terre. A cet éclat de la foudre, tous se lèvent, tous portent la main vers la ciel . . . ô roi ! ô peuple ! attendez . . . Le ciel écoute, le soleil tout exprès perce le nuage . . . Prenez garde à vos serments ! Ah ! de quel cœur il jure, ce peuple ! Ah ! comme il est crédule encore ! Pourquoi donc le roi ne lui donne-t-il pas le bonheur de le voir jurer à l'autel ? Pourquoi jure-t-il à couvert, à l'ombre, à demi caché ? Sire, de grâce, levez haut la main, que tout le monde la voie ! . . . Écoutez ! . . . ceci, c'est la paix, mais une paix toute guerrière. Les trois millions d'hommes armés qui ont envoyé ceux-ci, ont entre eux plus de soldats que tous

les rois de l'Europe. Ils offrent la paix fraternelle mais n'en sont pas moins prêts au combat.

MICHELET.

15. La Chanson de Mignon.

Où veux-tu donc aller ?—O mon maître, sais-tu
La chanson que Mignon chante à Wilhelm dans Goethe ?
—' Ne la connais-tu pas, la terre du poète,
La terre du soleil où le citron mûrit,
Où l'orange aux tons d'or dans les feuilles sourit ?
C'est là, maître, c'est là qu'il faut mourir et vivre,
C'est là qu'il faut aller, c'est là qu'il me faut suivre.' . . .
—Crois-moi, garde ton rêve : Italie ! Italie !
Si riche et si dorée, oh ! comme ils t'ont salie !
Les pieds des nations ont battu tes chemins ;
Leur contact a limé tes vieux angles romains :
Les faux dilettanti s'érigeant en artistes,
Les milords ennuyés et les rimeurs touristes,
Ils s'en vont mesurant la colonne et l'arcade ;
L'un se pâme au rocher et l'autre à la cascade :
Ce sont à chaque pas des admirations,
Des yeux levés en l'air et des contortions ;
Au moindre bloc informe et dévoré de mousse,
Au moindre pan de mur où le lentisque pousse
On pleure d'aise, on tombe en des ravissements
A faire de pitié rire tes monuments.
Chacun te tire aux dents, belle Italie antique,
Afin de remporter un pan de ta tunique !
Restons, car au retour on court risque souvent
De ne retrouver plus son vieux père vivant :
Et notre chien vous mord, ne sachant plus connaître
Dans l'étranger bruni celui qui fut son maître :
Les cœurs qui vous étaient ouverts se sont fermés,

D'autres en ont la clef, et dans vos plus aimés
Il ne reste de vous qu'un vain nom qui s'efface.
Lorsque vous revenez vous n'avez plus de place.
C'est le monde.—Le cœur de l'homme est plein d'oubli ;
C'est une eau qui remue et ne garde aucun pli :
L'herbe pousse moins vite aux pierres de la tombe
Qu'un autre amour dans l'âme ; et la larme qui tombe
N'est pas séchée encor que ta bouche sourit,
Et qu'aux pages du cœur un autre nom s'écrit.
Restons pour être aimés, et pour qu'on se souvienne
Que nous sommes au monde ; il n'est amour qui tienne
Contre une longue absence ; oh, malheur aux absents !
Les absents sont des morts, et comme eux impuissants ;
Dès qu'aux yeux bien aimés votre vue est ravie,
Rien ne reste de vous qui prouve votre vie ;
Pour qu'on lui soit fidèle, il faut que le ramier
Ne quitte pas le nid et vive au colombier.
Restons au colombier. Après tout, notre France
Vaut bien ton Italie, et, comme dans Florence,
Rome, Naples ou Venise, on peut trouver ici
De beaux palais à voir et des tableaux aussi.
Nous avons des donjons, de vieilles cathédrales,
Aussi haut que Saint-Pierre élevant leurs spirales,
Notre-Dame tendant ses deux grands bras en croix,
Saint-Séverin dardant sa flèche entre les toits,
Et la Sainte-Chapelle aux minarets mauresques,
Et Saint-Jacques hurlant sous ses monstres grotesques.
Nous avons de grands bois et des oiseaux chanteurs,
Des fleurs embaumant l'air de divines senteurs,
Des ruisseaux babillards dans de belles prairies,
Où l'on peut suivre en paix ses chères rêveries ;
Nous avons, nous aussi, des fruits blonds comme le miel,
Des archipels d'azur aux flots de notre ciel,
Et ce qui ne se trouve en aucun lieu du monde,

Ce qui vaut mieux que tout, ô belle vagabonde,
Le foyer domestique ineffable en douceurs,
Avec la mère au coin et les petites sœurs,
Et le chat familier qui se joue et se roule,
Eh, pour hâter le temps, quand goutte à goutte il coule,
Quelques anciens amis causant de vers et d'art,
Qui viennent de bonne heure et ne s'en vont que tard.

THÉOPHILE GAUTIER.

16. Le Fantasque.

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? Rien au dehors, tout au dedans. Ses affaires vont à souhait. Tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? C'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain: ce matin on est honteux pour lui: il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu: toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié: il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimait le mieux il n'y a qu'un moment: par la raison qu'il les a aimées, il ne les saurait plus souffrir. Les parties de divertissements, qu'il a tant désirées, lui deviennent ennuyeuses; il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres; il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air comme un taureau furieux qui de ses cornes aiguisées va se battre contre les vents.

Quand il manque de prétexte pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même. Il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais

qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et il ne peut supporter la solitude. Il revient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait : ce silence affecté le choque. On parle tout bas : il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut : il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste : cette tristesse lui paraît un reproche de ses fautes. On rit : il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire ? être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, attendre en paix qu'il revienne demain aussi sage qu'il était hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient : quand elle le prend, on dirait que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup. Il est comme on dépeint les possédés : sa raison est comme à l'envers : c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le : vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit, car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé.

Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête ? Il n'y en a aucun : point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire : 'Demain nous irons nous divertir dans un tel jardin.' L'homme d'aujourd'hui ne sera point celui de demain : celui qui vous promet maintenant, disparaîtra tantôt ; vous ne sauriez plus le prendre pour le faire souvenir de sa parole. En sa place, vous trouverez un je ne sais quoi qui n'a ni forme ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez définir deux instants de suite de la même manière. Étudiez-le bien ; puis dites-en tout ce qu'il vous plaira ; il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit ; ce je ne

sais quoi veut et ne veut pas : il menace, il tremble ; il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes ; il pleure, il rit, il badine, il est furieux : dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant et éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison.

Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable : il saurait bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change. Il passerait d'abord de son tort au vôtre, et deviendrait raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues, mais ce rien qu'est-il devenu ? il est perdu dans la mêlée : il n'en est plus question : il ne sait plus ce qui l'a fâché ; il sait seulement qu'il se fâche, et qu'il veut se fâcher ; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère, comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux.

Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paraît aimer davantage. Non, sa bizarrerie ne connaît personne ; elle s'en prend sans choix à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé. On le persécute, on le trahit. Il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment : voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde ; il aime, on l'aime aussi ; il flatte, il insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvaient plus le souffrir. Il avoue son tort, il rit de ses bizarreries : il se contrefait, et vous croiriez que c'est lui-même dans ses accès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres

dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez: il le fera encore ce soir pour s'en moquer demain sans se corriger.

FÉNELON.

17. Nicomède.

ACTE PREMIER.

SCÈNE II.—LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE. Quoi! madame, toujours un front inexorable!
Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
Un regard désarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?
LAODICE. Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.
ATT. Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.
LAO. Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.
ATT. Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.
LAO. C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.
ATT. Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.
LAO. Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
Votre rang et le mien ne sauraient le permettre:
Pour garder votre cœur je n'ai pas où le mettre;
La place est occupée: et je vous l'ai tant dit,
Prince, que ce discours vous dût être interdit:
On le souffre d'abord, mais la suite importune.
ATT. Que celui qui l'occupe a de bonne fortune
Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui
Disputer cette place, et l'emporter sur lui!
NICOMÈDE. La place à l'emporter coûterait bien des têtes,
Seigneur: ce conquérant garde bien ses conquêtes
Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATT. Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte,
 Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.
LAO. Vous pourriez vous méprendre.
ATT. Et si le roi le veut ?
LAO. Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.
ATT. Et que ne peut ici la grandeur souveraine ?
LAO. Ne parlez pas si haut : s'il est roi je suis reine :
 Et vers moi tout l'effort de son autorité
 N'agit que par prière et par civilité.
ATT. Non : mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire
 Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire :
 Et, si ce n'est assez des prières d'un roi,
 Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.
NICO. Rome, seigneur !
ATT. Oui, Rome : en êtes-vous en doute ?
NICO. Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute :
 Et si Rome savait de quels feux vous brûlez,
 Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
 Elle s'indignerait de voir sa créature
 A l'éclat de son nom faire une telle injure,
 Et vous dégraderait peut-être dès demain
 Du titre glorieux de citoyen romain.
 Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine
 En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
 Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
 Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?
 Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes
 Vous en avez bientôt oublié les maximes.
 Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous :
 Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous,
 Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
 D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,

Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun, ou celle d'un prêteur ;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous aurait exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisait à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevés
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.
ATT. Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,
J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;
Mais je crains qu'elle échappe et que, s'il continue,
Je ne m'obstine plus tant à la retenue.
NICO. Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;
Et la reine et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine,
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux . . .
ATT. Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous ?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire ?
LAO. Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.

En cette qualité vous devez reconnaître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître,
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et loin de lui, voler son bien en son absence. . . .

ATT. Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien :
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais, si je lui dois tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître :
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet :
Sachez. . . .

LAO. Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne
Vous charmait bien du moins autant que ma personne ;
Mais, telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;
Et s'il était ici, peut-être en sa présence
Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATT. Que ne puis-je l'y voir ! mon courage amoureux. . . .

NICO. Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur : s'il les savait, il pourrait bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATT. Insolent ! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICO. Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATT. Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage ?

NICO. Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage

Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.
ATT. Ah ! madame, souffrez que ma juste colère . . .
LAO. Consultez-en, seigneur, la reine votre mère ;
Elle entre.

SCÈNE III.—NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE. Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis :
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare :
Et ce désordre est mal dans une âme si rare :
J'en ai pitié.
ARSINOÉ. Seigneur, vous êtes donc ici ?
NICO. Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.
ARSI. Métrobate ! ah ! le traître !
NICO. Il n'a rien dit, madame,
Qui doive vous jeter aucun trouble dans l'âme.
ARSI. Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant ?
Et votre armée ?
NICO. Elle est sous un bon lieutenant :
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avais ici laissé mon maître et ma maîtresse :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains :
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.
ARSI. C'est ce qui vous amène ?
NICO. Oui, madame ; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.
ARSI. Je vous y servirai comme vous l'espérez.
NICO. De votre bon vouloir nous sommes assurés.
ARSI. Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.
NICO. Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce ?
ARSI. Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICO. Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.
ATT. Madame, c'est donc là le prince Nicomède ?
NICO. Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.
ATT. Ah ! seigneur, excusez si, vous connaissant mal . . .
NICO. Prince, faites-moi voir un plus digne rival.
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace :
Mais, comme à son secours je n'amène que moi,
Ne la menacez plus de Rome ni du roi.
Je la défendrai seul : attaquez-la de même,
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,
Le rang de votre maître où je suis destiné :
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,
Des leçons d'Annibal ou de celles de Rome.
Adieu : pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

CORNEILLE.

18. Néant de l'Homme et de la Vie.

J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer ; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle : tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus : prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas ! qu'il y en a où je ne serai point ! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans ! Je ne suis rien : ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre ;

encore n'avait-on que faire de moi ; et la comédie ne serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont que de vains simulacres : *præterit figura hujus mundi.*

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus : et, pour aller là, par combien de périls faut-il passer, par combien de maladies ! A quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment ? Ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois ? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler, j'ai échappé la mort : j'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches ; si nous échappons l'une, nous tomberons en une autre ; à la fin, il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes résistent plus, les autres moins : que, s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber : ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues ; et lorsqu'il croit avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot le pousse contre un écueil, et le brise . . . Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusques au bout ; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière, où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et

de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie ? Le sommeil est plus semblable à la mort, l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence ! Et quand je serai plus âgé, combien encore ! Voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc ? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur ? Mais combien ce temps est-il clairsemé dans ma vie ! C'est comme les clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances : vous diriez que cela occupe bien de la place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes de ma vie ; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentements ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il ? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble ? les ai-je eus autrement que par parcelles ? Mais les ai-je eus sans inquiétudes ? et, s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime, ou à celui que je ne compte pas ? Et, ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite ? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements ? ne s'est elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher ? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites ? un souvenir inutile : des illicites ? un regret, une obligation à l'Enfer ou à la pénitence.

Ah ! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps ! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment : voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, j'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres : les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer : et je ne m'aperçois pas qu'ils

m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai. Je ne jouis des moments de ce plaisir que durant le passage; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire, ils sont passés, je n'y songerai plus : ils sont passés; oui, pour moi; mais à Dieu, non ; il en demandera compte.

La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. On nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est portée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner en arrière. Marche! marche! Un poids invincible, une force irrésistible nous entraîne; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route. Encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non; il faut marcher, il faut courir: telle est la rapidité des années. On se console pourtant parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter: Marche, marche! et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable! inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, et quelques fruits qu'on perd en les goûtant: enchantement! illusion! Toujours entraîné, tu approches du gouffre affreux: déjà tout commence à s'effacer; les jardins moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires:

tout se ternit, tout s'efface. L'ombre de la mort se présente, on commence à sentir l'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord. Encore un pas : déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent. Il faut marcher : on voudrait retourner en arrière : plus de moyens : tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. BOSSUET.

19. A la Chambre des Pairs (7 août, 1830).

Messieurs,—Avant d'offrir la couronne à un individu quelconque, il est bon de savoir dans quelle espèce d'ordre politique nous constituerons l'ordre social. Établirons-nous une république ou une monarchie nouvelle ?

Une république ou une monarchie nouvelle offre-t-elle à la France des garanties suffisantes de durée, de force et de repos ?

Une république aurait d'abord contre elle les souvenirs de la république même. Ces souvenirs ne sont nullement effacés ; on n'a pas oublié le temps où la mort, entre la liberté et l'égalité, marchait appuyée sur leurs bras. Quand vous seriez tombés dans une nouvelle anarchie, pourriez-vous réveiller sur son rocher l'Hercule qui fut seul capable d'étouffer le monstre ? De ces hommes fantastiques, il y en a cinq ou six dans l'histoire : dans quelque mille ans, votre postérité pourra voir un autre Napoléon : quant à vous, ne l'attendez pas.

Ensuite, dans l'état de nos mœurs et dans nos rapports avec les États qui nous environnent, la république, sauf erreur, ne me paraît pas exécutable. La première difficulté serait d'amener les Français à un vote unanime. Quel droit la population de Paris aurait-



D'après Horace Vernet. *Neurdein Frères, Photo.*

LE DUC D'ORLÉANS PARTANT POUR L'HÔTEL DE VILLE, 31 Juillet, 1830.

elle de contraindre la population de Marseille, ou de telle autre ville, à se constituer en république ? Y aurait-il une seule république, ou vingt ou trente républiques ? Seraient-elles fédératives ou indépendantes ?

Passons par-dessus ces obstacles ; supposons une république unique ; avec notre familiarité naturelle croyez-vous qu'un président, quelque grave, quelque respectable, quelque habile qu'il puisse être, soit un an à la tête de l'État sans être tenté de se retirer ? Peu défendu par les lois et par les souvenirs, avili, insulté soir et matin par des rivaux secrets et par des agents de trouble, il n'inspirera pas la confiance si nécessaire au commerce et à la propriété ; il n'aura ni la dignité convenable pour traiter avec les gouvernements étrangers, ni la puissance nécessaire au maintien de l'ordre intérieur ; s'il use de mesures révolutionnaires la république deviendra odieuse, l'Europe inquiète profitera de ces divisions, les fomentera, interviendra, et l'on se trouvera de nouveau engagé sous le vieux drapeau des morts, drapeau qui n'est pas sans gloire, mais qui pend le long du bâton qui le porte parce qu'aucun souffle de la vie ne le soulève. Quand je remuerais la poussière des trente-cinq Capets, je n'en tirerais pas un argument qu'on voulût seulement écouter. L'idolâtrie d'un nom est abolie ; la monarchie n'est plus une religion, c'est une forme politique préférable dans ce moment à toute autre, parce qu'elle fait mieux entrer l'ordre dans la liberté.

Inutile Cassandre, j'ai assez fatigué le trône et la pairie de mes avertissements dédaignés ; il ne me reste qu'à m'asseoir sur les débris d'un naufrage que j'ai tant de fois prédit. Je reconnais au malheur toutes les sortes de puissances, excepté celle de me délier de mes

serments de fidélité. Je dois aussi rendre ma vie uniforme. Après tout ce que j'ai fait, dit et écrit pour les Bourbons, je serais le dernier des misérables si je les reniais au moment où, pour la troisième et dernière fois, ils s'acheminent vers l'exil.

Je laisse la peur à ces généreux royalistes qui n'ont jamais sacrifié une obole ou une place à leur loyauté, à ces champions de l'autel et du trône qui, naguère, me traitaient de renégat, d'apostat et de révolutionnaire. Pieux libellistes, le renégat vous appelle ! Venez donc balbutier un mot, un seul mot avec lui pour l'infortuné maître qui vous combla de ses dons et que vous avez perdu. Provocateurs des coups d'État, prédicateurs du pouvoir constituant, où êtes-vous ? Vous vous cachez dans la boue du fond de laquelle vous leviez vaillamment la tête pour calomnier les vrais serviteurs du roi ! votre silence d'aujourd'hui est digne de votre langage d'hier. Que tous ces preux dont les exploits projetés ont fait chasser les descendants de Henri IV. à coups de fourche, tremblent maintenant accroupis sous la cocarde tricolore : c'est tout naturel. Les nobles couleurs dont ils se parent protégeront leur personne, et ne couvriront pas leur lâcheté.

Au surplus, en m'exprimant avec franchise à cette tribune, je ne crois pas du tout faire un acte d'héroïsme : nous ne sommes plus dans ces temps où une opinion coûtait la vie ; y fussions-nous, je parlerais cent fois plus haut. Le meilleur bouclier est une poitrine qui ne craint pas de se montrer découverte à l'ennemi. Non, Messieurs, nous n'avons à craindre ni un peuple dont la raison égale le courage, ni cette généreuse jeunesse que j'admire, avec laquelle je sympathise de toutes les facultés de mon âme, à laquelle je souhaite, comme à mon pays, honneur, gloire et liberté.

Loin de moi surtout la pensée de jeter des semences de division dans la France, et c'est pourquoi j'ai refusé à mon discours l'accent des passions. Si j'avais la conviction intime qu'un enfant doit être laissé dans les rangs obscurs et heureux de la vie, pour assurer le repos de trente-trois millions d'hommes, j'aurais regardé comme un crime toute parole en contradiction avec le besoin des temps : je n'ai pas cette conviction. Si j'avais le droit de disposer d'une couronne, je la mettrais volontiers aux pieds de Mgr. le duc d'Orléans. Mais je ne vois de vacant qu'un tombeau à Saint-Denis, et non pas un trône.

Quelles que soient les destinées qui attendent M. le lieutenant général du royaume, je ne serai jamais son ennemi, s'il fait le bonheur de ma patrie. Je ne demande à conserver que la liberté de ma conscience et le droit d'aller mourir partout où je trouverai indépendance et repos.

Je vote contre le projet de déclaration.

CHATEAUBRIAND.

20. Au Loisir.

Loisir, où donc es-tu ? le matin, je t'implore ;
Le jour, ton charme absent me trouble et me dévore ;
  Le soir vient, tu n'es pas venu ;
La nuit, j'espère enfin veiller à ta lumière :
Mais déjà le sommeil a fermé ma paupière,
  Avant que mes yeux t'aient connu.

Loisir, es-tu couché sur quelque aimable rive,
Au bord d'un antre frais, près d'une onde plaintive ?
  Te montres-tu sous le soleil ?
Ou de jour abusant Psyché qui se lamente,
Ne descends-tu jamais au bras de ton amante
  Que sur les ailes du sommeil ?

Sylphe léger, ton vol effleure-t-il la terre,
A l'heure de silence, où Phébé solitaire
Visite un berger dans les bois ?
As-tu fui pour toujours par delà les nuages ?
Et dans les cœurs épris de tes vagues images
N'es-tu qu'un rêve d'autrefois ?

Loisir, entends mes vœux : sur le lac de la vie
Errant depuis sur jour, et déjà poursuivie
Des flots et des vents courroucés,
Au milieu des écueils, sans timon, sans étoiles,
Ma nef m'emporte et fuit : j'entends crier mes voiles,
Et mes jeunes bras sont lassés.

Mais, si tes yeux, d'en haut, s'abaissaient sur ma tête,
A ton regard serein céderait la tempête,
Et je verrais le ciel s'ouvrir ;
Les vents m'apporteraient une fraîcheur nouvelle,
Et la vague apaisée, autour de ma nacelle,
En la berçant viendrait mourir.

Moi, le front appuyé sur la rame immobile,
J'aimerais savourer la volupté tranquille
D'un éternel balancement ;
Ou j'aimerais, la tête en arrière étendue,
L'œil entr'ouvert, mêler mon âme répandue
Aux flots d'azur du firmament.

Et puis je chanterais le Loisir et ses charmes,
Les souris nonchalants, la douceur de ses larmes,
Larmes sans cause et sans douleurs ;
Les accents qu'accompagne une lyre d'ivoire ;
Sur son front, le plaisir couronné par la gloire,
Et le laurier parmi les fleurs.

Mais le Loisir a fui, tandis que je l'appelle,
Comme au cri du chasseur l'alouette rebelle,
  Comme une onde qu'on veut saisir ;
Le temps s'est réveillé ; ma tâche recommence :
Adieu, besoins du cœur, solitude, silence,
  Adieu, Loisir ! adieu, Loisir ! SAINTE-BEUVE.

21. Procès et Mort de Marie-Antoinette.

Le 14 octobre (1793) à midi, la reine monta, au milieu d'une forte escouade de gendarmerie, l'escalier du prétoire, traversa les flots du peuple qu'une si solennelle vengeance avait attiré dans les couloirs, et s'assit sur le banc des accusés. . . . Sa contenance était naturelle : non celle d'une reine irritée insultant du fond de son mépris au peuple qui triomphe d'elle, ni celle d'une suppliante qui intercède par son abaissement et qui cherche l'indulgence dans la compassion, mais celle d'une victime que de longues infortunes ont habituée à sa condition, qui a oublié qu'elle fut reine, qui se rappelle seulement qu'elle est femme, qui ne veut rien revendiquer de son rang évanoui, rien abdiquer de la dignité de son sexe et de son malheur. . . . Hermann présidait. 'Quel est votre nom ?'—'Je m'appelle Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche,' répondit la reine.—'Votre état ?'—'Veuve de Louis, ci-devant roi des Français.'—'Votre âge ?'—'Trente-sept ans.'—Fouquier-Tinville lut au tribunal l'acte d'accusation. C'était son impopularité traduite en incrimination. La reine entendit tout cela, sans donner aucun signe d'émotion ou d'étonnement, en femme accoutumée à la haine, et sur qui la calomnie avait perdu son amertume et l'outrage son âpreté. Les témoins furent appelés et interrogés. Après chaque témoignage, Hermann interpellait l'ac-

cusée. Elle répondit avec présence d'esprit et discuta brièvement les témoignages en les réfutant. Les réponses de Marie-Antoinette ne compromirent personne. Elle s'offrit seule à la haine de ses ennemis et couvrit généreusement tous ses amis. . . . Le jury délibéra pour la forme et rentra dans la salle après une heure d'interruption. La reine écouta son arrêt sans prononcer un seul mot et sans faire un seul geste. Hermann lui demanda si elle avait quelque observation à faire sur la peine de mort portée contre elle. Elle secoua la tête et se leva comme pour marcher d'elle-même à l'exécution. Supplier, c'eût été reconnaître; se plaindre, c'eût été s'abaisser; pleurer, c'eût été s'avilir. Elle s'enveloppa dans le silence qui était sa dernière inviolabilité.

Il était quatre heures du matin. Son dernier jour était commencé. On la déposa, en attendant l'heure du supplice, dans la salle sinistre où les condamnés à mort attendent le bourreau. Elle demanda de l'encre, du papier et une plume, et elle écrivit à la sœur de Louis XVI., une lettre retrouvée depuis dans les papiers de Couthon, à qui Fouquier-Tinville faisait hommage de ces curiosités de la mort et de ces reliques de la royauté. Après avoir dormi d'un sommeil calme, quelques heures, la reine revêtit une robe blanche en signe d'innocence pour la terre et de joie pour le ciel, au lieu de la robe noire qu'elle avait portée depuis la mort de son mari. Un fichu blanc recouvrit ses épaules, un bonnet blanc ses cheveux. Seulement un ruban noir, qui pressait ce bonnet sur lest empes, rappelait au monde son deuil, à elle-même son veuvage, au peuple son immolation.

Un brouillard blafard et froid d'automne flottait sur la Seine, et laissait, çà et là, glisser quelques rayons de soleil sur les toits du Louvre. A onze heures, les

gendarmes et les exécuteurs entrèrent dans la salle des condamnés. La reine embrassa la fille du Concierge, se coupa elle-même les cheveux, se laissa lier les mains sans murmure et sortit d'un pas ferme de la Conciergerie. Aucune faiblesse féminine, aucune défaillance du cœur, aucun frisson du corps, aucune pâleur des traits. La nature obéissait à la volonté et lui prêtait toute sa vie pour mourir en reine. En débouchant de l'escalier sur la cour, elle aperçut la charrette des condamnés, vers laquelle les gendarmes dirigeaient sa marche. Elle s'arrêta comme pour rebrousser chemin et fit un geste d'étonnement et d'horreur. Elle avait cru que le peuple donnerait au moins de la décence à sa haine, et qu'elle serait conduite à l'échafaud, comme le roi, dans une voiture fermée. Ce mouvement comprimé, elle baissa la tête en signe d'acceptation et monta sur la charrette. Les voix, les yeux, les rires, les gestes du peuple la submergèrent d'humiliation. Ses joues passaient continuellement du pourpre à la pâleur, et révélaient les bouillonnements et les reflux de son sang. Les yeux rouges et gonflés, quoique secs, révélaient les longues inondations d'une douleur épuisée de larmes. . . .

En débouchant sur la place de la Révolution, (aujourd'hui place de la Concorde), Marie-Antoinette tourna la tête du côté de son ancien palais et regarda, quelques instants, ce théâtre odieux et cher de sa grandeur et de sa chûte. Quelques larmes tombèrent sur ses genoux. Tout son passé lui apparaissait à l'heure de la mort. En quelques tours de roue, elle fut au pied de la guillotine. Elle monta avec majesté les degrès de l'estrade. En arrivant sur l'échafaud elle marcha par inadvertance sur le pied de l'exécuteur. Cet homme jeta un cri de douleur. 'Pardonnez-moi,' dit-elle au bourreau du son de voix dont elle eût parlé

à un de ses courtisans. Elle s'agenouilla un instant, fit une prière à demi-voix, puis, se relevant: 'Adieu encore une fois, mes enfants,' dit-elle en regardant les tours du temple. 'Je vais rejoindre votre père.' Elle n'essaya pas, comme Louis XVI., de se justifier devant le peuple ni de l'attendrir sur sa mémoire. Les traits ne portaient pas, comme ceux de son mari, l'empreinte de la béatitude anticipée du juste et du martyr, mais celle du dédain des hommes et de la juste impatience de sortir de la vie. Le bourreau, plus tremblant qu'elle, fut saisi d'un frisson qui fit hésiter sa main en détachant la hache. La tête de la reine tomba. Le valet du supplice la prit par les cheveux et fit le tour de l'échafaud, en l'élevant dans sa main droite et en la montrant au peuple. Un long cri de: *Vive la république!* salua ce visage déjà endormi. La révolution se crut vengée, elle n'était que flétrie. Ce sang de femme retombait sur sa gloire sans cimenter sa liberté. Paris eut cependant moins d'émotion de ce meurtre que du meurtre du roi. L'opinion affecta l'indifférence sur une des plus odieuses exécutions qui consternât la république. Ce supplice d'une reine et d'une étrangère, au milieu du peuple qui l'avait adoptée, n'eut pas même la compensation des fins tragiques: le remords et l'attendrissement d'une nation. Ainsi mourut cette reine, légère dans la prospérité, sublime dans l'infortune, intrépide sur l'échafaud. Elle ne sut que charmer, égarer et mourir.

LAMARTINE.

22. La Vieille France et la Démocratie.

Il y a, dans *Hernani*, une scène, magnifique: don Carlos, celui qui va être Charles-Quint, s'est enfermé, pendant qu'on procède à l'élection de l'empereur, dans

le tombeau de Charlemagne, et là, devinant la puissance qui lui vient et le fardeau qu'elle va jeter sur son épaule, sentant, c'est lui qui parle, sous ses pieds,

> . . . le monde tressaillir
> . . . vivre, sourdre et palpiter la terre,

courbé sur le seuil derrière lequel le grand empereur dort son éternel sommeil, il découvre le trouble de son âme :

> Puis quand j'aurai ce globe entre mes mains . . . qu'en faire !
> Le pourrai-je porter seulement ?

et prosterné, tout ému de sa grandeur et de sa faiblesse, il invoque le mort gigantesque dont il va saisir l'héritage :

> Verse moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
> Quelque chose de grand, de sublime et de beau.

Messieurs, je songeais au peuple, en relisant l'autre jour ces vers grandioses.

Le voilà, comme don Carlos, maître du pouvoir suprême : et sur ce monde vieilli, tout jonché des débris des trônes écroulés, où elle sent, elle aussi, tressaillir et palpiter la terre sous son pas lourd et-retentissant, la démocratie se lève, rude et violente, pour prendre possession du sceptre des rois. L'heure est solennelle et troublante,

Peuple, quand tu auras ce globe entre les mains, qu'en feras-tu ? Le pourras-tu porter seulement ?

Ah ! fais donc comme Charles-Quint ! suspends un instant ta marche orgueilleuse et, le front penché vers le passé qui s'enfuit, demande à la vieille France, qui devient ton héritage, le secret de sa force et de sa grandeur, demande-lui, toi aussi, de verser dans ton cœur quelque chose de grand, de sublime et de beau ; et écoute sa réponse : 'J'ai été grande parce que j'ai été chrétienne ! Voilà le secret de ma destinée : c'est pour y

rester fidèle que j'ai semé sur tous les rivages tant de souvenirs héroïques et que d'un bout du monde à l'autre, j'ai promené la croix unie à mes étendards. Si tu veux vivre, fais comme moi !'

Ah ! Messieurs, est-ce que vous ne l'entendez pas, cette vieille France, du fond du tombeau où elle dort dans sa gloire, répondre à la nouvelle qui l'interroge et qui la presse, et lui redire l'histoire de ses destins providentiels, depuis les champs de Tolbiac où elle naquit dans un acte de foi, jusqu'à l'apparition de la Vierge lorraine que, dans notre âge troublé, les partis, lassés de leurs divisions et cherchant un nom qui les rassemble enfin, acclament comme la commune patronne de leur patriotisme ?

Est-ce que vous ne la voyez pas, d'une main montrant son glorieux passé et de l'autre saluant la grande figure du vieillard du Vatican qui tend ses bras à la France nouvelle, comme pour lui dire : Tes formes extérieures ont changé, tes emblèmes ne sont plus les mêmes. . . , Mais sous ces dehors nouveaux, je reconnais ton cœur, c'est à lui que je parle, car tes destins sont les mêmes.

Ah ! j'ai montré dans les actes du Pape l'enchaînement d'une grande pensée ! J'y découvre autre chose : j'y vois la marque d'une singulière prédilection pour notre France ! Nous avons bien souffert, nous avons connu bien des humiliations et des épreuves, et voici qu'à l'heure où se prépare cette alliance nouvelle de l'Église et des peuples que la liberté noue chaque jour plus étroitement sur le sol de la jeune Amérique, c'est vers notre vieille terre de France que le Pape se tourne encore, confiant dans l'immortelle jeunesse de son cœur, dans l'inépuisable fécondité de son génie, pour lui dire : C'est toi, la fille aînée de l'Église, qui seras encore dans le monde le héraut de l'ordre nouveau !

Vous répondrez à cet appel, Messieurs, et vous serez dignes de votre mission !

COMTE ALBERT DE MUN.

23. Tartufe.

ACTE PREMIER.

SCÈNE V.—ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON. Ah ! mon frère, bonjour.
CLÉANTE. Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.
ORG. Dorine . . . (*A Cléante.*) Mon beau-frère, attendez, je vous prie.
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(*A Dorine.*) Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte ?
Qu'est-ce qu'on fait céans ? Comme est-ce qu'on s'y porte ?
DORINE. Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.
ORG. Et Tartufe ?
DOR. Tartufe ? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.
ORG. Le pauvre homme !
DOR. Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle !
ORG. Et Tartufe ?
DOR. Il soupa, lui tout seul, devant elle :
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.
ORG. Le pauvre homme !

DOR. La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière:
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.
ORG. Et Tartufe?
DOR. Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table:
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.
ORG. Le pauvre homme!
DOR. A la fin, par nos raisons gagnée:
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.
ORG. Et Tartufe?
DOR. Il reprit courage comme il faut:
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.
ORG. Le pauvre homme!
DOR. Tous deux se portent bien enfin:
Et je vais à madame annoncer, par avance,
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE VI.—ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE. A votre nez, mon frère, elle se rit de vous:
Et, sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai tout franc que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui:
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point? . . .
ORG. Halte-là, mon beau-frère;
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

Clé. Je ne le connais pas, puisque vous le voulez :
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être . . .
Org. Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme . . . qui . . . ha ! . . . un homme . . . un homme, enfin,
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien ;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien ;
De toutes amitiés il détache mon âme ;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère, et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.
Clé. Les sentiments humains, mon frère, que voilà !
Org. Ah ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au ciel il poussait sa prière ;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments :
Et, lorsque je sortais, il me devançait vite
Pour m'aller, à la porte, offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons : mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
'C'est trop,' me disait-il, 'c'est trop de la moitié :
Je ne mérite pas de vous faire pitié.'
Et, quand je refusais de le vouloir reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer

Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle ;
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
Jusque-là qu'il se vint, l'autre jour, accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

ACTE DEUXIÈME.

Scène III.—Mariane, Dorine.

Dorine. Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole ?
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

Mariane. Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

Dor. Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

Mar. Quoi ?

Dor. Lui dire qu'un cœur n'aime point par autrui ;
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui,
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire ;
Et que si son Tartufe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

Mar. Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

Dor. Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

Mar. Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,

Dorine! Me dois-tu faire cette demande?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur?
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur?
DOR. Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche?
MAR. Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter;
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.
DOR. Enfin, vous l'aimez donc?
MAR. Oui, d'une ardeur extrême.
DOR. Et selon l'apparence il vous aime de même?
MAR. Je le crois.
DOR. Et tous deux brûlez également
De vous voir mariés ensemble?
MAR. Assurément.
DOR. Sur cette autre union quelle est donc votre attente?
MAR. De me donner la mort, si l'on me violente.
DOR. Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas.
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.
MAR. Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.
DOR. Je ne compatis point à qui dit des sornettes,
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.
MAR. Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité.
DOR. Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.
MAR. Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?
DOR. Mais quoi! si votre père est un bourru fieffé,
Qui s'est de son Tartufe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MAR. Mais, par un haut refus et d'éclatants mépris,
Ferai-je, dans mon choix, voir un cœur trop épris ?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille ?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés . . .
DOR. Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à monsieur Tartufe ; et j'aurais, quand j'y pense,
Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à combattre vos vœux ?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartufe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?
Certes, monsieur Tartufe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied :
Et ce n'est pas peu d'heur que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne :
Il est noble chez lui, bien fait de sa personne.
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.
MAR. Mon Dieu ! . . .
DOR. Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme,
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme !
MAR. Ah ! cesse, je te prie, un semblable discours ;
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.
DOR. Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût on lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous ?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir.

Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la baillive et madame l'élue,
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande, à savoir, deux musettes,
Et parfois Fagotin et les marionnettes;
Si pourtant votre époux . . .

MAR. Ah! tu me fais mourir.
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DOR. Je suis votre servante.

MAR. Hé! Dorine, de grâce . . .

DOR. Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MAR. Ma pauvre fille!

DOR. Non.

MAR. Si mes vœux déclarés . . .

DOR. Point. Tartufe est votre homme, et vous en tâterez.

MAR. Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée:
Fais-moi. . . .

DOR. Non, vous serez, ma foi, tartufiée.

MOLIÈRE.

24. Le Massacre des Abeilles mâles.

Après la fécondation des reines, si le ciel reste clair et l'air chaud, si le pollen et le nectar abondent dans les fleurs, les ouvrières, par une sorte d'indulgence oublieuse, ou peut-être par une prévoyance excessive, tolèrent quelque temps encore la présence importune et ruineuse des mâles.—Ceux-ci se conduisent dans la ruche comme les prétendants de Pénélope dans la maison d'Ulysse. Ils y mènent, en faisant carrousse et chère lie, une oisive existence d'amants honoraires, prodigues et indélicats: satisfaits, ventrus, encombrant les

allées, obstruant les passages, embarrassant le travail, bousculant, bousculés, ahuris, importants, tout gonflés d'un mépris étourdi et sans malice, mais méprisés avec intelligence et arrière-pensée, inconscients de l'exaspération qui s'accumule et du destin qui les attend. Ils choisissent pour y sommeiller à l'aise le coin le plus tiède de la demeure, se lèvent nonchalamment pour aller humer à même les cellules ouvertes le miel le plus parfumé, et souillent de leurs excréments les rayons qu'ils fréquentent. Les patientes ouvrières regardent l'avenir et réparent les dégâts en silence.

De midi à trois heures, quand la campagne bleuie tremble de lassitude heureuse sous le regard invincible d'un soleil de juillet ou d'août, ils paraissent sur le seuil. Ils ont un casque fait d'énormes perles noires, deux hauts panaches animés, un pourpoint de velours fauve et frotté de lumière, une toison héroïque, un quadruple manteau rigide et translucide. Ils font un bruit terrible, écartent les sentinelles, renversent les ventileuses, culbutent les ouvrières qui reviennent chargées de leur humble butin. Ils ont l'allure affairée, extravagante et intolérante de dieux indispensables qui sortent en tumulte vers quelque grand dessein ignoré du vulgaire. Un à un, ils affrontent l'espace, glorieux, irrésistibles, et vont tranquillement se poser sur les fleurs les plus voisines où ils s'endorment jusqu'à ce que la fraîcheur de l'après-midi les réveille. Alors ils regagnent la ruche dans le même tourbillon impérieux, et, toujours débordant du même grand dessein intransigeant, ils courent aux celliers, plongent la tête jusqu'au cou dans les cuves à miel, s'enflent comme des amphores pour réparer leurs forces épuisées, et regagnent à pas alourdis le bon sommeil sans rêve et sans soucis qui les recueille jusqu'au prochain repas.

Mais la patience des abeilles n'est pas égale à celle des hommes. Un matin, un mot d'ordre attendu circule par la ruche, et les paisibles ouvrières se transforment en juges et en bourreaux. On ne sait qui le donne ; il émane tout à coup de l'indignation froide et raisonnée des travailleuses, et selon le génie de la république unanime, aussitôt prononcé, il emplit tous les cœurs.

Une partie du peuple renonce au butinage pour se consacrer aujourd'hui à l'œuvre de justice. Les gros oisifs endormis en grappes insoucieuses sur les murailles mellifères sont brusquement tirés de leur sommeil par une armée de vierges irritées. Ils se réveillent, béats et incertains, ils n'en croient pas leurs yeux, et leur étonnement a peine à se faire jour à travers leur paresse comme un rayon de lune à travers l'eau d'un marécage. Ils s'imaginent qu'ils sont victimes d'une erreur, regardent autour d'eux avec stupéfaction, et, l'idée-mère de leur vie se ranimant d'abord en leurs cerveaux épais, ils font un pas vers les cuves à miel pour s'y réconforter. Mais il n'est plus, le temps du miel de mai, du vin-fleur des tilleuls, de la franche ambroisie de la sauge, du serpolet, du trèfle blanc, des marjolaines. Au lieu du libre accès aux bons réservoirs pleins qui ouvraient sous leur bouche leurs margelles de cire complaisantes et sucrées, ils trouvent tout autour une ardente broussaille de dards empoisonnés qui se hérissent.

L'atmosphère de la ville est changée. Le parfum amical du nectar a fait place à l'âcre odeur du venin dont les mille gouttelettes scintillent au bout des aiguillons et propagent la rancune et la haine. Avant qu'il se soit rendu compte de l'effondrement inouï de tout son destin plantureux, dans le bouleversement des lois heureuses de la cité, chacun des parasites effarés est

assailli par trois ou quatre justicières qui s'évertuent à lui couper les ailes, à scier le pétiole qui relie l'abdomen au thorax, à amputer les antennes fébriles, à disloquer les pattes, à trouver une fissure aux anneaux de la cuirasse pour y plonger leur glaive. Énormes, mais sans armes, dépourvus d'aiguillon, ils ne songent pas à se défendre, cherchent à s'esquiver ou n'opposent que leur masse obtuse aux coups qui les accablent. Renversés sur le dos, ils agitent gauchement, au bout de leurs puissantes pattes, leurs ennemies qui ne lâchent point prise, ou, tournant sur eux-mêmes, ils entraînent tout le groupe dans un tourbillon fou, mais bientôt épuisé.

Au bout de peu de temps, ils sont si pitoyables, que la pitié, qui n'est jamais bien loin de la justice au fond de notre cœur, revient en toute hâte et demanderait grâce,—mais inutilement—aux dures ouvrières qui ne connaissent que la loi profonde et sèche de la nature. Les ailes des malheureux sont lacérées, leurs tarses arrachés, leurs antennes rongées, et leurs magnifiques yeux noirs, miroirs des fleurs exubérantes, réverbères de l'azur et de l'innocente arrogance de l'été, maintenant adoucis par la souffrance, ne reflètent plus que la détresse et l'angoisse de la fin. Les uns succombent à leurs blessures et sont immédiatement emportés par deux ou trois de leurs bourreaux aux cimetières lointains. D'autres, moins atteints, parviennent à se réfugier dans un coin où ils s'entassent et où une garde inexorable les bloque jusqu'à ce qu'ils y meurent de misère. Beaucoup réussissent à gagner la porte et à s'échapper dans l'espace en entraînant leurs adversaires, mais, vers le soir, pressés par la faim et le froid, ils reviennent en foule à l'entrée de la ruche implorer un abri. Ils y rencontrent une autre garde inflexible. Le

lendemain, à leur première sortie, les ouvrières déblayent le seuil où s'amoncellent les cadavres des géants inutiles, et le souvenir de la race oisive s'éteint dans la cité jusqu'au printemps suivant.

MAURICE MAETERLINCK.
La Vie des Abeilles.
(M. E. Fasquelle, Éditeur, Paris.)
(By kind permission of Author and Publisher.)

25. Torpillé !

I

L'ennemi, droit devant.

Et sur le 412 les ordres, jetés à voix basse, s'enfièvrent.

— Doucement. — Les deux machines, cent vingt tours.—Les hommes des tubes, armez les marteaux.

— Et du silence, vous autres !

— A gauche, cinq !—Zéro la barre.—Vous y voyez, le quartier-maître ? Oui ? Gouvernez comme ça, à deux quarts sur l'avant de la ligne.

— Les machines,—paré à manœuvrer.

L'étrave coupe l'eau sans bruit. Sournois, le 412 avance. Sur l'horizon gris, les cuirassés allemands profilent des masses très confuses. Combien de milles à franchir ! deux, trois ? on ne sait pas : la nuit, impossible de rien apprécier. Et il faut aller doucement : gare aux étincelles, gare au tapage des pistons qui s'entend de loin ! Et il faut aller près, tout près : la bonne distance est quatre cents mètres, quand on y voit clair, et qu'on connaît la vitesse du but : mais pour une attaque de nuit, c'est folie de lancer à plus de deux cents.—Fierce le sait ; et tout bas, sans lâcher des yeux le gibier, il murmure : 'Je tirerai quand je le toucherai.'

A droite et à gauche, les autres torpilleurs ont dis-

paru,—fondus dans le lointain noir:—téméraire, le 412 court à l'escadre ennemie, tout seul.

Combien de milles, encore? deux, un? Cinq minutes, peut-être, avant le premier coup de canon.—Le cuirassé de tête, le plus proche, est fatalement le Kaiser Wilhelm:—c'est son poste d'amiral. Fierce, une seconde, pense à Kiel, et aux Krupp enguirlandés de roses: et il murmure: 'Cocasse!' puis, tout de suite, sa pensée repliée vers la grande chose: 'Je tirerai quand je le toucherai.'

'Quand je le toucherai.' La lune, attentive, regarde le champ de bataille. On y voit très clair,—trop clair. Le torpilleur, lui aussi, doit se découper bien noir sur cette mer de lait. . . .

La silhouette du cuirassé grandit,—grandit. Pas un feu, pas un reflet, sur cette machine sombre; pas un bruit: c'est le Palais de la Belle au Bois Dormant. —Combien de mètres, maintenant? quinze cents, mille? Ils ont pourtant des yeux, les Allemands! On y voit comme en plein jour. . . . Ah! l'attente, l'attente oppressante du premier coup qui va jaillir, déchaînant les grandes voix de la bataille. . . .

Fierce, dans le silence terrible, entend battre ses artères,—fort, si fort que l'ennemi, là-bas, doit entendre aussi . . . et il retient son souffle, jusqu'à suffoquer. Mais le cauchemar, soudain, se pulvérise dans un fulgurant réveil: des gerbes d'électricité violette jaillissent du Kaiser Wilhelm, volent sur l'eau, frappent le torpilleur ébloui, l'enveloppent, l'inondent d'éclatants rayons, l'auréolent d'une funèbre gloire,—cependant que, tous à la fois, les canons démuselés se hérissent d'éclairs, et hurlent comme une meute à la curée.

Fierce n'y voit plus,—aveuglé net par les faisceaux électriques dardés dans ses prunelles. Tant pis. En

avant, quand même ! Il a crié d'abord à pleine poitrine pour mieux soulager ses nerfs : 'Les machines, quatre cents tours !' Et maintenant, toutes ses fibres tendues vers le but à frapper, il répète, il répète à satiété sa leçon apprise : 'Je tirerai quand je le toucherai. Je tirerai quand je le toucherai. Je tirerai quand je le toucherai. . . .'

Les obus bourdonnent et fouettent l'eau çà et là. Ils éclatent presque tous au choc, parmi les vagues, et cela fait de hautes gerbes jaillissantes qui retombent en pluie,—des fantômes liquides tout blancs sous la lune qui surgissent et disparaissent dans le même clin d'œil, et sournoisement convergent vers le torpilleur. Oui, c'est comme une ronde de spectres lestes qui se jetteraient leurs suaires les uns aux autres,—de beaux suaires d'écume neigeuse, dont chaque pli recèle la mort. La ronde tournoie et se resserre. Mais le 412 file trente nœuds, maintenant. Au travers des vagues et des obus il se rue irrésistiblement, inflexible comme la volonté qui le précipite. Et la mer labourée bondit et déferle, et le pont submergé ruisselle comme un lit de torrent. Les cheminées brandissent de grandes flammes, que le vent de la vitesse courbe et déchire en panaches éblouissants.

Un obus,—le premier. La tôle crevée s'arrache en lanières. Fierce, la tête détournée une seconde, voit un homme éventré, les entrailles sortantes. Un second coup se hâte, meilleur : le tube arrière et sa torpille volent en éclats, emportant la moitié des chances de victoire. Trois matelots, broyés, s'effondrent dans une bouillie rouge. Et on est encore loin, trop loin !

— 'Quand je le toucherai !' La rage du combat mord Fierce au cœur, et des éclairs de haine clairvoyante sillonnent sa pensée. Elle est bien là, devant

sa torpille,—sa dernière torpille,—la Civilisation! Elle l'a meurtri et torturé, elle va le tuer,—elle l'insulte et le bafoue, elle lui crache au visage toutes ces rafales d'eau furieuse qui giflent les joues, meurtrissent les yeux . . . Ah! Fierce se sent le plus faible. Quand même, il s'acharne, enragé. Un cri lui saute aux lèvres, un cri de fille empoignant une rivale aux cheveux: 'Je t'aurai, sale bête!' Et raidi, les yeux démesurés, le cerveau fou, il maintient désespérément la barre droite, droite toujours.

Le poids de son corps pèse sur ses mains, qui étreignent la rambarde. Tout à coup, le point d'appui manque, et il tombe en avant: un coup d'enfilade a haché pêle-mêle l'acier de la rambarde, et un peu de chair avec l'acier. Au bout de son bras, Fierce voit une chose rouge qui pend,—la main mal arrachée. Cela ne fait pas de mal, pas encore. Mais le sang gicle, et Fierce comprend qu'il va mourir. Alors il se relève d'une secousse, et, de toutes ses forces, il crie: 'Feu!'

La torpille chassée du tube s'élance. Et dans l'instant qui suit, un obus frappe droit dans le tube, le brise, sillonne le torpilleur de l'avant à l'arrière et éclate dans la chambre des machines. Pêle-mêle s'émiettent les bielles, les hommes et les cylindres: des cris, des détonations, des sifflements se mélangent: et du 412 foudroyé jaillissent de grands jets de vapeur que les faisceaux électriques éclairent violemment, comme des nuages d'apothéose.

Déchiré de la hanche à l'épaule, assommé comme un bœuf sous la massue, abattu dans une mare de sang, de son sang qui coule comme l'eau d'une éponge, Fierce, quand même, entend le hurrah des canonniers allemands triomphants; et la certitude de son désastre sans

revanche lui enfielle le cœur d'une désespérance dernière, cependant qu'il meurt peu à peu.

Là-bas, sur l'ennemi vainqueur, les canons ne cessent pas leur clameur de mort. Maintenant qu'on est tout près, c'est comme une symphonie prodigieuse où chaque pièce lance éperdûment sa note réitérée. Sur le roulement de tambour des mitrailleuses, la gamme sèche des canons de trois pouces dessine des arabesques folles, et le rugissement plus grave de l'artillerie moyenne y plaque sans relâche des accords farouches qui vibrent longuement au-dessus du tumulte des sons.

Les obus tapent partout. C'est la fête féroce du feu et de l'acier. Le pont du 412 qui sombre n'est plus qu'un décombre rouge, où des lambeaux de chair huilés de sang commencent à frire dans la flamme.

— Or, à la fanfare insolente et triomphale des canons se mêle un coup mat, funèbre comme la première pelletée de terre jetée sur un cercueil. Une gerbe d'eau jaillit au flanc du cuirassé ;—et puis plus rien. Mais, comme si quelque foudre inouïe pulvérisait les canonniers sur leurs pièces, les canons, tous ensemble, se taisent, bâillonnés.

Et dans le silence soudain, une immense clameur d'agonie s'élance du cuirassé frappé à son tour, et monte dans la nuit,—épouvantable.

II

La revanche.

La torpille a frappé le cuirassé par le travers de ses chaufferies milieu, au-dessous du blindage de ceinture, —à douze pieds plus bas que la flottaison.

Un déclanchement simple et précis comme une

sonnerie d'horloge: la pointe percutante recule et heurte le détonateur au fulminate; le fulminate brûle et enflamme la charge. — soixante-quinze kilogrammes de coton-poudre qui éclatent sous le navire, comme une mine sous un rocher. Cela ne fait pas beaucoup de bruit, à cause de la couche d'eau qui assourdit.

Dans la tôle, un trou se découpe, comme à l'emporte-pièce,—un trou haut de quatre mètres, large de sept. Le métal pulvérisé disparaît. La mer entre.

Dedans, c'est le double-fond,—un rempart de compartiments-étanches, pareils aux cellules d'une ruche. Tout s'écrase et se déchiquète; la tôle interne, crevée comme du papier, s'effiloche; et cela fait un second trou, un trou-soupirail ouvert sur les soutes à charbon, lesquelles ceinturent les chaufferies d'une cuirasse noire. La mer passe et noie le charbon.

Troisième tôle, qui sépare les soutes des chaufferies. Ici, c'est le cœur vivant du navire; la tôle enveloppe ce cœur comme une poitrine. Or, voici qu'elle ploie et se fend: — rien qu'une petite fente; mais au cœur, coup d'épingle vaut coup de hache.

La mer se glisse, avec un mince gargouillement de fontaine.

La chaufferie bâbord-milieu.—Huit chaudières alignées devant un couloir où la houille concassée s'entasse. Vingt-six hommes demi-nus travaillent âprement, brandissant leurs lourdes pelles, et lançant à toutes volées le charbon sur les grilles flamboyantes. Des lampes, dont la blancheur électrique jure avec l'éclat sanglant des foyers, pendent au plafond. Une échelle d'acier descend verticale de la porte, une trappe fermée, — boulonnée.

Ils ont entendu l'explosion, les chauffeurs. Le

contre-coup les a jetés bas comme des capucins de cartes. Ils se relèvent, meurtris, et ils voient l'eau,—l'eau mortelle qui jaillit de la muraille. Alors, dans la chaufferie close, d'où l'on ne sortira pas, où il faut crever comme des chiens la pierre au cou, c'est une scène indicible d'horreur.

Les hommes, tous ensemble, se sont rués sur l'échelle—comme si c'était possible de sortir par cette trappe qu'il faut dix minutes pour dévisser! On a déjà de l'eau jusqu'aux genoux.—Et le chef de chauffe, fou de sa responsabilité grotesquement vaine, a crié: 'A vos postes!' en abattant de son revolver un des fuyards, n'importe lequel. Après quoi, conscient du désastre, sûr de son impuissance, et terrifié de l'agonie atroce qu'il devine, il se tue lui-même de son second coup.—L'eau monte aux poitrines, et, soudain, noie les huit foyers. Des sifflements de locomotive couvrent alors tous les cris, cependant que de grands jets de vapeur et d'eau bouillante mordent furieusement dans le tas de chair accroché à l'échelle.

Un pugilat monstrueux: toutes ces bêtes humaines rendues comme d'un coup de baguette à la férocité ancienne s'assomment et se déchirent des dents et des ongles pour le droit dérisoire de mourir un échelon plus haut. L'eau couvre les premières têtes. Il y a des hommes à la nage; d'autres, qui ne savent pas, meurent au fond, avec des soubresauts: la surface bouillonne. Au dernier échelon, sous la trappe fermée, celui qui mourra le dernier s'accroche aux vis d'ouverture et les secoue désespérément; mais dans sa terreur démente, le misérable se trompe, et il tourne les manettes à contre-sens.

Alors, comme l'eau gagne les derniers degrés, un grand quartier-maître à poils roux, dont les forces se

décuplent dans sa fureur de vivre, se rue à coups de couteau dans l'échelle, et taille dans les mains cramponnées jusqu'à ce qu'il touche, lui aussi, la porte implacable. Mais l'eau monte plus vite que lui, et il s'arrête, vaincu, et il lâche le couteau rouge, et sa grande face brutale retombe sur sa poitrine qui sanglote. . . .

C'est fini, la chaufferie est pleine.

Du torpilleur presque englouti, Fierce, galvanisé, regarde et boit sa revanche.

Le Kaiser Wilhelm agonise. D'abord, on n'a rien perçu qu'un grand tumulte à son bord,—des cris, des coups de sifflets, des ordres, un brouhaha d'angoisse que la brise a porté jusqu'aux oreilles du vainqueur comme une adorable musique. Puis l'énorme coque a vibré tout à coup d'un frisson prodigieux. Les projecteurs électriques, tous immobiles depuis l'explosion, et découpant çà et là, sur la mer ou dans les nuages, des disques de rayons blancs, recommencent à s'agiter lentement, tous ensemble, comme si le navire, sur cette mer paisible, était pris d'un roulis inquiétant.

Oui, le Kaiser Wilhelm roule. Des grappes d'hommes apparaissent maintenant au-dessus des bastingages, et enjambent les lisses pour se jeter à la mer. —Le cuirassé s'incline sur tribord, bas, très bas, plus bas encore, sans se relever. Le plat-bord plonge dans l'eau. Une seconde, le pont se voit tout entier: le navire a chaviré sur le flanc:—et, la seconde d'après, le pont s'enfonce, et la carène apparaît,—les préceintes, la quille, les hélices qui continuent de tourner hors de l'eau. Le Kaiser Wilhelm flotte une minute, sens dessus dessous: puis il bascule en arrière, la poupe sombrant tout à coup, l'éperon émergeant pour menacer

le ciel. Et droit comme un homme qui plonge les pieds en avant, le Kaiser Wilhelm disparaît dans la mer.

CLAUDE FARRÈRE.
Les Civilisés.
(M. Paul Ollendorff, Éditeur, Paris.)
(By kind permission of the Author.)

26. La France en août 1793.

L'Angleterre a déclaré les côtes de France en état de blocus. Le territoire est envahi. Les Autrichiens sont entrés dans Condé et vont entrer dans Valenciennes. L'armée du Nord, chassée du camp de Famars, s'est vue refoulée derrière la Scarpe. Depuis Bâle jusqu'à Ostende, trois cent mille baïonnettes étincellent, tournées contre nous. Cent quatre-vingt mille combattants, sous Cobourg, tiennent la frontière, à quarante lieues de Paris. Les Piémontais descendent à pas pressés du haut des Alpes. Les Espagnols, maîtres du fort de Bellegarde, ont la main sur la clef du Roussillon. Toulon appelle les Anglais. Les prêtres conspirent. Les Girondins, échappés à la proscription, soulèvent le Midi. Lyon est en pleine révolte. Toute la Vendée frémit sous les armes. La France étouffe dans les étreintes de la guerre étrangère, pendant que la guerre civile, immense incendie, la consume.

Voilà ses périls. Et ses ressources? Nulles. Le travail arrêté partout. Le commerce, mort. L'industrie, morte. Dans les campagnes, l'extrême misère. Dans Paris, la famine. L'infâme industrie des accapareurs tenant le peuple à la gorge. Pour toute monnaie, des chiffons de papier hypothéqués sur des domaines nationaux dont personne ne veut, et combattus par l'art meurtrier des faussaires. Pour armées, des cohues de volontaires indisciplinés. Le désordre dans les camps.

La trahison sous le drapeau. Des hôpitaux sans médicaments. La cavalerie sans fourrages. Les soldats sans pain et sans souliers. Pas assez de fer. Pas de poudre.

A quelle époque, dans quel pays trouver quelque chose de comparable à ce qui se vit en ce sombre moment? 'Ne demandez pas, écrit le club des Jacobins à la Convention, ne demandez pas cent mille hommes: vous ne les aurez pas. Demandez des millions de républicains: vous les aurez. Allons! qu'à une heure fixe, le tocsin sonne sur toute la surface de la République!' C'est le cri de Paris, c'est le cri de la France. En ces heures suprêmes, le peuple français sort, on peut le dire, de l'Histoire, pour entrer dans les régions de l'Épopée. Voici ce que le Comité de salut public propose, et ce que la Convention décrète:

Tous les Français sont en réquisition permanente pour le service des armées.—Les jeunes gens iront au combat.—Les hommes mariés forgeront des armes.—Les femmes feront des tentes et serviront dans les hôpitaux.—Les enfants mettront le vieux linge en charpie.—Les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'unité de la République.—Les maisons nationales seront converties en casernes et les places publiques en ateliers d'armes.—Le sol des caves sera lessivé pour fournir du salpêtre.—La levée sera générale.—Les citoyens non mariés ou veufs marcheront les premiers.—Les bannières porteront: 'Le peuple français, debout contre les tyrans!'

Alors se déroula un tableau d'une étonnante grandeur; alors se révélèrent, dans cette France qu'on croyait aux abois, une énergie de volonté, une fécondité de ressources, une dédaigneuse certitude de vaincre, presque impossibles à concevoir et impossibles à expliquer. . . .

On ne cria plus, ainsi qu'en 1792 : 'La patrie est en danger.' Le danger, il était pour l'Europe ! Telle que la Rome de Pompée, la Révolution frappa du pied le sol, et il en sortit des légions. Les manufactures d'armes d'Amboise, de Rives, de Souppes, de Chantilly, déployèrent une activité formidable. A Paris, deux cent cinquante-huit forges s'allumèrent en un instant. Les horlogers laissèrent là leurs travaux ordinaires pour le travail libérateur que réclamait la République. Mettre les canons en calibre, les blanchir, forger les culasses, forer les lumières, souder les tenons, fabriquer, limer, tremper, ajuster et monter les platines, fut l'occupation favorite de Paris. Les cellules de l'ancien couvent des Chartreux se remplirent d'ouvriers, et il s'y fit un bruit de marteaux à réveiller les moines endormis depuis cent ans. On fabriqua mille fusils par jour. On fabriqua par an sept cents bouches à feu en bronze, et treize mille bouches à feu en fer. Tout ce qui était métal devint canon, mousquet ou épée.

Il fallait de la poudre : on fouilla le terrain des caves, on retourna le pavé des cuisines, on enleva les cendres des foyers, on gratta les murs, on les aurait léchés si c'eût été nécessaire. Un sol qui fournissait à peine un million de salpêtre en une année put en fournir douze millions en neuf mois. La poudre abonda. Mais le temps pressait. Les volontaires affluaient. Ceux à qui l'on ne put donner des fusils, saisirent des piques : ceux à qui l'on ne put donner des épées, prirent des bâtons : et tous, le sourire du triomphe aux lèvres, le défi dans les yeux, partirent en chantant. LOUIS BLANC.

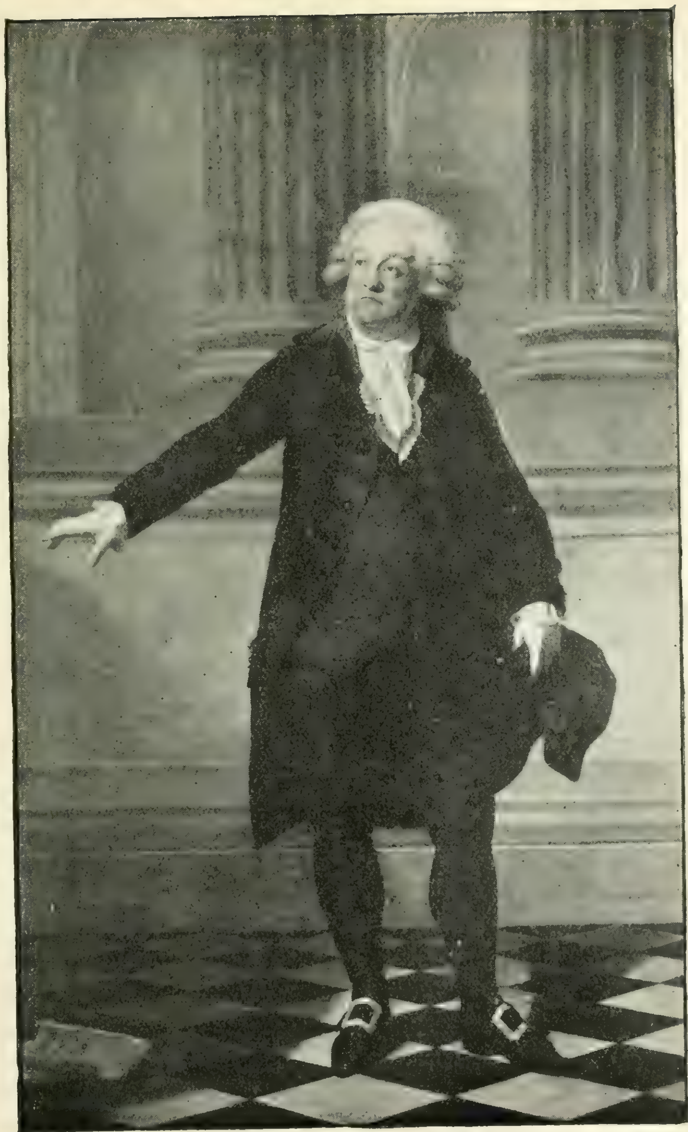
27. Mirabeau Orateur.

Mirabeau à la tribune, tous les contemporains sont unanimes sur ce point maintenant, c'est quelque chose

de magnifique. Là il est lui, lui tout entier, lui tout-puissant. Là plus de table, plus de papier, plus d'écritoire hérissée de plumes, plus de cabinet solitaire, plus de silence et de méditation ; mais un marbre qu'on peut frapper, un escalier qu'on peut monter en courant, une tribune, espèce de cage de cette sorte de bête fauve, où l'on peut aller et venir, marcher, s'arrêter, souffler, haleter, croiser ses bras, crisper ses poings, peindre sa parole avec son geste, et illuminer une idée avec un coup d'œil ; un tas d'hommes qu'on peut regarder fixement ; un grand tumulte, magnifique accompagnement pour une grande voix ; une foule qui hait l'orateur, l'Assemblée, enveloppée d'une foule qui l'aime, le peuple ; autour de lui toutes ces intelligences, toutes ces âmes, toutes ces passions, toutes ces médiocrités, toutes ces ambitions, toutes ces natures diverses et qu'il connait, et desquelles il peut tirer le son qu'il veut comme des touches d'un immense clavecin ; au-dessus de lui la voûte de la salle de l'Assemblée constituante, vers laquelle ses yeux se lèvent souvent comme pour y chercher des pensées ; car on renverse les monarchies avec les idées qui tombent d'une pareille voûte sur une pareille tête.

Oh ! qu'il est bien là sur son terrain, cet homme ! qu'il y a bien le pied ferme et sûr ! Que ce génie qui s'amoindrissait dans les livres est grand dans un discours ! comme la tribune change heureusement les conditions de la production extérieure pour cette pensée ! Après Mirabeau écrivain, Mirabeau orateur : quelle transfiguration !

Tout en lui était puissant. Son geste brusque et saccadé était plein d'empire. A la tribune, il avait un colossal mouvement d'épaules comme l'éléphant qui porte sa tour armée en guerre. Lui, il portait sa pensée.



D'après Couderc. *Neurdein Frères, Photo.*

MIRABEAU.

Sa voix, lors même qu'il ne jetait qu'un mot de son banc, avait un accent formidable et révolutionnaire qu'on démêlait dans l'Assemblée comme le rugissement du lion dans la ménagerie. Sa chevelure, quand il secouait la tête, avait quelque chose d'une crinière. Son sourcil remuait tout, comme celui de Jupiter, 'cuncta supercilio moventis.' Les mains quelquefois semblaient pétrir le marbre de la tribune. Tout son visage, toute son attitude, toute sa personne était bouffie d'un orgueil pléthorique qui avait sa grandeur. Sa tête avait une laideur grandiose et fulgurante dont l'effet par moments était électrique et terrible. Dans les premiers temps, quand rien n'était encore visiblement décidé pour ou contre la royauté ; quand la partie avait l'air presque égale entre la monarchie encore forte et les théories encore faibles ; quand aucune des idées qui devaient plus tard avoir l'avenir n'était encore arrivée à sa croissance complète ; quand la Révolution, mal gardée et mal armée, paraissait facile à prendre d'assaut, il arrivait quelquefois que le côté droit, croyant avoir jeté bas quelque mur de la forteresse, se ruait en masse sur elle avec des cris de victoire : alors la tête monstrueuse de Mirabeau apparaissait à la brèche et pétrifiait les assaillants.

Son dédain était beau, son rire était beau ; mais sa colère était sublime.

Quand on avait réussi à l'irriter, quand on lui avait tout à coup enfoncé dans le flanc quelqu'une de ces pointes aiguës qui font bondir l'orateur et le taureau, si c'était au milieu d'un discours, par exemple, il quittait tout sur-le-champ, il laissait là les idées entamées ; il s'inquiétait peu que la voûte des raisonnements qu'il avait commencé à bâtir s'écroulât derrière lui faute de couronnement : il abandonnait la question net, et se

ruait tête baissée sur l'incident. Alors, malheur à l'interrupteur! malheur au toréador qui lui avait jeté la banderille! Mirabeau fondait sur lui, le prenait au ventre, l'enlevait en l'air, le foulait aux pieds. Il allait et venait sur lui, il le broyait, il le pilait. Il saisissait dans sa parole l'homme tout entier, quel qu'il fût, grand ou petit, méchant ou nul, boue ou poussière, avec sa vie, avec son caractère, avec son ambition, avec ses vices, avec ses ridicules; il n'omettait rien, il n'épargnait rien, il ne manquait rien: il cognait désespérément son ennemi sur les angles de la tribune; il faisait trembler, il faisait rire: tout mot portait coup, toute phrase était flèche: il avait la furie au cœur, c'était terrible et superbe. C'était une colère lionne. Grand et puissant orateur, beau surtout dans ce moment-là! C'est alors qu'il fallait voir comme il chassait au loin tous les nuages de la discussion! C'est alors qu'il fallait voir comme son souffle orageux faisait moutonner toutes les têtes de l'Assemblée! Chose singulière! il ne raisonnait jamais mieux que dans l'emportement. L'irritation la plus violente, loin de disjoindre son éloquence dans les secousses qu'elle lui donnait, dégageait en lui une sorte de logique supérieure, et il trouvait des arguments dans la fureur comme un autre des métaphores. Soit qu'il fît rugir son sarcasme aux dents acérées sur le front pâle de Robespierre, ce redoutable inconnu qui, deux ans plus tard, devait traiter les têtes comme Phocion les discours; soit qu'il mâchât avec rage les dilemmes filandreux de l'abbé Maury, et qu'il les recrachât au côté droit, tordus, déchirés, disloqués, dévorés à demi et tout couverts de l'écume de sa colère; soit qu'il enfonçât les ongles de son syllogisme dans la phrase molle et flasque de l'avocat Target, il était grand et magnifique, et il avait une sorte de majesté formidable

que ne dérangeaient pas ses bonds les plus effrénés. Nos pères nous l'ont dit, qui n'avait pas vu Mirabeau en colère n'avait pas vu Mirabeau. Dans la colère, son génie faisait la roue et étalait toutes ses splendeurs. La colère allait bien à cet homme, comme la tempête a l'Océan.

Et, sans le vouloir, dans ce que nous venons d'écrire pour figurer la surnaturelle éloquence de cet homme, nous l'avons peinte par la confusion même des images. Mirabeau, en effet, ce n'était pas seulement le taureau, ou le lion, ou le tigre, ou l'athlète, ou l'archer, ou l'aigle, ou le paon, ou l'aquilon, ou l'océan ; c'était, dans une série indéfinie de surprenantes métamorphoses, tout cela à la fois. C'était Protée.

Si nous avions à résumer Mirabeau d'un mot, nous dirions : Mirabeau, ce n'est pas un homme, ce n'est pas un peuple, c'est un événement qui parle.

Un immense événement ! la chute de la forme monarchique en France. VICTOR HUGO.

28. Discours sur la Contribution du Quart.

Messieurs, au milieu de tant de débats tumultueux, ne pourrai-je donc pas ramener à la délibération du jour par un petit nombre de questions bien simples ?

Daignez, messieurs, daignez me répondre !

Le premier ministre des finances ne vous a-t-il pas offert le tableau le plus effrayant de notre situation actuelle ?

Ne vous a-t-il pas dit que tout délai aggravait le péril ? Qu'un jour, une heure, un instant pouvaient le rendre mortel ?

Avons-nous un plan à substituer à celui qu'il nous propose ?

'*Oui*,' *s'écrie quelqu'un dans l'assemblée.*

Je conjure celui qui a dit *oui* de considérer que son plan n'est pas connu ; qu'il faut du temps pour le développer, l'examiner, le démontrer : que, fût-il immédiatement soumis à notre délibération, son auteur a pu se tromper : que, fût-il exempt de toute erreur, on peut croire qu'il s'est trompé : que quand tout le monde a tort, tout le monde a raison : qu'il se pourrait donc que l'auteur de cet autre projet, même en ayant raison, eût tort contre tout le monde, puisque, sans l'assentiment de l'opinion publique, le plus grand talent ne saurait triompher des circonstances. . . .

Et moi aussi, je ne crois pas les moyens de M. Necker les meilleurs possibles : mais le ciel me préserve, dans une situation si critique, d'opposer les miens aux siens ! Vainement, je les tiendrais pour préférables : on ne rivalise pas en un instant avec une popularité prodigieuse, conquise par des services éclatants, une longue expérience, la réputation du premier financier connu, et, s'il faut tout dire, des hasards, une destinée telle qu'elle n'échut en partage à aucun autre mortel.

Il faut donc en revenir au plan de M. Necker.

Mais avons-nous le temps de l'examiner, de sonder ses bases, de vérifier ses calculs ? Non, non, mille fois non. D'insignifiantes questions, des conjectures hasardées, des tâtonnements infidèles, voilà tout ce qui dans ce moment est en notre pouvoir. Qu'allons-nous donc faire par la délibération ? Manquer le moment décisif, acharner notre amour-propre à changer quelque chose à un ensemble que nous n'avons pas même conçu, et diminuer par notre intervention indiscrète l'influence d'un ministre dont le crédit financier est et doit être plus grand que le nôtre.

Messieurs, certainement il n'y a là ni sagesse, ni

prévoyance, mais du moins y a-t-il de la bonne foi ? . . .

Oh ! si des déclarations moins solennelles ne garantissaient pas notre respect pour la foi publique, notre horreur pour l'infâme mot de banqueroute, j'oserais scruter les motifs secrets, et peut-être, hélas ! ignorés de nous-mêmes, qui nous font si imprudemment reculer au moment de proclamer l'acte d'un grand dévouement, certainement inefficace, s'il n'est pas rapide et vraiment abandonné. Je dirais à ceux qui se familiarisent peut-être avec l'idée de manquer aux engagements publics, par la crainte de l'excès des sacrifices, par la terreur de l'impôt, qu'est-ce donc que la banqueroute, si ce n'est le plus cruel, le plus inique, le plus inégal, le plus désastreux des impôts ? . . . Mes amis, écoutez un mot, un seul mot.

Deux siècles de déprédations et de brigandages ont creusé le gouffre où le royaume est près de s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable ! eh bien, voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens ; mais choisissez : car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le royaume. . . . Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ! précipitez-les dans l'abîme ! il va se refermer . . . vous reculez d'horreur. . . . Hommes inconséquents ! hommes pusillanimes ! Eh ! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et chose inconcevable, gratuitement criminel, car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître

le *déficit*. Mais croyez-vous, parce que vous n'avez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-être leur unique moyen de la sustenter, vous laisseront paisiblement jouir de votre crime ?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse ? . . . Non, vous périrez et dans la conflagration universelle que vous ne frémissez pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons. . . . J'entends parler de patriotisme, d'élans de patriotisme, d'évocation de patriotisme. Ah ! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède ! Eh ! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois : donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique ? Je ne vous dis plus : eh ! quels titres avez-vous à la liberté, quels moyens vous resteront pour

la maintenir si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre Constitution ? Je vous dis : Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez donc ce subside extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant ! Votez-le, parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclairés), vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circonstances publiques ne souffrent aucun retard et que nous serions comptables de tout délai. Gardez-vous de demander du temps ; le malheur n'en accorde jamais. . . . Ah ! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome et l'on délibère !* Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions, ni Rome. . . . Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer, vous, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez ! . . . MIRABEAU.

29. Waterloo.

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance :
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
O Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands : ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Le soir tombait : la lutte était ardente et noire.
Il avait l'offensive et presque la victoire :
Il tenait Wellington acculé sur un bois.
Sa lunette à la main, il observait parfois
Le centre du combat, point obscur où tressaille
La mêlée, effroyable et vivante broussaille,
Et parfois l'horizon, sombre comme la mer.
Soudain, joyeux, il dit : Grouchy !—C'était Blücher !
L'espoir changea de camp, le combat changea d'âme,
La mêlée en hurlant grandit comme une flamme.
La batterie anglaise écrasa nos carrés.
La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés
Ne fut plus, dans les cris des mourants qu'on égorge,
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge :
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,
Tombaient, où se couchaient comme des épis mûrs
Les hauts tambours-majors aux panaches énormes,
Où l'on entrevoyait des blessures difformes !
Carnage affreux ! moment fatal ! L'homme inquiet
Sentit que la bataille entre ses mains pliait.
Derrière un mamelon la garde était massée,
La garde, espoir suprême et suprême pensée !
—Allons ! faites donner la garde, cria-t-il,—
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,

Cuirassiers, canonniers qui traînaient des tonnerres,
Portant le noir colback ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir dans cette fête,
Saluèrent leur dieu, debout dans la tempête.
Leur bouche, d'un seul cri, dit: vive l'empereur!
Puis, à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.
Hélas! Napoléon, sur sa garde penché,
Regardait, et, sitôt qu'ils avaient débouché
Sous les sombres canons crachant des jets de soufre,
Voyait, l'un après l'autre, en cet horrible gouffre,
Fondre ces régiments de granit et d'acier,
Comme fond une cire au souffle d'un brasier.
Ils allaient, l'arme au bras, front haut, graves, stoïques,
Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques!
Le reste de l'armée hésitait sur leurs corps
Et regardait mourir la garde.—C'est alors
Qu'élevant tout à coup sa voix désespérée,
La Déroute, géante à la face effarée,
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,
Changeant subitement les drapeaux en haillons,
A de certains moments, spectre fait de fumées,
Se lève grandissante au milieu des armées,
La Déroute apparut au soldat qui s'émeut,
Et, se tordant les bras, cria: Sauve qui peut!
Sauve qui peut! affront! horreur! toutes les bouches
Criaient; à travers champs, fous, éperdus, farouches,
Comme si quelque souffle avait passé sur eux,
Parmi les lourds caissons et les fourgons poudreux,
Roulant dans les fossés, se cachant dans les seigles,
Jetant shakos, manteaux, fusils, jetant les aigles,
Sous les sabres prussiens, ces vétérans, ô deuil!

Tremblaient, hurlaient, pleuraient, couraient !—En un
clin d'œil,
Comme s'envole au vent une paille enflammée,
S'évanouit ce bruit qui fut la grande armée ;
Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,
Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !
Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,
Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,
Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,
Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

VICTOR HUGO.

30. A Monsieur de Coulanges.

LA MORT DE LOUVOIS.

A Grignan, 26e juillet [1691].

Voilà donc M. de Louvois mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place, dont le *moi*, comme dit M. Nicole, était si étendu, qui était le centre de tant de choses ! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! 'Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps : je voudrais bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange.—Non, non, vous n'aurez pas un seul, un seul moment.' Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? En vérité il faut y faire des réflexions dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir, depuis que vous êtes à Rome ; rien n'est plus différent que leur mort ; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et leurs attache-

ments, et les cent millions de chaînes dont ils étaient tous deux attachés à la terre.

Et sur ces grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave: mon pauvre cousin, vous vous méprenez. J'ai ouï dire qu'un homme d'un très bon esprit tira une conséquence toute contraire sur ce qu'il voyait dans cette grande ville, et conclut qu'il fallait que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations. Faites donc comme cet homme, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs; qu'aux premiers siècles toutes les intrigues du conclave se terminaient à choisir entre les prêtres celui qui paraissait avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre: qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin les fît fuir ni refuser cette place où la mort était attachée, et quelle mort! vous n'avez qu'à lire cette histoire. L'on veut qu'une religion subsistant par un miracle continuel, et dans son établissement, et dans sa durée, ne soit qu'une imagination des hommes! Les hommes ne pensent point ainsi. Lisez saint Augustin dans la *Vérité de la Religion*: lisez l'Abbadie, bien différent de ce grand saint, mais très digne de lui être comparé, quand il parle de la religion chrétienne (demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre): ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si frivolement: croyez que, quelque manège qu'il y ait dans le conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le pape: Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser (j'ai lu ceci en bon lieu): 'Quel trouble peut-il arriver

à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ? Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin. Adieu.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

31. L'Art et l'Utilitarisme.

Un roman a deux utilités :—l'une matérielle, l'autre spirituelle, si l'on peut se servir d'une pareille expression à l'endroit d'un roman. –L'utilité matérielle, ce sont d'abord les quelques mille francs qui entrent dans la poche de l'auteur, et le lestent de façon que le diable ou le vent ne l'emportent ; pour le libraire, c'est un beau cheval de race qui piaffe et saute avec son cabriolet d'ébène et d'acier, comme dit Figaro ; pour le marchand de papier, une usine de plus sur un ruisseau quelconque, et souvent le moyen de gâter un beau site ; pour les imprimeurs, quelques tonnes de bois de campêche, pour se mettre hebdomadairement le gosier en couleur ; pour le cabinet de lecture, des tas de gros sous très prolétairement vert-de-grisés, et une quantité de graisse, qui, si elle était convenablement recueillie et utilisée, rendrait superflue la pêche de la baleine. — L'utilité spirituelle est que, pendant qu'on lit des romans, on dort, et on ne lit pas de journaux utiles, vertueux et progressifs, ou telles autres drogues indigestes et abrutissantes.

Qu'on dise après cela que les romans ne contribuent pas à la civilisation.—Je ne parlerai pas des débitants de tabac, des épiciers et des marchands de pommes de terre frites, qui ont un intérêt très grand dans cette branche de littérature, le papier qu'elle emploie étant, en général, de qualité supérieure à celui des journaux.

En vérité, il y a de quoi rire d'un pied en carré, en

entendant disserter messieurs les utilitaires républicains ou saint-simoniens.—Je voudrais bien savoir d'abord ce que veut dire précisément ce grand flandrin de substantif dont ils truffent quotidiennement le vide de colonnes, et qui leur sert de schiboleth et de terme sacramental.—Utilité : quel est ce mot, et à quoi s'applique-t-il ?

Il y a deux sortes d'utilité, et le sens de ce vocable n'est jamais que relatif. Ce qui est utile pour l'un ne l'est pas pour l'autre. Vous êtes savetier, je suis poète.—Il est utile pour moi que mon premier vers rime avec mon second.—Un dictionnaire de rimes m'est d'une grande utilité ; vous n'en avez que faire pour carreler une vieille paire de bottes, et il est juste de dire qu'un tranchet ne me servirait pas à grand'chose pour faire une ode. Après cela, vous objecterez qu'un savetier est bien au-dessus d'un poète, et que l'on se passe mieux de l'un que de l'autre. Sans prétendre rabaisser l'illustre profession de savetier, que j'honore à l'égal de la profession de monarque constitutionnel, j'avouerai humblement que j'aimerais mieux avoir mon soulier décousu que mon vers mal rimé, et que je me passerais plus volontiers de bottes que de poèmes. Ne sortant presque jamais et marchant plus habilement par la tête que par les pieds, j'use moins de chaussures qu'un républicain vertueux qui ne fait que courir d'un ministère à l'autre pour se faire jeter quelque place.

Je sais qu'il y en a qui préfèrent les moulins aux églises, et le pain du corps à celui de l'âme. A ceux-là, je n'ai rien à leur dire. Ils méritent d'être économistes dans ce monde, et aussi dans l'autre.

Y a-t-il quelque chose d'absolument utile sur cette terre et dans cette vie où nous sommes ? D'abord, il est très peu utile que nous soyons sur terre et que nous

vivions. Je défie le plus savant de la bande de dire à quoi nous servons, si ce n'est à ne pas nous abonner au 'Constitutionnel' ni à aucune espèce de journal quelconque.

Ensuite, l'utilité de notre existence admise 'à priori,' quelles sont les choses réellement utiles pour la soutenir? De la soupe et un morceau de viande deux fois par jour, c'est tout ce qu'il faut pour se remplir le ventre, dans la stricte acception du mot. L'homme, à qui un cercueil de deux pieds de large sur six de long suffit et au delà après sa mort, n'a pas besoin dans sa vie de beaucoup plus de place. Un cube creux de sept à huit pieds dans tous les sens, avec un trou pour respirer, une seule alvéole de la ruche, il n'en faut pas plus pour le loger et empêcher qu'il ne lui pleuve sur le dos. Une couverture, roulée convenablement autour du corps, le défendra aussi bien et mieux contre le froid que le frac de Staub le plus élégant et le mieux coupé.

Avec cela, il pourra subsister à la lettre. On dit bien qu'on peut vivre avec 25 sous par jour; mais s'empêcher de mourir, ce n'est pas vivre; et je ne vois pas en quoi une ville organisée utilitairement serait plus agréable à habiter que le Père-La Chaise.

Rien de ce qui est beau n'est indispensable à la vie.—On supprimerait les fleurs, le monde n'en souffrirait pas matériellement; qui voudrait cependant qu'il n'y eût plus de fleurs? Je renoncerais plutôt aux pommes de terre qu'aux roses, et je crois qu'il n'y a qu'un utilitaire au monde capable d'arracher une plate-bande de tulipes pour y planter des choux.

THÉOPHILE GAUTIER.

32. La Veuve de Pompée.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE IV.—CÉSAR, CORNÉLIE, LÉPIDE.

CORNÉLIE. César, car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonnière et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur :
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus ;
Et de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi ;
Et, bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur :
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs et me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux.
Que César y commande et non pas Ptolomée.
Hélas ! et sous quel astre, ô ciel ! m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince
Qui doit à mon époux son trône et sa province ?

César, de ta victoire écoute moins le bruit :
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit :
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse ;
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce :
Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
A chassé tous les dieux du plus juste parti :
Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée,
Pour le bonheur de Rome, à César m'eût donnée !
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison !
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine :
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine.
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne, et sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR. O d'un illustre époux noble et digne moitié,
Dont le courage étonne, et le sort fait pitié !
Certes, vos sentiments font assez reconnaître
Qui vous donna la main et qui vous donna l'être ;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez.
L'âme du jeune Crasse et celle de Pompée,
L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
Le sang des Scipions, protecteur de nos Dieux,
Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux ;
Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
Qui soit plus honorée ou de femme ou de fille.
Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes Dieux
Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,
Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare
N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi :

Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes ;
Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,
Il m'eût donné moyen de me justifier !
Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ma victoire et d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal ;
J'eusse alors regagné son âme satisfaite
Jusqu'à lui faire aux Dieux pardonner sa défaite :
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque par sa perte, à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté tout entière :
Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,
Afin d'être témoin comme, après nos débats,
Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Théssalie.
Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment.
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement ;
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE. O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

CORNEILLE.

33. L'Enlizement.

Il arrive parfois, sur de certaines côtes de Bretagne ou d'Écosse, qu'un homme, voyageur ou pêcheur, chemin-

ant à marée basse sur la grève, loin du rivage, s'aperçoit soudainement que depuis plusieurs minutes il marche avec quelque peine. La plage est sous ses pieds comme de la poix: la semelle s'y attache: ce n'est plus du sable, c'est de la glu. La grève est parfaitement sèche, mais à chaque pas qu'on fait, dès qu'on a levé le pied, l'empreinte qu'il laisse se remplit d'eau. L'œil, du reste, ne s'est aperçu d'aucun changement: l'immense plage est unie et tranquille, tout le sable a le même aspect, rien ne distingue le sol qui est solide du sol qui ne l'est plus, la petite nuée joyeuse des pucerons de mer continue de sauter tumultueusement sur les pieds du passant.

L'homme suit sa route, va devant lui, appuie vers la terre, tâche de s'approcher de la côte. Il n'est pas inquiet. Inquiet de quoi? Seulement il sent quelque chose, comme si la lourdeur de ses pieds croissait à chaque pas qu'il fait. Brusquement il enfonce, il enfonce de deux ou trois pouces. Décidément, il n'est pas dans la bonne route: il s'arrête pour s'orienter. Tout à coup il regarde à ses pieds, ses pieds ont disparu. Le sable les couvre. Il retire ses pieds du sable. Il veut revenir sur ses pas, il retourne en arrière, il enfonce plus profondément. Le sable lui vient à la cheville, il s'en arrache et se jette à gauche, le sable lui vient à mi-jambes: il se jette à droite, le sable lui vient aux jarrets. Alors il reconnaît avec une indicible terreur qu'il est engagé dans de la grève mouvante, et qu'il a sous lui le milieu effroyable où l'homme ne peut pas plus marcher que le poisson n'y peut nager. Il jette son fardeau s'il en a un, il s'allège comme un navire en détresse; il n'est déjà plus temps, le sable est au-dessus de ses genoux.

Il appelle, il agite son chapeau ou son mouchoir, le

sable le gagne de plus en plus. Si la grève est déserte, si la terre est trop loin, si le banc de sable est trop mal famé, s'il n'y a pas de héros dans les environs, c'est fini, il est condamné à l'enlizement. Il est condamné à cet épouvantable enterrement long, infaillible, implacable, impossible à retarder ni à hâter, qui dure des heures, qui n'en finit pas, qui vous prend debout, libre, en pleine santé, qui vous tire par les pieds, qui à chaque effort que vous tentez, à chaque clameur que vous poussez, vous entraîne un peu plus bas, qui a l'air de vous punir de votre résistance par un redoublement d'étreinte, qui fait rentrer lentement l'homme dans la terre en lui laissant tout le temps de regarder l'horizon, les arbres, les campagnes vertes, les fumées des villages dans la plaine, les voiles des navires sur la mer, les oiseaux qui volent et qui chantent, le soleil, le ciel.

L'enlizement, c'est le sépulcre qui s'est fait marée et qui monte du fond de la terre vers un vivant. Chaque minute est une ensevelissement inexorable. Le misérable essaye de s'asseoir, de se coucher, de ramper, tous les mouvements qu'il fait l'enterrent : il se redresse, il enfonce ; il se sent engloutir ; il hurle, il implore, crie aux nuées, se tord les bras, désespère. Le voilà dans le sable jusqu'au ventre ; le sable atteint la poitrine, il n'est plus qu'un buste. Il élève les mains, jette des gémissements furieux, crispe ses ongles sur la grève, veut se retenir à cette cendre, s'appuie sur les coudes pour s'arracher à cette gaîne molle, sanglote frénétiquement ; le sable monte, le sable atteint les épaules, le sable atteint le cou ; la face seule est visible maintenant. La bouche crie, le sable l'emplit : silence. Les yeux regardent encore, le sable les ferme : nuit. Puis le front décroît, un peu de chevelure frissonne au-dessus du sable ; une main sort, troue la surface de la grève,

remue et s'agite, et disparaît,—sinistre effacement d'un homme. VICTOR HUGO.

34. A François Liszt.

Mon cher Liszt,—Il t'importe peu de savoir si, dans la ville où tu comptes passer, la chapelle est bien composée, si le théâtre est ouvert, si l'intendant veut le mettre à ta disposition, etc. En effet, à quoi bon pour toi tant d'informations ! Tu peux, modifiant le mot de Louis XIV., dire avec confiance :

"L'orchestre, c'est moi ! le chœur, c'est moi ! le chef, c'est encore moi. Mon piano chante, rêve, éclate, retentit ; il défie au vol les archets les plus habiles ; il a, comme l'orchestre, ses harmonies cuivrées ; comme lui, et sans le moindre appareil, il peut livrer à la brise du soir son nuage de féeriques accords, de vagues mélodies ; je n'ai besoin ni de théâtre, ni de décor fermé, ni des vastes gradins ; je n'ai point à me fatiguer par de longues répétitions ; je ne demande ni cent, ni cinquante, ni vingt musiciens ; je n'en demande pas du tout, je n'ai pas même besoin de musique. Un grand salon, un grand piano, et je suis maître d'un grand auditoire. Je me présente, on m'applaudit ; ma mémoire s'éveille, d'éblouissantes fantaisies naissent sous mes doigts, d'enthousiastes acclamations leur répondent ; je chante l'Ave Maria de Schubert ou l'Adélaïde de Beethoven, et tous les cœurs de tendre vers moi, toutes les poitrines de retenir l'haleine . . . c'est un silence ému, une admiration concentrée et profonde. . . . Puis viennent les bouches lumineuses, le bouquet de ce grand feu d'artifice, et les cris du public, et les fleurs et les couronnes qui pleurent autour du prêtre de l'harmonie frémissant sur son trépied ; et les jeunes belles qui,

dans leur égarement, baisent avec larmes le bord de son manteau; et les hommages sincères obtenus des esprits sérieux, et les applaudissements fébriles arrachés à l'envie; les grands fronts qui se penchent, les cœurs étroits surpris de s'épanouir. . . .' Et le lendemain, quand le jeune inspiré a répandu ce qu'il voulait répandre de son intarissable passion, il part, il disparaît, laissant après soi un crépuscule éblouissant d'enthousiasme et de gloire. . . . C'est un rêve! . . . C'est un de ces rêves d'or qu'on fait quand on se nomme Liszt ou Paganini.

Le compositeur qui tenterait, comme je l'ai fait, de voyager pour produire ses œuvres, à quelles fatigues, à quel labeur ingrat et toujours renaissant ne doit-il pas s'attendre! . . . Sait-on ce que peut être pour lui la torture des répétitions? . . . Il a d'abord à subir le froid regard de tous les musiciens médiocrement charmés d'éprouver à son sujet un dérangement inattendu, d'être soumis à des études inaccoutumées. 'Que veut ce Français? Que ne reste-t-il chez lui?' Chacun néanmoins prend place à son pupitre; mais au premier coup d'œil jeté sur l'ensemble de l'orchestre l'auteur y reconnaît bien vite d'importantes lacunes. Il en demande raison au maître de chapelle: 'La première clarinette est malade, l'enfant du premier violon a le croup, les trombones sont à la parade; ils ont oublié de demander une exemption de service militaire pour ce jour-là; le timbalier s'est foulé le poignet, la harpe ne paraîtra pas à la répétition, parce qu'il lui faut du temps pour étudier sa partie, etc., etc.'

On commence cependant; les notes sont lues, tant bien que mal, dans un mouvement plus lent du double que celui de l'auteur; rien n'est affreux pour lui comme cet allanguissement du rhythme! Peu à peu son instinct

reprend le dessus, son sang échauffé l'entraîne, il précipite la mesure et revient malgré lui au mouvement du morceau : alors le gâchis se déclare, un formidable charivari lui déchire les oreilles et le cœur ; il faut s'arrêter et reprendre le mouvement lent, et exercer fragments par fragments ces longues périodes dont, tant de fois auparavant, avec d'autres orchestres, il a guidé la course libre et rapide. Cela ne suffit pas encore : malgré la lenteur du mouvement, des discordances étranges se font entendre dans certaines parties d'instruments à vent : il veut en découvrir la cause :

— Voyons les trompettes seules ! . . . Que faites-vous là ? Je dois entendre une tierce et vous produisez un accord de seconde. La deuxième trompette en *ut* a un *ré*, donnez-moi votre *ré* ! . . . Très-bien ! La seconde a un *ut* qui produit *fa*, donnez-moi votre *ut* ! Fi ! . . . l'horreur ! vous me faites un *mi bémol* !

— Non, monsieur, je fais ce qui est écrit.

— Non, je vous dis que non ; vous vous trompez d'un ton.

— Cependant je suis sûr de faire l'*ut*.

— En quel ton est la trompette dont vous vous servez ?

— En *mi bémol*.

— Eh ! parlez donc ! c'est là qu'est l'erreur ; vous devez prendre la trompette en *fa*.

— Ah ! je n'avais pas bien lu l'indication : c'est vrai, excusez-moi !

— Allons ! Quel diable de vacarme faites-vous là, vous, le timbalier ?

— Monsieur, j'ai un *fortissimo*.

— Point du tout, c'est un *mezzo forte* ; il n'y a pas deux F, mais un M et un F. D'ailleurs vous vous servez des baguettes de bois et il faut employer là les baguettes à têtes d'éponge ; c'est une différence du noir au blanc.

— Nous ne connaissons pas cela, dit le maître de chapelle : qu'appelez-vous des baguettes à têtes d'éponge ? Nous n'avons jamais vu qu'une seule espèce de baguettes.

— Je m'en doutais ; j'en ai apporté de Paris. Prenez-en une paire que j'ai déposée là sur cette table. Maintenant, y sommes-nous ? . . . Mon Dieu ! c'est vingt fois trop fort ! Et les sourdines que vous n'avez pas prises ! . . .

— Nous n'en avons pas ; le garçon d'orchestre a oublié d'en mettre sur les pupitres ; on s'en procurera demain, etc., etc.

Après trois ou quatre heures de ces tiraillements anti-harmoniques, on n'a pas pu rendre un seul morceau intelligible. Tout est brisé, désarticulé, faux, froid, plat, bruyant, discordant, hideux ! Et il faut laisser sur une pareille impression soixante ou quatre-vingts musiciens qui s'en vont, fatigués et mécontents, dire partout qu'ils ne savent pas ce que cela veut dire, que cette musique est un enfer, un chaos, qu'ils n'ont jamais rien essuyé de pareil. Le lendemain, le progrès se manifeste à peine ; ce n'est guère que le troisième jour qu'il se dessine formellement. Alors seulement le pauvre compositeur commence à respirer : les harmonies bien posées deviennent claires, les rhythmes bondissent, les mélodies pleurent et sourient, la masse unie, compacte, s'élance hardiment ; après tant de tâtonnements, tant de bégayements, l'orchestre grandit, il marche, il parle, il devient homme. L'intelligence ramène le courage aux musiciens étonnés ; l'auteur demande une quatrième épreuve ; ses interprètes, qui, à tout prendre, sont les meilleures gens du monde, l'accordent avec empressement. Cette fois, *fiat lux !*

— Attention aux nuances ! Vous n'avez plus peur ?

— Non : donnez-nous le vrai mouvement.

Et la lumière se fait, l'art apparait, la pensée brille, l'œuvre est comprise ! Et l'orchestre se lève, applaudissant et saluant le compositeur : le maître de chapelle vient le féliciter. Les curieux qui se tenaient cachés dans les coins obscurs de la salle s'approchent, montent sur le théâtre et échangent avec les musiciens des exclamations de plaisir et d'étonnement, en regardant d'un air surpris le maitre étranger qu'ils avaient d'abord pris pour un fou ou un barbare. C'est maintenant qu'il aurait besoin de repos. Qu'il s'en garde bien, le malheureux ! C'est l'heure pour lui de redoubler de soins et d'attention. Il doit revenir avant le concert pour surveiller la disposition des pupitres, inspecter les parties d'orchestre et s'assurer qu'elles ne sont point mélangées. Il doit parcourir les rangs, un crayon rouge à la main, et marquer sur la musique des instruments à vent les désignations de tons usitées en Allemagne, au lieu de celles dont on se sert en France : mettre partout : *in C, in D, in Des, in fis*, au lieu de : *en ut, en ré, en ré bémol, en fa dièse*. Il a à transposer pour le hautbois un solo de cor anglais, parce que cet instrument ne se trouve pas dans l'orchestre qu'il va diriger, et que l'exécutant hésite souvent à transposer lui-même. Il faut qu'il aille faire répéter isolément les chœurs et les chanteurs, s'ils ont manqué d'assurance.

Mais le public arrive, l'heure sonne : exténué, abîmé de fatigues de corps et d'esprit, le compositeur se présente au pupitre-chef, se soutenant à peine, incertain, éteint, dégoûté, jusqu'au moment où les applaudissements de l'auditoire, la verve des exécutants, l'amour qu'il a pour son œuvre le transforment tout à coup en machine électrique, d'où s'élancent invisibles, mais réelles, de foudroyantes irradiations. Et la compensation

commence. Ah ! c'est alors, j'en conviens, que l'auteur-directeur vit d'une vie aux virtuoses inconnue ! Avec quelle joie furieuse il s'abandonne au bonheur de *jouer de l'orchestre* ! Comme il presse, comme il embrasse, comme il étreint cet immense et fougueux instrument ! L'attention multiple lui revient ; il a l'œil partout ; il indique d'un regard les entrées vocales et instrumentales en haut, en bas, à droite, à gauche ; il jette avec son bras droit de terribles accords qui semblent éclater au loin comme d'harmonieux projectiles ; puis il arrête, dans les points d'orgue, tout ce mouvement qu'il a communiqué, il enchaîne toutes les attentions, il suspend tous les bras, tous les souffles, écoute un instant le silence . . . et redonne plus ardente carrière au tourbillon qu'il a dompté. HECTOR BERLIOZ.

35. Trois Degrés de Pensée.

Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas confondre, agissent sur les sociétés par les travaux de la pensée, mais se remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées.

L'homme habile aux choses de la vie, et toujours apprécié, se voit, parmi nous, à chaque pas. Il est convenable à tout et convenable en tout. Il a une souplesse et une facilité qui tiennent du prodige. Il fait justement ce qu'il a résolu de faire, et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Rien n'empêche que sa vie soit prudente et compassée comme ses travaux. Il a l'esprit libre, frais et dispos, toujours présent et prêt à la riposte. Dépourvu d'émotions réelles, il renvoie promptement la balle élastique des bons mots. Il écrit les affaires comme la littérature, et rédige la

littérature comme les affaires. Il peut s'exercer indifféremment à l'œuvre d'art et à la critique, prenant dans l'une la forme à la mode, dans l'autre la dissertation sentencieuse. Il sait le nombre des paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme. Mais il n'a que de froides velléités de ces choses, et les devine plus qu'il ne les sent; il les respire de loin comme de vagues odeurs de fleurs inconnues. Il sait la place du mot et du sentiment, et les chiffrerait au besoin. Il se fait le langage des genres, comme on se fait le masque des visages. Il peut écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie, le couplet et le discours politique. Il monte de la grammaire à l'œuvre, au lieu de descendre de l'inspiration au style; il sait façonner tout dans un goût vulgaire et joli, et peut tout ciseler avec agrément, jusqu'à l'éloquence de la passion.—C'est l'HOMME DE LETTRES.

Cet homme est toujours aimé, toujours compris, toujours en vue: comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller: c'est l'aimable roi du moment, tel que le dix-huitième siècle en a tant couronné.—Cet homme n'a nul besoin de pitié.

Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand à larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière; il la voit tout d'un coup d'œil: il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va

suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible ; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues ; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est juste, net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. L'ardeur d'un combat perpétuel enflamme sa vie et ses écrits. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que domine et dissimule son exacte raison. Après tout, il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur, et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du nord au sud, selon son bon vouloir ; il tient un peuple dans sa main, et l'opinion qu'on a de lui le tient dans le respect de lui-même et l'oblige à surveiller sa vie.—C'est le véritable, LE GRAND ÉCRIVAIN.

Celui-là n'est pas malheureux ; il a ce qu'il a voulu avoir ; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises ; et, quand il donnera des armistices à ses ennemis, il recevra les hommages des deux camps. Vainqueur ou vaincu, son front est couronné. Il n'a nul besoin de votre pitié.

Mais il est une autre sorte de nature, nature plus passionnée, plus pure et plus rare. Celui qui vient

d'elle est inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine, et vient au monde a de rares intervalles, heureusement pour lui, malheureusement pour l'espèce humaine. Il y vient pour être à charge aux autres, quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés.—L'émotion est née avec lui si profonde et si intime, qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies.

L'imagination le possède par-dessus tout. Puissamment construite, son âme retient et juge toute chose avec une large mémoire et un sens droit et pénétrant; mais l'imagination emporte ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Fuite sublime vers des mondes inconnus, vous devenez l'habitude invincible de son âme! Dès lors, plus de rapports avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive; ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées; ses enthousiasmes excessifs l'égarent; ses sympathies sont trop vraies; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui, et il se meurt des peines des autres.

Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables, parce qu'il comprend tout trop complètement et trop profondément, et parce que son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'ils combattent. De

la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y renferme comme dans un cachot. Là, dans l'intérieur de sa tête brûlée, se forme et s'accroît quelque chose de pareil à un volcan. Le feu couve sourdement et lentement dans ce cratère, et laisse échapper ses laves harmonieuses, qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il ? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même, tant cela est imprévu et céleste ! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il va comme un malade et ne sait où il va ; il s'égare trois jours, sans savoir où il s'est traîné, comme fit jadis celui qu'aime le mieux la France : il a besoin de *ne rien faire*, pour faire quelque chose en son art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme, et que le bruit grossier d'un travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir.—C'est LE POÈTE.—Celui-là est retranché dès qu'il se montre : toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui !

ALFRED DE VIGNY.

36. La Société et les Poètes.

Je sais bien que l'ingénieux auteur de *Chatterton* a rattaché à son personnage une théorie sur les devoirs que la société est tenue de remplir envers les poètes : elle doit, quand elle rencontre le génie, le soutenir, l'encourager et l'affranchir par ses dons des soins et des embarras de la vie ; le génie enfin doit avoir sa liste civile. J'y consens de grand cœur, et mon offrande est prête. Dites-moi seulement à quel signe je dois le reconnaître. Est-ce à la vanité impatiente ? à la promptitude des découragements ? à l'avortement des

espérances ? à l'estime de soi et au dédain d'autrui ? Hélas ! à ce compte, le génie court les rues : et bien fou qui se ferait débiteur quand il pourrait lui-même, en aidant un peu à ses propres défauts, se faire créancier.

A Dieu ne plaise que je veuille ici dresser le signalement du génie ! Il me semble seulement que le génie a un signe trop oublié de nos jours, un signe qui le caractérisait autrefois de la manière la plus éclatante : il est patient et vivace. La force de vivre fait essentiellement partie du génie. Voyez Homère, Dante, le Tasse, Milton : le malheur ne leur a pas manqué : ils ont vécu cependant, parce qu'ils avaient en eux la force qui fait supporter les peines de la vie. Dieu ne leur avait pas donné le génie comme un parfum léger qui s'évapore dès qu'on secoue le flacon qui le contient, mais comme un viatique généreux qui soutient l'homme pendant un long voyage. Quoi ! vous avez en vous une pensée divine et immortelle, et vous ne savez pas supporter les ennuis de la vie, le dédain des sots, la méchanceté des calomniateurs, la froideur des indifférents ! Quoi ! vous marchez la tête dans les cieux, et vous vous plaignez parce qu'un insecte caché dans l'herbe vous a piqué le pied en passant !—Sauvez, me dit-on, le génie de sa propre faiblesse et de sa langueur. —Mais je me défie du génie qui ne peut vivre qu'en serre chaude, et je n'attends de cette plante souffreteuse ni fleurs qui aient de parfum ni fruits qui aient de saveur.

On s'écrie qu'il ne faut au génie que deux choses : *la vie et la rêverie, le pain et le temps.* Le pain ! Dieu a dit à l'homme qu'il ne le mangerait qu'à la sueur de son visage. Pourquoi le génie serait-il dispensé de cette loi du travail, qui est la loi de Dieu ?—Mon travail, dit le génie, c'est de rêver.—Hélas ! la rêverie n'est pas une

profession que la société puisse reconnaître et récompenser. Elle a tort, dit-on ! c'est à la rêverie que nous devons la poésie, et la poésie doit avoir son prix dans le monde. Oui ; aussi obtient-elle le plus beau prix que l'homme puisse donner à l'homme : elle obtient la gloire. Et voyez quelle admirable justice dans cette distribution que l'homme fait de la gloire aux grands poètes ! Jusqu'au jour où la poésie sort, grande et belle, des longues rêveries du poète, personne ne savait si son rêve serait stérile ou fécond, et s'il resterait à l'homme éveillé quelque chose des enchantements de l'homme endormi ; car enfin, si le rêveur n'a à me raconter, en s'éveillant, que les sornettes de la nuit, pourquoi le récompenserais-je ? pourquoi lui dirais-je : Rêvez, rêvez encore, faiseur de mauvais songes ! pendant votre sommeil, je travaillerai pour vous ?—Non : au travail incertain de la rêverie l'homme a raison d'offrir seulement l'espérance incertaine de la gloire. C'est à l'aide de l'espérance de la gloire qu'il entretient la rêverie tant qu'elle rêve, ne sachant pas ce qu'enfanteront ces rêves. Mais le jour où la poésie s'élance du cerveau du divin songeur, alors, outre la gloire, l'homme donne au génie, de notre temps surtout, la fortune et les honneurs : et souvent alors, chose étrange ! c'est le moment que Dieu choisit pour retirer au génie quelque chose de sa force et de sa beauté : comme si, lorsque l'homme s'empresse d'ajouter ses dons aux dons que Dieu a faits, Dieu reprenait aussitôt les siens pour éviter le mélange entre les trésors de la terre et les trésors du ciel.

SAINT-MARC GIRARDIN.

37. La Critique de l'École des Femmes.

Scène VII.—Lysidas, poète, Dorante, le Marquis, Uranie, Climène, Élise.

Lysidas. Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, sans choquer l'amitié que monsieur le chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui: on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages, lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

Climène. Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté, et que le siècle s'encanaille furieusement.

Élise. Celui-là est joli encore, s'encanaille! Est-ce vous qui l'avez inventé, madame?

Climène. Hé!

Élise. Je m'en suis bien doutée!

Dorante. Vous croyez donc, monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

Uranie. Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée: mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile à faire que l'autre.

Dorante. Assurément, madame; et quand, pour la difficulté, vous vous mettriez un peu plus du côté de la

comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la fortune, accuser les destins, et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez : ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance ; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais, lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature ; on veut que ces portraits ressemblent ; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites ; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter ; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens.

CLIMÈNE. Je crois être du monde des honnêtes gens, et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS. Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE. Pour toi, marquis, je ne m'en étonne pas, c'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades.

LYSIDAS. Ma foi, monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux ; et toutes les plaisanteries y sont froides, à mon avis.

DORANTE. La Cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS. Ah ! monsieur, la Cour !

DORANTE. Achevez, monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la Cour ne se connaît pas à ces choses ; et c'est le refuge ordinaire de vous autres,

messieurs les auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumière des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres : qu'on peut être habile avec un point de Venise et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni : que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la Cour ; que c'est son goût qu'il faut étudier, pour trouver l'art de réussir ; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes ; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit qui, sans comparaison, juge plus finement ces choses que tout le savoir enrouillé des pédants.

Uranie. Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux, pour acquérir quelque habitude de les connaître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

Dorante. La Cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder ; mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession ; et, si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce serait une chose plaisante à mettre sur le théâtre, que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louanges, leurs ménagements de pensées, leur trafic de réputations, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit et leurs combats de prose et de vers.

Lysidas. Molière est bien heureux, monsieur, d'avoir

un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE. C'est une étrange chose de vous autres, messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais de bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE. C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE. Mais, de grâce, monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS. Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE. Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces messieurs-là, et je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE. Vous êtes des plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants, et nous étourdissez tous les jours; il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens, qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public

s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun ne soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

Uranie. J'ai remarqué une chose de ces messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles.

Dorante. Et c'est ce qui marque, madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées : car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas, et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane, où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

Uranie. Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent ; et, lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

Dorante. C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne, sur les préceptes du *Cuisinier français.*

Uranie. Il est vrai ; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir en nous-mêmes.

Dorante. Vous avez raison, madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux ; car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire ; nos propres sens seront esclaves en toutes choses ; et, jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus

trouver rien de bon sans le congé de messieurs les experts.

LYSIDAS. Enfin, monsieur, toute votre raison, c'est que l'*École des femmes* a plu ; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu . . .

DORANTE. Tout beau, monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que, cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour elle, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre ; et je ferais voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

MOLIÈRE.

38. Saint-Simon.

De tous les grands écrivains modernes, il est sans doute le seul qui n'ait eu aucune conscience de sa valeur, et qui ait écrit à l'abri de toute recherche du succès et dans le seul but de servir la vérité. Et cependant nul n'a possédé mieux que lui tous les secrets du style, toutes les ressources de l'écrivain. Sans se douter de ce qu'il fait, il atteint les dernières limites de l'art, précisément parce que l'art lui manque. A côté de cette suavité primitive et homérique, que M. Sainte-Beuve a si justement signalée dans certaines pages, il y en a d'autres frappées au coin d'une sauvage grandeur, qui échappe à toute règle comme à toute analyse.

Il est, de toute la littérature française, le plus grand des peintres et le plus varié. Pour parler avec Bossuet, il semble rendre la vie plus vivante. Je ne prétends

certes pas le comparer à Dante, quoiqu'il y ait eu des rapprochements plus forcés que celui qu'on pourrait établir entre ces deux hommes, tous deux grands gibelins et grands misanthropes. Je ne veux pas davantage le mettre au niveau de Shakespeare. Il est tout, excepté poète : car il lui manque l'idéal et la rêverie. Mais on avouera aussi qu'il est, de tous les Français, celui qui approche le plus de ces rois de l'esprit humain. Comme eux, ce n'est pas seulement la cour, le monde, l'histoire politique ; c'est le cœur de l'homme, c'est la nature humaine tout entière, avec ses contrastes et ses contradictions, ses hauts et ses bas, son jour et sa nuit, qui tombent sous son regard et sous sa plume. Comme eux, il passe du tragique au comique, au grotesque même, sans dessein prémédité, mais suivant le cours naturel des choses. Molière et Lesage n'ont rien de plus grotesque que certaines scènes qu'il a prises sur le vif : le portrait de Mme Panache, évoqué à la cour du Danemark ; le chancelier arrachant à la duchesse de Ventadour sa perruque enflammée ; Mme de Rupelmonde et son suisse ; la maréchale de Villeroy ; Mme de Saint-Héroux à quatre pattes sous son lit, sous tous ses coussins, et sous tous ses domestiques, empilés les uns sur les autres, pour la préserver du tonnerre ; le premier président de Mesmes, 'grinçant le peu de dents qui lui restaient ; Monsieur, triste, abattu et parlant moins qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire encore comme trois ou quatre femmes.' Et tant d'autres coups de pinceau du comique le plus franc et le moins cherché.

Il sort de là tout droit pour montrer, dans l'étude des ressorts les plus cachés, des événements et des caractères, pour assener, comme il dit, sur les uns et les autres, de ces mots que Bossuet lui eût enviés et n'a point dépassés. C'est l'Espagne, 'semblable à un puissant

arbre usé par les siècles.' C'est le cardinal de Bouillon, 'qui va jusque dans Rome y languir pitoyablement et mourir enfin d'orgueil, comme toute sa vie il en avait vécu.' C'est le duc de Bourgogne, à qui le roi interdit de parler à Fénelon sans témoins; mais 'le feu de ses regards, lancé dans les yeux de l'archevêque, eut une éloquence qui enleva tous les spectateurs.' C'est Catinat, spectateur de la défaite de Chiari, et, 'sans se mêler de rien, semblant y chercher la mort qui n'a su l'atteindre.' C'est, enfin, Turenne, et ce mot qui vaut toute l'oraison de Fléchier: 'La mort le couronna par un coup de canon à la tête de l'armée.'

MONTALEMBERT.

39. L'Idole.

O Corse à cheveux plats! que ta France était belle
 Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle,
 Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage à la croupe rustique,
 Fumante encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pied fort heurtant le sol antique,
 Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
 Pour la flétrir et l'outrager;
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle,
 Et le harnais de l'étranger;
Tout son poil était vierge, et, belle vagabonde,
 L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
 Du bruit de son hennissement.
Tu parus, et sitôt que tu vis son allure,
 Ses reins si souples et dispos,

Centaure audacieux, tu pris sa chevelure,
Tu montas botté sur son dos.
Alors, comme elle aimait les rumeurs de la guerre,
La poudre, les tambours battants,
Pour champ de course alors tu lui donnas la terre,
Et des combats pour passe-temps;
Alors, plus de repos, plus de nuits, plus de sommes:
Toujours l'air, toujours le travail,
Toujours comme du sable écraser des corps d'hommes,
Toujours du sang jusqu'au poitrail.
Quinze ans son dur sabot, dans sa course rapide,
Broya les générations;
Quinze ans elle passa, fumante, à toute bride,
Sur le ventre des nations;
Enfin, lasse d'aller sans finir sa carrière,
D'aller sans user son chemin,
De pétrir l'univers, et comme une poussière,
De soulever le genre humain;
Les jarrets épuisés, haletante, sans force
Et fléchissant à chaque pas,
Elle demanda grâce à son cavalier corse:
Mais, bourreau, tu n'écoutas pas!
Tu la pressas plus fort de ta cuisse nerveuse,
Pour étouffer ses cris ardents,
Tu retournas le mors dans sa bouche baveuse,
De fureur tu brisas ses dents;
Elle se releva: mais un jour de bataille,
Ne pouvant plus mordre ses freins,
Mourante, elle tomba sur un lit de mitraille
Et du coup te cassa les reins.

BARBIER.

40. Versailles, après la Mort du Grand Dauphin.

(1711.)

Dans la chambre et par tout l'appartement, on lisait ouvertement sur les visages. Monseigneur n'était plus; on le savait, on le disait, nulle contrainte ne retenait plus à son égard, et ces premiers moments étaient ceux des premiers mouvements peints au naturel et pour lors affranchis de toute politique, quoique avec sagesse, par le trouble, l'agitation, la surprise, la foule, le spectacle confus de cette nuit si rassemblée.

Les premières pièces offraient les mugissements contenus des valets, désespérés de la perte d'un maître si fait exprès pour eux, et pour les consoler d'un autre qu'ils ne prévoyaient qu'avec transissement, et qui par cette mort devenait le leur propre. Parmi eux s'en remarquaient d'autres des plus éveillés des gens principaux de la cour, qui étaient accourus aux nouvelles, et qui montraient bien à leur air de quelle boutique ils étaient balayeurs.

Plus avant commençait la foule des courtisans de toute espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les sots, tiraient des soupirs de leurs talons, et, avec des yeux égarés et secs, louaient Monseigneur, mais toujours de la même louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient le roi de la perte d'un si bon fils. Les plus fins d'entre eux, ou les plus considérables, s'inquiétaient déjà de la santé du roi; ils se savaient bon gré de conserver tant de jugement parmi ce trouble, et n'en laissaient pas douter par la fréquence de leurs répétitions. D'autres, vraiment affligés et de cabale frappés, pleuraient amèrement, ou se contenaient avec un effort aussi aisé à remarquer que les sanglots. Les plus forts de ceux-là,

ou les plus politiques, les yeux fichés à terre, et reclus en des coins, méditaient profondément aux suites d'un événement aussi peu attendu, et bien davantage sur eux-mêmes.

Parmi ces diverses sortes d'affligés, point ou peu de propos, de conversation nulle, quelque exclamation parfois échappée à la douleur et parfois répondue par une douleur voisine, un mot en un quart d'heure, des yeux sombres ou hagards, des mouvements de mains moins rares qu'involontaires, immobilité du reste presque entière ; les simples curieux et peu soucieux presque nuls, hors les sots qui avaient en partage le caquet, les questions, le redoublement du désespoir et l'importunité pour les autres. Ceux qui déjà regardaient cet événement comme favorable, avaient beau pousser la gravité jusqu'au maintien chagrin et austère, le tout n'était qu'un voile clair, qui n'empêchait pas de bons yeux de remarquer et de distinguer tous leurs traits. Ceux-ci se tenaient aussi tenaces en place que les plus touchés en garde contre l'opinion, contre la curiosité, contre leur satisfaction, contre leurs mouvements : mais leurs yeux suppléaient au peu d'agitation de leur corps. Des changements de posture, comme des gens peu assis ou mal debout ; un certain soin de s'éviter les uns les autres, même de se rencontrer des yeux ; les accidents momentanés qui arrivaient de ces rencontres ; un je ne sais quoi de plus libre en toute la personne, à travers le soin de se tenir et de se composer ; un vif, une sorte d'étincelant autour d'eux les distinguaient malgré qu'ils en eussent.

Les deux princes et les deux princesses assises à leurs côtés prenant soin d'eux, étaient les plus exposés à la pleine vue. Mgr. le duc de Bourgogne pleurait d'attendrissement et de bonne foi, avec un air de douceur, des



D'après Nicolas de Largillière. *W. A. Mansell and Co., Photo.*

LOUIS XIV., AVEC LE GRAND DAUPHIN, LE DUC DE BOURGOGNE, LE FILS DU DUC (DEPUIS LOUIS XV.), ET MADAME DE MAINTENON.

larmes de nature, de religion, de patience. M. le duc de Berry tout d'aussi bonne foi en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande ; et poussait non des sanglots, mais des cris, mais des hurlements. Il se taisait parfois, mais de suffocation, puis éclatait, mais avec un tel bruit, et un bruit si fort, la trompette forcée du désespoir, que la plupart éclataient aussi à ces redoublements si douloureux, ou par un aiguillon d'amertume, ou par un aiguillon de bienséance. Cela fut au point qu'il fallut le déshabiller là même, et se précautionner de remèdes et de gens de la Faculté. Mme. la duchesse de Berry était hors d'elle, on verra bientôt pourquoi. Le désespoir le plus amer était peint avec horreur sur son visage. On y voyait écrite une rage de douleur, non d'amitié, mais d'intérêt ; des intervalles secs mais profonds et farouches, puis un torrent de larmes et de gestes involontaires, et cependant retenus, qui montraient une amertume d'âme extrême, fruit de la méditation profonde qui venait de précéder. Souvent réveillée par les cris de son époux, prompte à le secourir, à le soutenir, à l'embrasser, à lui présenter quelque chose à sentir, on voyait un soin vif pour lui, mais tôt après une chute profonde en elle-même, puis un torrent de larmes qui lui aidaient à suffoquer ses cris. Mme. la duchesse de Bourgogne consolait aussi son époux, et y avait moins de peine qu'à acquérir le besoin d'être elle-même consolée, à quoi pourtant, sans rien montrer de faux, on voyait bien qu'elle faisait de son mieux pour s'acquitter d'un devoir pressant de bienséance sentie, mais qui se refuse au plus grand besoin. Le fréquent moucher répondait aux cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle, et souvent entretenues avec soin, fournissaient à l'art du mouchoir pour rougir

et grossir les yeux et barbouiller le visage, et cependant le coup d'œil fréquemment dérobé se promenait sur l'assistance et sur la contenance de chacun.

Le duc de Beauvillier, debout auprès d'eux, l'air tranquille et froid, comme à chose non avenue ou à spectacle ordinaire, donnait ses ordres pour le soulagement des princes, pour que peu de gens entrassent, quoique les portes fussent ouvertes à chacun, en un mot pour tout ce qu'il était besoin, sans empressement, sans se méprendre en quoi que ce soit, ni aux gens ni aux choses: vous l'auriez cru au lever ou au petit couvert servant à l'ordinaire. Ce flegme dura sans la moindre altération, également éloigné d'être aise par religion, et de cacher aussi le peu d'affliction qu'il ressentait, pour conserver toujours la vérité.

Madame, rhabillée en grand habit, arriva hurlante, ne sachant bonnement pourquoi ni l'un ni l'autre, les inonda tous de ses larmes en les embrassant: fit retentir le château d'un renouvellement de cris, et fournit un spectacle bizarre d'une princesse qui se remet en cérémonie, en pleine nuit, pour venir pleurer et crier parmi une foule de femmes en déshabillé de nuit, presque en mascarade.

Mme. la duchesse d'Orléans s'était éloignée des princes, et s'était assise le dos à la galerie, vers la cheminée, avec quelques dames. Tout étant fort silencieux autour d'elles, ces dames peu à peu se retirèrent d'auprès d'elle, et lui firent grand plaisir. Il n'y resta que la duchesse Sforze, la duchesse de Villeroy, Mme. de Castries, sa dame d'atours, et Mme. de Saint-Simon. Ravies de leur liberté, elles s'approchèrent en un tas, tout le long d'un lit de veille à pavillon et le joignant; et comme elles étaient toutes affectées de même à l'égard de l'événement qui rassemblait là tant de monde, elles se

mirent à en deviser tout bas ensemble dans ce groupe avec liberté.

Dans la galerie et dans ce salon il y avait plusieurs lits de veille, comme dans tout le grand appartement, pour la sûreté, où couchaient des Suisses de l'appartement et des frotteurs, et ils y avaient été mis à l'ordinaire avant les mauvaises nouvelles de Meudon. Au fort de la conversation de ces dames, Mme. de Castries, qui touchait au lit, le sentit remuer et en fut fort effrayée, car elle l'était de tout quoique avec beaucoup d'esprit. Un moment après, elles virent un gros bras presque nu relever tout à coup le pavillon, qui leur montra un bon gros Suisse entre deux draps, demi-éveillé et tout ébahi, très-long à reconnaître son monde qu'il regardait fixement l'un après l'autre, et qui enfin, ne jugeant pas à propos de se lever en si grande compagnie, se renfonça dans son lit et ferma son pavillon. Le bon homme s'était apparemment couché avant que personne eût rien appris, et avait assez profondément dormi depuis pour ne s'être réveillé qu'alors. Les plus tristes spectacles sont assez souvent sujets aux contrastes les plus ridicules. Celui-ci fit rire quelques dames de là autour, et fit quelque peur à Mme. la duchesse d'Orléans et à ce qui causait avec elle d'avoir été entendues. Mais réflexion faite, le sommeil et la grossièreté du personnage les rassurèrent. SAINT-SIMON.

41. Hypatie.

Au déclin des grandeurs qui dominent la terre,
Quand les cultes divins, sous les siècles ployés,
Reprenant de l'oubli le sentier solitaire,
Regardent s'écrouler leurs autels foudroyés ;

Quand du chêne d'Hellas la feuille vagabonde
Des parois désertés efface le chemin,
Et qu'au delà des mers, où l'ombre épaisse abonde,
Vers un jeune soleil flotte l'esprit humain,

Toujours des Dieux vaincus embrassant la fortune,
Un grand cœur les défend du sort injurieux :
L'aube des jours nouveaux le blesse et l'importune :
Il suit à l'horizon l'astre de ses aïeux.

O vierge, qui, d'un pan de ta robe pieuse,
Couvris la tombe auguste où s'endormaient les Dieux,
De leur culte éclipsé prêtresse harmonieuse,
Chaste et dernier rayon détaché de leurs cieux !

Je t'aime et te salue, ô vierge magnanime !
Quand l'orage ébranla le monde paternel,
Tu suivis dans l'exil cet Œdipe sublime.
Et tu l'enveloppas d'un amour éternel.

Debout, dans ta pâleur, sous les sacrés portiques
Que des peuples ingrats abandonnait l'essaim,
Pythonisse enchaînée aux trépieds prophétiques,
Les Immortels trahis palpitaient dans ton sein.

Tu les voyais passer dans la nue enflammée !
De science et d'amour ils t'abreuvaient encor ;
Et la terre écoutait, de ton rêve charmée,
Chanter l'abeille attique entre tes lèvres d'or.

Comme un jeune lotos croissant sous l'œil des sages,
Fleur de leur éloquence et de leur équité,
Tu faisais, sur la nuit moins sombre des vieux âges,
Resplendir ton génie à travers ta beauté !

O sage enfant, si pure entre tes sœurs mortelles !
O noble front, sans tache entre les fronts sacrés !
Quelle âme avait chanté sur des lèvres plus belles,
Et brûlé plus limpide en des yeux inspirés ?

Sans effleurer jamais ta robe immaculée,
Les souillures du siècle ont respecté tes mains,
Tu marchais, l'œil tourné vers la Vie étoilée,
Ignorante des maux et des crimes humains.

Les Dieux sont en poussière et la terre est muette ;
Rien ne parlera plus dans ton ciel déserté.
Dors ! mais vivante en lui, chante au cœur du poète
L'hymne mélodieux de la sainte Beauté.

Elle seule suivit, immuable, éternelle.
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie, et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs !

LECONTE DE LISLE.

42. La Montagne.

La forte vie de la montagne, si robuste existence en ses larges ceintures, tient à l'amitié de deux arbres fort différents, mais sociables, le hêtre vert, le noir sapin. Le hêtre rit, le sapin pleure, n'importe. Ils vont ensemble dans les mêmes hauteurs. Parfois on les trouve mêlés, mais plus souvent voisins. Ils se partagent le domaine. Le hêtre est au flanc du Midi, le sapin vers le Nord, aux pentes sans soleil, plongeant jusqu'en la vallée basse, humide, lugubre de brouillards.

C'est le grand sapin blanc géant de double deuil, blanc en dedans, noir en dehors. Ses longues et fortes branches sur leurs longs peignes sombres, portent la

neige, et si le poids les plie, les fait gémir, dans sa noble douleur il n'en est que plus solennel.

Est-ce un fantôme immense ? on le croirait à certaine heure. Parfois hérissé de cristaux, il semble un oiseau redoutable qui ouvre de menaçantes ailes. Aux contrées du Midi, on le trouve funèbre. Mais dans le Nord, on l'aime. Des bords de la Baltique, des sables de la Prusse aux déserts sibériques, il est l'abri puissant et la consolation. Baissant ses branches jusqu'à terre, mystérieux dans sa nuit protectrice, il est réellement la maison vénérable de bien des existences qui ne dureraient pas sous le ciel. En ces climats sévères, combien mourraient sans lui ! Muet comme la tombe, uniforme, infini, se ressemblant toujours, il cache d'autant mieux le misérable errant. Sûr entre ses bras noirs, ainsi que l'écureuil, l'homme ira 700 lieues de sapin en sapin. Celui-ci, qui regarde au Sud et y tourne ses branches, guide le fugitif et lui sert de boussole. Que de fois il couvrit, conduisit, sauva l'exilé !

Ici, c'est le sauveur, le vrai gardien de la montagne. Ces deux grands travailleurs, le sapin et le hêtre, à eux deux la protègent. Ils y font la grande œuvre, le vrai métier de la forêt.

Il faut songer qu'au haut, sur des plateaux étroits, la forêt sera peu de chose, mais qu'ici où nous sommes, à la base et à la ceinture, elle est encore immense, et son travail prodigieux.

Travail double. Elle reçoit, elle arrête et divise tous les ravinages d'en haut qui dépouilleraient la montagne.

D'autre part, la forêt répare incessamment ses pertes, l'enrichit. Elle y entasse ses débris. Elle fixe des masses de substance flottante. Comme un puissant organe d'aspiration, elle prend au passage les brumes et

les brouillards épais et tout ce qui navigue avec eux dans cette épaisseur. Elle appelle, commande ces passants aériens, les oblige à descendre. Là le sapin est admirable. Il attire la nue de ses pointes. Le hêtre la boit de ses feuilles. Spectacle magnifique, pour peu que, dans la brume, le soleil introduise un oblique rayon. On dirait que la forêt fume. Et réellement elle respire.

Sous ces sapins, qu'il fait bon de marcher ! Nette en tout temps, libre d'obstacle, la terre donne une noble idée de pureté. Quoi de plus pur que l'air, en ces odeurs salubres ! Quel grand apaisement vous sentez peu à peu ! N'en soyons pas surpris. Ces arbres, respectables aux premiers temps du globe, soutirèrent de leurs pointes l'excès de l'électricité qui faisait du monde un orage. C'est ce qu'ils font encore. Nos orages intérieurs se calment au milieu d'eux, nos agitations vaines. Si la forêt est sombre, si, comme on a trop dit, 'les songes légers volent, posent sous chaque feuille,' les lourds rêves d'en bas en sont absents du moins, les sinistres fantômes qu'élevaient les vapeurs. La vie, en montant, plus légère, a moins d'illusions. La nuit même est claire et limpide. A travers l'arbre noir, elle montre l'étoile scintillante, les astres souriants, la divine lumière et la réalité.

Je ne sais quelle gaieté d'énergie nous saisit dans ces régions supérieures. Le grand sapin mélancolique nous quitte. Il fait trop froid. Ses longs bras sont trop grands pour les agitations d'en haut. Il nous faudrait ici un arbre plus robuste, à bras courts, qui n'eût pas à porter tant de neiges. Un arbre courageux, montagnard, gorgé de résine, qui en fût tout entier pénétré et gardé.

Il faut le picéa, ce dur lutteur des Alpes, qui s'acharne et les suit jusqu'aux pentes improbables, et s'accroche dans les précipices. Il ne craint que la brume, l'humidité d'en bas. Il affronte le froid, mais cherche le ciel pur. Il boit avidement le soleil par ses quatre rangs de stomates. En montant, il n'a plus les fortes nourritures d'en bas, l'excitation de la vie fermentée. Il en a une autre, plus haute, celle de l'air et de la lumière, parfois l'appel du fœhn, l'électricité des orages.

Le picéa n'a plus les grandes ailes du sapin blanc. Il sacrifie les branches, et s'enrichit en feuilles. Il en met tout autour du rameau qui dardent et aspirent de tous côtés, qui l'alimentent, le fortifient. Tout son souci, c'est de se dresser en colonne, d'être un puissant mât de navire, qui brave aujourd'hui la tempête de la montagne, et demain l'Océan.

Ces vaillants arbres ne font nuls frais pour eux. Point de luxe. Nul ornement. Ils ont bien autre chose à faire aux pentes dangereuses où ils montent à l'assaut. Vent glacé, rocher nu. Ils montrent, ils étendent, ils attachent, comme ils peuvent, leurs maigres racines et tiennent à peine au sol. C'est en se pressant, en serrant leurs rangs, leurs légions, qu'ils se soutiennent entre eux et soutiennent aussi la montagne.

Dans ses crises, qui sont les dégels, sans eux elle serait perdue. Elle éclate, se fend. Là des eaux furieuses, profitant de ces fentes et les agrandissant, ruinant, démolissant, vont tout lancer dans la vallée. Eux seuls arrêtent tout. On la croirait entendre qui crie : 'Mes enfants, tenez bon.'

Mais voici que d'en haut un monstre d'avalanche, neige et glacé, rochers pêle-mêle, d'un coup terrible

part, bondit de pointe en pointe. Malheur aux picéas ! C'est sur eux que d'abord passe l'épouvantable tempête. Ils crient, craquent. . . . Un moment abîmés, ils ont disparu. Dans quel état, grand Dieu ! on les revoit après ? Roulés, racines en haut, misérablement fracassés ! Lamentable ruine ! . . . Cependant de leurs pointes ils ont rompu le coup. On l'a vu récemment dans les Pyrénées, près Barèges. C'était plus que la neige, c'était un roulement de glaces qui rasaient, tranchaient tout. . . . Ils avaient tous péri, mais sauvé la vallée.

JULES MICHELET.

43. A Dumas aîné.

Il est venu à bout de toi, mon cher père, ce siècle vorace que tu as habitué à cette insatiabilité qui nous met sur les dents, nous qui ne sommes pas de ta force. Et cependant à ce siècle né pour tout dévorer tu étais bien l'homme qu'il fallait, toi né pour toujours produire. Du reste, quelles précautions la nature avait prises, quelles provisions elle avait faites en toi pour ces appétits formidables qu'elle était forcée de prévoir ! C'est sous le soleil d'Amérique, sous les tropiques, avec du sang africain, qu'elle a formé celui dont tu devais naître et qui, soldat et général de la République, étouffait un cheval entre ses jambes, brisait un casque avec ses dents et défendait à lui tout seul le pont de Brixen contre une avant-garde de vingt hommes. Rome lui eût décerné les honneurs du triomphe et l'eût nommé consul. La France, plus calme et plus économe, refusa le collège à son fils, et ce fils, élevé en pleine forêt, en plein air, à plein ciel, poussé par le besoin et par son génie, s'abattit un beau jour sur la grande ville et entra dans la littérature comme son père entrait dans l'ennemi,

en bousculant, en abattant, en renversant tout ce qui ne lui faisait pas place.

Alors commença ce travail cyclopéen qui dure depuis quarante années. Tragédie, drame, histoire, romans, voyages, comédies, tu as tout rejeté dans le moule de ton cerveau et tu as peuplé le monde de la fiction de créations nouvelles. Tu as fait craquer le Journal, le Livre, le Théâtre, trop étroits pour tes puissantes épaules ; tu as alimenté la France, l'Europe, l'Amérique ; tu as enrichi les libraires, les traducteurs, les plagiaires ; tu as essoufflé les imprimeurs, fourbu les copistes, et, dévoré du besoin de produire, tu n'as peut-être pas toujours assez éprouvé le métal dont tu te servais, et tu as pris et jeté dans la fournaise, quelquefois au hasard, tout ce qui t'est tombé sous la main. Le feu intelligent a fait le partage. Ce qui venait de toi s'est coulé en bronze, ce qui venait d'ailleurs s'est évanoui en fumée. Tu as battu ainsi bien du mauvais fer ; mais, en revanche, combien parmi ceux qui devaient rester obscurs se sont éclairés et chauffés à ta forge, et, si l'heure des restitutions sonnait, quel gain pour toi, rien qu'à reprendre ce que tu as donné et ce qu'on t'a pris !

Quelquefois tu posais ton lourd marteau sur ta large enclume. Tu t'asseyais sur le seuil de ta grotte resplendissante, les manches retroussées, la poitrine à l'air, le visage souriant ; tu t'essuyais le front ; tu regardais les calmes étoiles en respirant la fraîcheur de la nuit, ou bien tu te lançais sur la première route venue ; tu t'évadais comme un prisonnier ; tu parcourais l'Océan, tu gravissais le Caucase, tu escaladais l'Etna, toujours quelque chose de colossal, et, les poumons remplis à nouveau, tu rentrais dans ta caverne. Ta grande silhouette se décalquait en noir sur le foyer rouge, et la foule battait des mains : car, au fond, elle

aime la fécondité dans le travail, la grâce dans la force, la simplicité dans le génie, et, tu as la fécondité, la simplicité, la grâce, et la générosité, que j'oubliais, qui t'a fait millionnaire pour les autres et pauvre pour toi.

Puis, un jour, il y eut distraction, indifférence, ingratitude de la part de cette foule attentive et dominée jusqu'alors. Elle se portait autre part, elle voulait voir autre chose. Tu lui avais trop donné. C'était nous qui étions venus, nous les enfants, nous les petits, qui avions poussé pendant ce temps-là et qui faisions le contraire de ce que vous aviez fait, vous les grands. Voilà tout. Tu es devenu 'Dumas père' pour les respectueux, 'le père Dumas' pour les insolents, et, au milieu de toute sorte de clameurs, tu as pu entendre parfois cette phrase : 'Décidément, son fils a plus de talent que lui !'

Comme tu as dû rire !

Eh bien ! non ; tu as été fier, tu as été heureux, semblable au premier père venu ; tu n'as demandé qu'à croire, tu as cru peut-être ce qu'on disait ! Cher grand homme, naïf et bon, qui m'aurais donné ta gloire comme tu me donnais ton argent quand j'étais jeune et paresseux, je suis bien heureux d'avoir enfin l'occasion de m'incliner publiquement devant toi, de te rendre hommage en plein soleil et de t'embrasser comme je t'aime en face de l'avenir ! Que d'autres de mon âge et de ma valeur se déclarent tes égaux, ne portant pas ton nom, c'est affaire à eux, et je n'ai pas plus à leur reprocher qu'à leur envier cette supposition, moi qui serais aussi connu qu'eux rien qu'à être ton fils ; mais il faut que la postérité, qui, quoi qu'il arrive, sera forcée de compter avec toi, sache bien, quand elle lira nos deux noms au-dessous l'un de l'autre, chronologiquement, dans le bilan de ce siècle, que je n'ai jamais vu en toi que mon père, mon ami et mon maître, quoi qu'on ait pu dire ;

que j'ai eu cette bonne chance, grâce à ton voisinage, de ne jamais m'exagérer, et de me considérer toujours comme un bambin en étant obligé de me comparer toujours à ce père redoutable.

Du reste, il y a dans mon enfance un souvenir qui secrètement battait en brèche mes jeunes vanités. C'est celui de la première représentation de *Charles VII.* à l'Odéon. Ce fut un *four*, comme on dirait aujourd'hui dans cet argot parisien qui remplacera peu à peu, si nous n'y prenons garde, la vieille langue française. J'avais huit ans, j'écoutais avec religion parce que c'était *papa* qui avait écrit ça. Je n'y comprenais rien du tout, bien entendu. Tu avais voulu que je fusse présent à cette solennité : tu étais superstitieux, tu croyais que je te porterais bonheur. Tu te trompais bien ! Les cinq actes se déroulèrent au milieu d'un silence morne. Aussi, quelle idée avais-tu de vouloir arrêter tout à coup, avec une œuvre sobre, ferme, simple, le mouvement que tu avais toi-même et le premier imprimé au théâtre ? Pourquoi tout à coup cet hommage à Racine, qu'on était convenu d'appeler un polisson ?

Nous revînmes ensemble tout seuls, toi me tenant par la main, moi trottinant à ton côté pour me mettre à l'unisson de tes grandes jambes. Tu ne parlais pas ; je ne disais rien non plus : je sentais que tu étais triste et qu'il fallait se taire. Depuis ce jour, je n'ai jamais longé le vieux mur de la rue de Seine, près du guichet de l'Institut (où tu ne devais pas entrer), sans revoir nos silhouettes sur cette muraille humide, léchée ce soir-là d'un grand rayon de lune. Je ne suis jamais non plus revenu d'une de mes premières représentations les plus bruyantes et les plus applaudies sans me rappeler le froid de cette grande salle, notre marche silencieuse à travers les rues désertes, et sans me dire

tout bas, pendant que mes amis me félicitaient : 'C'est possible ; mais j'aimerais mieux avoir fait *Charles VII.*, qui n'a pas réussi.' ALEXANDRE DUMAS FILS.

44. La Femme et la Nature.

. . . .

Éva, qui donc es-tu ? Sais-tu bien ta nature ?
Sais-tu quel est ici ton but et ton devoir ?
Sais-tu que, pour punir l'homme, sa créature,
D'avoir porté la main sur l'arbre du savoir,
Dieu permit qu'avant tout, de l'amour de soi-même
En tout temps, à tout âge, il fît son bien suprême,
Tourmenté de s'aimer, tourmenté de se voir ?

Mais, si Dieu près de lui t'a voulu mettre, ô femme !
Compagne délicate ! Éva ! sais-tu pourquoi ?
C'est pour qu'il se regarde au miroir d'une autre âme,
Qu'il entende ce chant qui ne vient que de toi :
—L'enthousiasme pur dans une voix suave.
C'est afin que tu sois son juge et son esclave
Et règnes sur sa vie en vivant sous sa loi.

Ta parole joyeuse a des mots despotiques ;
Tes yeux sont si puissants, ton aspect est si fort,
Que les rois d'Orient ont dit dans leurs cantiques
Ton regard redoutable à l'égal de la mort :
Chacun cherche à fléchir tes jugements rapides . .
—Mais ton cœur, qui dément tes formes intrépides,
Cède sans coup férir aux rudesses du sort.

Ta pensée a des bonds comme ceux des gazelles,
Mais ne saurait marcher sans guide et sans appui.
Le sol meurtrit ses pieds, l'air fatigue ses ailes,
Son œil se ferme au jour dès que le jour a lui ;

Parfois, sur les hauts lieux d'un seul élan posée,
Troublée au bruit des vents, ta mobile pensée
Ne peut seule y veiller sans crainte et sans ennui.

Mais aussi tu n'as rien de nos lâches prudences,
Ton cœur vibre et résonne au cri de l'opprimé,
Comme dans une église aux austères silences
L'orgue entend un soupir et soupire alarmé.
Tes paroles de feu meuvent les multitudes,
Tes pleurs lavent l'injure et les ingratitudes,
Tu pousses par le bras l'homme. . . . Il se lève armé.

C'est à toi qu'il convient d'ouïr les grandes plaintes
Que l'humanité triste exhale sourdement.
Quand le cœur est gonflé d'indignations saintes,
L'air des cités l'étouffe à chaque battement.
Mais de loin les soupirs de tourmentes civiles,
S'unissant au-dessus du charbon noir des villes,
Ne forment qu'un grand mot qu'on entend clairement.

Viens donc ! le ciel pour moi n'est plus qu'une auréole
Qui t'entoure d'azur, t'éclaire et te défend ;
La montagne est ton temple et le bois sa coupole ;
L'oiseau n'est sur la fleur balancé par le vent,
Et la fleur ne parfume et l'oiseau ne soupire
Que pour mieux enchanter l'air que ton sein respire ;
La terre est le tapis de tes beaux pieds d'enfant.

Éva, j'aimerai tout dans les choses créées,
Je les contemplerai dans ton regard rêveur
Qui partout répandra ses flammes colorées,
Son repos gracieux, sa magique saveur :
Sur mon cœur déchiré viens poser ta main pure,
Ne me laisse jamais seul avec la Nature ;
Car je la connais trop pour n'en pas avoir peur.

Elle me dit : ‘ Je suis l’impassible théâtre
Que ne peut remuer le pied de ses acteurs ;
Mes marches d’émeraude et mes parvis d’albâtre,
Mes colonnes de marbre ont les dieux pour sculpteurs.
Je n’entends ni vos cris ni vos soupirs ; à peine
Je sens passer sur moi la comédie humaine
Qui cherche en vain au ciel ses muets spectateurs.

‘ Je roule avec dédain, sans voir et sans entendre,
A côté des fourmis les populations ;
Je ne distingue pas leur terrier de leur cendre,
J’ignore en les portant les noms des nations.
On me dit une mère, et je suis une tombe.
Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe,
Mon printemps ne sent pas vos adorations.

‘ Avant vous, j’étais belle et toujours parfumée,
J’abandonnais au vent mes cheveux tout entiers :
Je suivais dans les cieux ma route accoutumée
Sur l’axe harmonieux des divins balanciers,
Après vous, traversant l’espace où tout s’élance,
J’irai seule et sereine, en un chaste silence,
Je fendrai l’air du front et de mes seins altiers.’

C’est là ce que me dit sa voix triste et superbe,
Et dans mon cœur alors je la hais, et je vois
Notre sang dans son onde et nos morts sous son herbe
Nourrissant de leurs sucs la racine des bois.
Et je dis à mes yeux qui lui trouvaient des charmes :
‘ Ailleurs tous vos regards, ailleurs toutes vos larmes,
Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.’

Oh ! qui verra deux fois ta grâce et ta tendresse,
Ange doux et plaintif qui parle en soupirant ?
Qui naîtra comme toi portant une caresse
Dans chaque éclair tombé de ton regard mourant,

Dans les balancements de ta tête penchée,
Dans ta taille dolente et mollement couchée,
Et dans ton pur sourire amoureux et souffrant ?

Vivez, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi ;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi ;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines :
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

ALFRED DE VIGNY.

45. Alfred de Vigny.

M. le comte Alfred de Vigny fut une des plus pures gloires de l'école romantique, et bien que sa nature fine et discrète le tînt éloigné de la foule, il ne craignait pas de l'affronter lorsque la doctrine sacrée était en jeu. Malgré son dégoût pour les luttes grossières du théâtre, il traduisit l'Othello de Shakspeare avec une fidélité courageuse, et le livra aux orages du parterre. Cette traduction, où l'exactitude ne produit nulle part la gêne et qui a toute la liberté d'une œuvre originale, n'est pas restée au répertoire, et ce n'est qu'après un intervalle de plus de trente ans que Rouvière l'a ressuscitée pour jouer le More de Venise sur un théâtre du boulevard. La préface, un chef-d'œuvre de grâce, de finesse et d'ironie, abonde en idées nouvelles alors qui le sont encore aujourd'hui.

Peu d'écrivains ont réalisé comme Alfred de Vigny l'idéal qu'on se forme de poète. De noble naissance, portant un nom mélodieux comme un frémissement

de lyre, d'une beauté séraphique que même vers les derniers temps de sa vie l'âge ni les souffrances n'avaient pu altérer, doué d'assez de fortune pour qu'aucune nécessité vulgaire ne le forçât aux misérables besognes du jour, il garda pure, calme, poétique, sa physionomie littéraire. Il était bien le poète d'Eloa, cette vierge née d'une larme du Christ et descendant par pitié chez Lucifer. Ce poème, le plus beau, le plus parfait peut-être de la langue française, de Vigny seul eût pu l'écrire, même parmi cette pléiade de grands poètes qui rayonnaient au ciel. Lui seul possédait ces gris nacrés, ces reflets de perle, ces transparences d'opale, ce bleu de clair de lune qui peuvent faire discerner l'immatériel sur le fond blanc de la lumière divine. Les générations présentes ont l'air d'avoir oublié Eloa. Il est rare qu'on en parle ou qu'on la cite. Ce n'en est pas moins un inestimable joyau à enchâsser dans les portes d'or du tabernacle. Symeta, Dolorida, le Cor, la Frégate la Sérieuse, montrent partout la proportion exquise de la forme avec l'idée ; ce sont de précieux flacons qui contiennent dans leur cristal taillé avec un art de lapidaire des essences concentrées et dont le parfum ne s'évapore pas.

Comme tous les artistes de la nouvelle école, Alfred de Vigny écrivait aussi bien en prose qu'en vers. Il a fait Cinq-Mars, le roman de notre littérature qui se rapproche le plus de Walter Scott ; Stello, Grandeur et Servitude militaires, où se trouve le Cachet rouge, un chef-d'œuvre de narration, d'intérêt et de sensibilité qu'il est impossible de lire sans que les yeux se mouillent de larmes ; Chatterton, son grand succès ; la Maréchale d'Ancre, un drame demi-tombé ; Quitte pour la Peur, un délicieux pastel, et une traduction du Marchand de Venise qu'on devrait bien jouer comme

hommage à sa mémoire, en ce temps où les chefs-d'œuvre n'encombrent pas les cartons.

Jamais le poète n'eut de défenseur plus ardent que de Vigny et quoique Sainte-Beuve ait dit de lui en toute bienveillance et admiration du reste, en parlant des luttes de l'école romantique,

> . . . Et Vigny plus secret,
> Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait,

du fond de sa retraite il maintenait les droits sacrés de la pensée contre l'oppression des choses matérielles. Il réclamait à grands cris, lui qui avait l'un et l'autre, du temps et du pain pour le poète. Cette idée l'obsédait : il la développe sous toutes ses faces : dans Stello et dans Chatterton il lui donne l'éclatante consécration du théâtre. Il regarde avec raison le poète comme le paria de la civilisation moderne, qu'on repousse de son vivant et qu'on dépouille après sa mort, car lui seul ne peut léguer à sa postérité le fruit de ses œuvres.

Quand on pense à de Vigny, on se le représente involontairement comme un cygne nageant le col un peu replié en arrière, les ailes à demi gonflées par la brise, sur une de ces eaux transparentes et diamantées des parcs anglais : une Virginia Water égratignée d'un rayon de lune tombant à travers les chevelures glauques des saules. C'est une blancheur dans un rayon, un sillage d'argent sur un miroir limpide, un soupir parmi des fleurs d'eau et des feuillages pâles. On peut encore le comparer à une de ces nébuleuses gouttes de lait sur le sein bleu du ciel, qui brillent moins que les autres étoiles parce qu'elles sont placées plus haut et plus loin.

Théophile Gautier.

46. Le Marché aux Poissons.

Le premier matin, lorsque Florent arriva à sept heures, il se trouva perdu, les yeux effarés, la tête cassée. Autour des neuf bancs de criée, rôdaient déjà des revendeuses, tandis que les employés arrivaient avec leurs registres, et que les agents des expéditeurs, portant en sautoir des gibecières de cuir, attendaient la recette, assis sur des chaises renversées, contre les bureaux de vente. On déchargeait, on déballait la marée, dans l'enceinte fermée des bancs, et jusque sur les trottoirs. C'était, le long du carreau, des amoncellements de petites bourriches, un arrivage continu de caisses et de paniers, des sacs de moules empilés laissant couler des rigoles d'eau. Les compteurs-verseurs, très affairés, enjambant les tas, arrachaient d'une poignée la paille des bourriches, les vidaient, les jetaient, vivement; et, sur les larges mannes rondes, en un seul coup de main, ils distribuaient les lots, leur donnaient une tournure avantageuse. Quand les mannes s'étalèrent, Florent put croire qu'un banc de poissons venait d'échouer là, sur ce trottoir, râlant encore, avec les nacres roses, les coraux saignants, les perles laiteuses, toutes les moires et toutes les pâleurs glauques de l'Océan.

Pêle-mêle, au hasard du coup de filet, les algues profondes, où dort la vie mystérieuse des grandes eaux, avaient tout livré: les cabillauds, les aigrefins, les carrelets, les plies, les limandes, bêtes communes, d'un gris sale, aux taches blanchâtres; les congres, ces grosses couleuvres d'un bleu de vase, aux minces yeux noirs, si gluantes qu'elles semblent ramper, vivantes encore; les raies élargies, à ventre pâle bordé de rouge tendre, dont les dos superbes, allongeant les nœuds

saillants de l'échine, se marbrent, jusqu'aux baleines ténues des nageoires, de plaques de cinabre coupées par des zébrures de bronze florentin, d'une bigarrure assombrie de crapaud et de fleur malsaine ; les chiens de mer, horribles, avec leurs têtes rondes, leurs bouches largement fendues d'idoles chinoises, leurs courtes ailes de chauve-souris charnues, monstres qui doivent garder de leurs abois les trésors des grottes marines.

Puis, venaient les beaux poissons, isolés, un sur chaque plateau d'osier : les saumons, d'argent guilloché, dont chaque écaille semble un coup de burin dans le poli du métal ; les mulets, d'écailles plus fortes, de ciselures plus grossières ; les grands turbots, les grandes barbues, d'un grain serré et blanc comme du lait caillé ; les thons, lisses et vernis, pareils à des sacs de cuir noirâtre ; les bars arrondis, ouvrant une bouche énorme, faisant songer à quelque âme trop grosse, rendue à pleine gorge, dans la stupéfaction de l'agonie. Et, de toutes parts, les soles, par paires, grises ou blondes, pullulaient ; les équilles minces, raidies, ressemblaient à des rognures d'étain ; les harengs, légèrement tordus, montraient tous, sur leurs robes lamées, la meurtrissure de leurs ouïes saignantes ; les dorades grasses se teintaient d'une pointe de carmin, tandis que les maquereaux, dorés, le dos strié de brunissures verdâtres, faisaient luire la nacre changeante de leurs flancs, et que les grondins roses, à ventres blancs, les têtes rangées au centre des mannes, les queues rayonnantes, épanouissaient d'étranges floraisons, panachées de blanc de perle et de vermillon vif. Il y avait encore des rougets de roche, à la chair exquise, du rouge enluminé des cyprins, des caisses de merlans aux reflets d'opale, des paniers d'éperlans, de petits paniers propres, jolis comme des paniers de fraises, qui laissaient échapper

une odeur puissante de violette. Cependant, les crevettes roses, les crevettes grises, dans les bourriches, mettaient, au milieu de la douceur effacée de leur tas, les imperceptibles boutons de jais de leurs milliers d'yeux ; les langoustes épineuses, les homards tigrés de noir, vivants encore, se traînant sur leurs pattes cassées, craquaient.

Florent écoutait mal les explications de monsieur Verlaque. Une barre de soleil, tombant du haut vitrage de la rue couverte, vint allumer ces couleurs précieuses, lavées et attendries par la vague, irisées et fondues dans les tons de chair des coquillages, l'opale des merlans, la nacre des maquereaux, l'or des rougets, la robe lamée des harengs, les grandes pièces d'argenterie des saumons. C'était comme les écrins, vidés à terre, de quelque fille des eaux, des parures inouïes et bizarres, un ruissellement, un entassement de colliers, de bracelets monstrueux, de broches gigantesques, de bijoux barbares, dont l'usage échappait. Sur le dos des raies et des chiens de mer, de grosses pierres sombres, violâtres, verdâtres, s'enchâssaient dans un métal noirci ; et les minces barres des équilles, les queues et les nageoires des éperlans, avaient des délicatesses de bijouterie fine.

Mais ce qui montait à la face de Florent, c'était un souffle frais, un vent de mer qu'il reconnaissait, amer et salé. Il se souvenait des côtes de la Guyane, des beaux temps de la traversée. Il lui semblait qu'une baie était là, quand l'eau se retire et que les algues fument au soleil ; les roches mises à nu s'essuient, le gravier exhale une haleine forte de marée. Autour de lui, le poisson, d'une grande fraîcheur, avait un bon parfum, ce parfum un peu âpre et irritant qui déprave l'appétit.

Monsieur Verlaque toussa. L'humidité le pénétrait, il se serrait plus étroitement dans son cache-nez.

'Maintenant,' dit-il, 'nous allons passer au poisson d'eau douce.'

Là, du côté du pavillon aux fruits, et le dernier vers la rue Rambuteau, le banc de la criée est entouré de deux viviers circulaires, séparés en cases distinctes par des grilles de fonte. Des robinets de cuivre, à col de cygne, jettent de minces filets d'eau. Dans chaque case, il y a des grouillements confus d'écrevisses, des nappes mouvantes de dos noirâtres de carpes, des nœuds vagues d'anguilles, sans cesse dénoués et renoués. Monsieur Verlaque fut repris d'une toux opiniâtre. L'humidité était plus fade, une odeur molle de rivière, d'eau tiède endormie sur le sable.

L'arrivage des écrevisses d'Allemagne, en boîtes et en paniers, était très fort ce matin-là. Les poissons blancs de Hollande et d'Angleterre encombraient aussi le marché. On déballait les carpes du Rhin, mordorées, si belles avec leurs roussissures métalliques, et dont les plaques d'écailles ressemblent à des émaux cloisonnés et bronzés: les grands brochets, allongeant leurs becs féroces, brigands des eaux, rudes, d'un gris de fer: les tanches, sombres et magnifiques, pareilles à du cuivre rouge taché de vert-de-gris. Au milieu de ces dorures, sévères, les mannes de goujons et de perches, les lots de truites, les tas d'ablettes communes, de poissons plats pêchés à l'épervier, prenaient des blancheurs vives, des échines bleuâtres d'acier peu à peu amollies dans la douceur transparente des ventres: et de gros barbillons, d'un blanc de neige, étaient la note aiguë de lumière de cette colossale nature morte. Doucement, dans les viviers, on versait des sacs de jeunes carpes: les carpes tournaient sur elles-mêmes, restaient un instant à plat, puis filaient, se perdaient. Des paniers de petites anguilles se vidaient d'un bloc, tombaient au fond des

cases comme un seul nœud de serpents ; tandis que les grosses, celles qui avaient l'épaisseur d'un bras d'enfant, levant la tête, se glissaient d'elles-mêmes sous l'eau, du jet souple des couleuvres qui se cachent dans un buisson. Et couchés sur l'osier sali des mannes, des poissons dont le râle durait depuis le matin, achevaient longuement de mourir, au milieu du tapage des criées ; ils ouvraient la bouche, les flancs serrés, comme pour boire l'humidité de l'air, et ces hoquets silencieux, toutes les trois secondes, bâillaient démesurément.

Émile Zola.
Le Ventre de Paris.
(E. Fasquelle, Éditeur, Paris.)
(By kind permission of the Publishers.)

NOTES

P. 1. **Balzac** (Honoré de), one of the greatest of French novelists, the founder of the realistic school, author of a series of works issued under the collective titles of *La Comédie Humaine* and *Études Philosophiques*. These novels are admirable studies of the society of his time. The most famous are *La Peau de Chagrin*, *Eugénie Grandet*, *Le Père Goriot*, *Le Lys dans la Vallée*, *La Cousine Bette*. His comedy of *Mercadet* is a remarkable sketch of the company promoter. (1799-1850.)

La Peau de Chagrin was published in 1831.

une muse de département = a provincial poetess.

de Latouche (Henri), a writer and journalist, who edited the *Figaro* newspaper and André Chénier's works. (1785-1851.)

Rabelais (François) Vicar of Meudon and physician, author of *La vie inestimable de Gargantua, père de Pantagruel*, a vast satirical romance embracing the social life of his times in its various aspects. (1483-1553.)

P. 2. **en train de** = in the act of.

P. 4. **champagne frappé** = iced champagne.

le Luxembourg, the public garden, adjoining the palace, built between 1615-1620 for Marie de Médicis, and now occupied by the French Senate. The museum is reserved for the exhibits of living artists.

P. 4. **George Sand**, real name Aurore Dupin, Baronne Dudevant, the most famous of French women-novelists, author of *Indiana*, *Consuelo*, *Mauprat*, *La Mare au Diable*, etc. (1804-1876.)

La Fontaine (Jean de), author of the immortal *Fables* and *Contes et Nouvelles*, etc., in all of which he reveals a love of nature and animals quite unique in his time. (1621-1695.)

tient lieu de = replaces (cf. *locum tenens*).

P. 5. **Malebranche** (Nicolas), author of the Treatise *De la Recherche de la Vérité*, a philosopher of the Cartesian School. (1638-1715).

Le courant public y portait = most people were inclined to think like him.

encanailler la pensée = to degrade one's thought (by vulgar associations).

P. 6. **lancées en gerbes** = cast up like sheaves.

P. 7. **philosopher en docteur** = to dogmatise (after the fashion of the Doctors, or Theologians, of the Sorbonne).

Gassendi (l'Abbé Pierre), one of the leading 'libertins,' or materialists, of his day, attacked Aristotle and medieval scholasticism. He was in touch with the leading sovereigns, aristocrats, and scholars of the day. (1592-1655.)

Platon, or Plato, a disciple of Socrates and Aristotle's tutor, the

founder of the Greek idealistic School of Philosophy; author of *The Republic*, *Phaedo*, *Gorgias*, and other famous treatises in dialogue form. (429-347 B.C.)

P. 8. **Mme Hervey,** wife of the English Ambassador at the Court of Louis XIV., and a friend of La Fontaine.

Frédéric de Prusse, *i.e.* Frederick II., King of Prussia, known as Frederick the Great, who by his military campaigns against the French, Austrians, and Russians, raised his kingdom to the rank of a first-class power. At his residence of Sans-Souci he was the host of the leading men of intellect of the day, including Voltaire and the French Encylopædists. He wrote several treatises on history, politics, and war, among others an *Histoire de la Maison de Brandebourg*, in addition to French lyrics. (1712-1786.)

Erfurth, on the Gera, a town in Saxony, the scene in 1808 of a meeting and the signing of a treaty between Napoleon I. and the Tsar.

P. 9. **maître de la Silésie et de la Prusse.** By the treaties of Breslau (1742) and Dresden (1745) the Empress Maria Theresa of Austria ceded to Frederick Upper and Lower Silesia, and in 1756 Frederick occupied Saxony.

P. 10. **Charles-Quint,** *i.e.* Charles V., Emperor of Germany and King of Spain, who renounced the Spanish throne in 1555. (1500-1558.)

la reine Christine, *i.e.* Christina of Sweden (1626-1689), who patronised learning, and abdicated after a rule of four years.

le roi Casimir, *i.e.* Casimir V., King of Poland from 1648 to 1667, when he abdicated.

Voltaire (François-Marie Arouet, *dit* de), poet, dramatist, historian, philosopher, novelist, etc., the most universal literary genius of the eighteenth century, and a personal friend of Frederick the Great of Prussia and the Empress Katharine of Russia. He resided in England during a period of exile, and settled finally at Ferney, near the Lake of Geneva, where he entertained all the intellectual celebrities of Europe. His best tragedies are *Zaïre*, *Mérope*, *Alzire*, *Mahomet*; histories, *Histoire de Charles XII.* and *Siècle de Louis XIV.*; Novels, *Candide* and *Zadig*; Philosophical Works, the *Essai sur les Mœurs*, *Dictionnaire philosophique* and *Lettres philosophiques.* Voltaire waged a lifelong warfare in favour of civil and religious liberty. (1694-1778.)

Potsdam, the Berlin 'Versailles,' Frederick's favourite residence.

Le Kain, *i.e.* Henri Louis Cain, the greatest French tragic actor of the eighteenth century, who played in most of Voltaire's tragedies and in the first French adaptations of Shakespeare. He left interesting memoirs. (1728-1787.)

P. 11. **Aufresne** (1720-1806) another tragedian and playwright, attached to the court of Katharine II. of Russia.

P. 12. **ils n'ont pas encore pu imiter,** etc., as the great poets and writers of the 'Siècle de Louis XIV.' had done.

P. 13. **Leibnitz** (Gottfried-

Wilhelm), the great German philosopher and mathematician (1648-1716), who wrote his chief works in French or Latin. He endeavoured, in conjunction with Bossuet, to reconcile the Catholic Church and the various Protestant sects. With Newton he laid the foundations of the differential calculus, and conceived a new atomic or monad theory, systematised at a later date by

Wolf (J. C.), a Breslau philosopher and mathematician (1679-1754).

François Ier (1494-1547), the Emperor Charles v.'s great rival in the struggle for the continental leadership, some time the ally of Henry VIII. of England. The encouragement which he gave to learning in general and to Humanism in particular earned for him the title of 'The Father of Letters.'

Richelieu (Armand-Jean du Plessis, Cardinal, duc de), prime minister of Louis XIV. (1624) Bishop of Luçon and Speaker of the Clergy at the States General (1614). His foreign policy had as its object the rise of the French power at the expense of the House of Austria ; his home policy the consolidation of absolute monarchy, by means of the overthrow of the Protestants as a political power, and the suppression of feudal privileges. He strengthened the centralist tendencies of the administrative régime, increased the army, and laid the foundations of the French navy. (1585-1642.)

Mazarin, *i.e.* Giulio Mazarini (1602-1667), an Italian Cardinal who succeeded Richelieu as prime minister under the regency of Anne of Austria, mother of the infant king Louis XIV. Mazarin's main diplomatic achievements were the treaties of Westphalia (1648) and of the Pyrenees (1659).

P. 14. **Marceline Desbordes-Valmore** (1787-1859), wrote graceful though melancholy lyrics.

Vigny (Alfred, Comte de), a philosophical poet, dramatist and novelist of the romantic school, author of *Poèmes Antiques et Modernes*, *Les Destinées*, *Chatterton*, *Cinq-Mars*, *etc.*; he also adapted *Othello* and the *Merchant of Venice* for the French stage. (1797-1863.)

P. 15. **Trochu** (Louis-Jules), a French general who served with distinction in the Algerian and Crimean wars. He was military governor of Paris during the siege by the Germans, and deputy in the National Assembly. (1815-1896.)

l'Impératrice, *i.e.* Eugénie de Montijo, Comtesse de Teba, afterwards wife of Napoleon III.

P. 16. **Tuileries** (Palais et Jardin des), a royal residence, formerly uniting two wings of the Louvre, built under the direction of Catherine de Medici, and subsequently enlarged. This palace was forsaken in favour of Versailles during the reigns of Louis XIV. and XV. It was again popular with Louis XVI., and, from the time of the Revolution until it was burnt by the Commune in 1871, continued to be the residence of the French kings and emperors.

P. 17. **Sedan**, on the Meuse, where the French army under the

Emperor Napoleon III. and Marshal MacMahon were surrounded by the Germans and compelled to surrender on 2nd September 1870.

P. 18. **Allou** (Édouard) a distinguished barrister and senator, elected to the French Academy in recognition of the literary grace of his eloquence. (1820-1881.)

P. 19. **Louvre** (palais du), the favourite residence of the French kings from Charles V., to Louis XIV. Napoleon I. turned it into a museum.

Lachaud (Charles-Alexandre), the greatest orator at the French Criminal Bar (1818-1882).

Thiers (Louis-Adolphe), eminent as a statesman, historian and journalist; a deputy of the opposition under Charles X., minister of finance and foreign affairs and prime minister under Louis-Philippe; once more a leader of the opposition under Napoleon III.; took a leading share in the organisation of the government of National Defence during the war of 1870-71, was elected in succession President of the National Assembly, chief of the executive power, and President of the Third Republic. Resigned on 24th May 1873, after his parliamentary defeat by the Conservative Right led by the duc de Broglie, but popular gratitude for his services during 'l'Année Terrible' earned for him the title of 'Liberator of the Territory.' Author of the *Histoire de la Révolution*, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, *etc.* (1797-1877.)

P. 20. **Talleyrand-Périgord** (Charles-Maurice, Prince de), when still Bishop of Autun sat as a republican deputy in the Constituent Assembly, took a leading part in the framing of the 'Constitution Civile du Clergé' during the Revolution, and, at a later period, in that of the Concordat between the Pope and First Consul Bonaparte; was minister for foreign affairs under the Directory, and again under Napoleon I. and Louis XVIII., all of whom he served in turn; ambassador in London under Louis-Philippe. He played a prominent part at the Congress of Vienna, and left interesting memoirs. (1754-1838.)

P. 21. **Louis-Philippe I.**, son of the notorious duc d'Orléans, 'Philippe-Égalité,' who ascended the throne by the Revolution of July 1830. Abdicated in 1848. He was known as 'le roi bourgeois.' (1775-1850.)

P. 22. **sous le manteau** = surreptitiously.

Pie IX. (Giovanni Maria, Count de Mastai Ferretti, 1792-1878). Elected Pope in 1846; had to resort to flight in face of the Roman Revolution of 1848; and to witness the annexation of his states, after the defeat of General Lamoricière and the papal Zouaves at Ancona, to the kingdom of Victor Emmanuel. Rome remained in his possession, thanks to the protection afforded by a French army of occupation, until 1870, when Rome was occupied by the royal troops under General Cadorna and the Temporal Power abolished. It was under the reign of Pius IX. that the dogma of papal infallibility was

proclaimed at the Vatican Council of 1870.

P. 23. **il était de ces bêtes de race**, etc. = he was one of those 'thoroughbreds' of whom heroic deeds are expected.

lançait des rayons = shed rays of light.

P. 24. **où il en était avec** = how he stood with.

Gabriel Hanotaux, a diplomatist and historian, member of the French Academy. One of the promoters of the Franco-Russian Alliance, when minister for foreign affairs. Author of the *Histoire du Cardinal de Richelieu*, *Histoire de la France Contemporaine*, etc. (Born in 1853.)

P. 25. **pour liarder** = to squabble about a farthing (*liard*, farthing), *i.e.* to be stingy.

P. 26. **à la guerre comme à la guerre** = one must take things as they come, *i.e.* not be too dainty.

P. 27. **Calame** (Alexandre), a Swiss painter of Alpine scenery (1810-1864).

P. 28. **Holbein** (Hans) a famous German painter who was a great favourite at the Court of Henry VIII. of England. Born at Augsburg in 1498, died of the plague in London (1554).

Courbet (Gustave) the founder of the French realistic school of painting; made a special study of country life and animals (1819-1877).

Edmond About, journalist, 'conteur,' novelist and dramatist, author of *Trente et Quarante*, *le Roi des Montagnes*, etc. (1828-1885.)

P. 30. **Lamartine** (Alphonse de), one of the greatest poets of the romantic school; author of *Les Méditations*, *les Harmonies*, *Jocelyn*, *l'Histoire des Girondins*, *Voyage en Orient*. He also played a memorable part in the Revolution of 1848. (1790-1869.)

à corps perdu = with might and main.

me fussé-je mis une pierre au cou = would that I had tied a stone to my neck (and drowned myself)!

P. 31. **mon terme était échu** = my rent was in arrears.

P. 32. **Je me fais banquier de pharaon** = I take the bank at gaming-tables.

P. 33. **par folles bouffées** = in mad fits.

Beaumarchais (Pierre-Auguste Caron, *dit* de), musician, financial speculator and dramatist, author of *La Mère Coupable*, *Le Barbier de Séville*, *Le Mariage de Figaro*, which, although a comedy of revolutionary tendencies, was played before Queen Marie-Antoinette. Other important works: *Mémoire contre les Sieurs de Goezman*. *Mes Six Époques*, an autobiography. (1732-1799.)

Rocroy, a French town near Mézières, in the Ardennes, was invested by the Spaniards in 1643, but relieved by the duc d'Enghien, afterwards le grand Condé.

moment, *i.e.*, phase, movement.

M. le duc, the title borne under the old régime by the eldest son of the Prince de Condé, here designates Louis II. de Bourbon, 'le grand Condé,' Turenne's rival both in military genius and in political intrigue, as witnessed in

La Fronde. His funeral oration was delivered by Bossuet. (1621-1686.)

Beck, an Austrian field-marshal.

P. 34. **le comte de Fontaine**, *i.e.* Don Pedro Henriquez d'Azeredo, Count de Fuentès, a Spanish general and diplomatist, who served with distinction under Philip II., Philip III., and Philip IV. of Spain (1560-1643).

P. 35. **Gassion** (Jean de), a marshal of France, had previously served with distinction under the Swedish King Gustavus-Adolphus. He was a Huguenot. He was killed at the Siege of Lens. (1609-1647.)

La Ferté (Henri de Senneterre, duc de), another marshal of France, took a prominent share in the Siege of La Rochelle. (1600-1681.)

le mestre de camp = the colonel of a regiment.

P. 36. **Saint Denis**, a suburb of Paris, famous for its magnificent Abbey built by Dagobert in 630, and rebuilt under Louis VII., which served as a burial-place for the old French kings down to the Revolution. 'Montjoie et Saint Denis' was the war-cry of medieval France.

Louis XIII., King of France from 1610 to 1643.

duc d'Aumale, fourth son of King Louis-Philippe, a great soldier, who distinguished himself in Algeria, a historian, and a member of the French Academy, to whom he bequeathed his castle at Chantilly; author of the *Histoire des Princes de Condé*. (1822-1897.)

In **Britannicus**, produced in 1669, the hero, a son of Claudius, who had been disinherited by his father in favour of Nero, son of Agrippina, Claudius' second wife, is betrothed to Junie. But she is carried off by Nero, who commands her to renounce Britannicus and marry him (Nero). On her refusal Britannicus is poisoned by Nero's order.

P. 40. **Racine** (Jean), with Pierre Corneille, France's greatest tragic poet; author of *Andromaque*, *Phèdre*, *Athalie*, etc., and the comedy of *Les Plaideurs*. Racine was for some time historiographer to Louis XIV. (1639-1699.)

qui marquait admirablement le pas = which echoed admirably the foot-step.

P. 43. **le champ de Mars**, a piece of ground on the left bank of the Seine, in Paris, formerly used for military manœuvres, in recent years as a site for international exhibitions.

dames de la halle = stall-holders in the Paris central provision market; market women.

la Bastille, a castle in the centre of Paris, built in the fourteenth century, which served as a state-prison down to the French Revolution, when it was captured and destroyed by the people of Paris (14th and 15th July 1789).

Versailles, capital of the department of Seine-et-Oise, famous for its palace built by Le Nôtre for King Louis XIV., for the American Treaty of 1783, the States-general of 1789, the German occupation and 'Gouvernement provisoire' of 1870-1871. At present the President of the French Republic is elected at Versailles by the two Houses, the 'Chambre des

Députés,' and the Senate, united in the form of an 'Assemblée Nationale.'

St. Cyr, a small town in the department of Seine-et-Oise, near Versailles. The famous military school now occupies the grounds formerly occupied by the ladies' college of Madame de Maintenon, l'Institut de Saint Louis.

P. 44. **Saint Cloud**, another town near Versailles, famous for its castle built by Cardinal de Retz, which passed subsequently into the Orleans family. This castle was burnt to the ground by the Germans in 1870.

Meudon, another small town in the department of Seine-et-Oise, containing a castle built by the Dauphin, son of Louis XIV., and designed by Le Nôtre.

Sèvres, a small town (Seine-et-Oise) on the left bank of the Seine, midway between Paris and Versailles, famous for its china factory.

P. 45. **Lafayette** (Marie-Joseph, Marquis de), a famous general and politician. Took a prominent part in the American War of Independence, in the early stages of the French Revolution, when he strove in vain to reconcile the Court and moderate Republicans. He commanded the Republican armies against the Austrian armies of invasion, but a Jacobin conspiracy compelled him to throw up his command and seek refuge abroad. He was restored to the command of the National Guard by an enthusiastic people at the July Revolution of 1830, whence the liberal royalist party—his own—emerged triumphant. (1757-1834.)

P. 46. **Michelet** (Jules), the greatest historian of the romantic school, and an eloquent amateur naturalist, author of the *Histoire de France*, *Histoire de la Révolution*, *L'Insecte*, *L'Oiseau*, etc. His historical method has been labelled a 'resurrection.' (1798-1874.)

Mignon and **Wilhelm**, in Goethe's *Wilhelm Meister's Lehrjahre*.

Goethe (Johann Wolfgang), Germany's greatest poetic and literary genius, author of *Werther*, *Iphigenie*, *Egmont*, *Hermann und Dorothea*, and the incomparable *Faust*. His friendship with Schiller was fruitful in literary results. (1749-1832.)

P. 48. **Théophile Gautier** (1811-1872), one of the founders of the Parnassian School of Poetry, although a friend of Victor Hugo and the Romanticists, has left numerous works of poetry, fiction, criticism, and travel, among others *Émaux et Camées*, *Le Roman de la Momie*, *Le Capitaine Fracasse*, *Mademoiselle de Maupin*, and the *Histoire du Romantisme*. He was originally a painter.

à souhait = to one's heart's content.

sa rate fume = *lit.* his liver is reeking, *i.e.* he is in a towering rage.

P. 49. **à l'envers** = upside down.

P. 50. **vous donner... le change** = put you off the scent.

elle s'en prend sans choix à = it assails indiscriminately.

P. 51. **Fénelon** (François de Salignac de la Mothe), Archbishop of Cambrai, private tutor of the Duc de Bourgogne, a distinguished prelate, theologian, littérateur, and a member of the

French Academy. He was Bossuet's opponent in the famous controversy over the Quiétisme heresy. The unction of his style earned for him the name of 'Le Cygne de Cambrai,' in opposition to 'l'Aigle de Meaux' (Bossuet). Author of *Télémaque*, *Dialogue des Morts*, *Lettres sur les Occupations de l'Académie Française*, etc. (1651-1715.)

In **Nicomède**, produced in 1652, the hero, Prince of Bithynia, a disciple of Hannibal, and an obdurate enemy of the Romans, is in love with Laodice, Queen of Armenia, to whom Nicomède's step-mother, Arsinoé, and the Roman Ambassador, Flaminius, wished to marry Attale, Nicomède's half-brother.

P. 56. **Corneille** (Pierre), with Racine, France's greatest tragic poet, author of *Le Cid*, *Cinna*, *Horace*, *Polyeucte*, *Pompée*, and the comedy *Le Menteur* (1606-1684).

pour faire nombre = to add one to the number.

P. 57. **encore n'avait-on que faire de moi** = and even then there was no part for me.

Il en est de même = In the same way.

P. 58. **à quoi cela va-t-il ?** = to what does it all amount ?

une obligation à = a debt to settle with . . .

P. 60. **Bossuet** (Jacques Bénigne), Bishop of Meaux, and tutor to the Dauphin, author of the *Oraisons Funèbres*, *Discours sur l'Histoire Universelle*, *Variations des Églises protestantes*, etc. Played a prominent part in the ecclesiastical policy of his age, Jansénisme, Quiétisme, Église Gallicane, etc. (1627-1704.)

7 août 1830. The Revolution of July 1830 had dethroned Charles x.

P. 63. **des trente-cinq Capets.** The Capetian dynasty was founded by the election to the French throne of Hugues Capet, duc de France et Comte de Paris (987).

Inutile Cassandre. A vain prophet of evil. Cassandra, a daughter of Priam, King of Troy, and Hecuba, after the fall of Troy was brought back to Greece as Agamemnon's slave, but was murdered together with her master by Clytemnestra.

P. 64. **les Bourbons.** The house of Bourbon, which owes its name to the family estate of 'Le Bourbonnais,' ascended the French throne with Henri iv. in 1589.

Henri IV. (1553-1610), le Grand, when only King of Navarre, married Marguerite de Valois, sister of Charles ix. ; as the leader of the Protestant party he opposed the Guises and 'La Ligue,' first alone, and subsequently with King Henri iii., whom he succeeded. As King he earned the title of 'le Restaurateur de la France,' thanks largely to the counsels of his minister Sully. He issued the *Edict of Nantes*, but was murdered by a Jesuit fanatic, Ravaillac.

P. 65. **Mgr. le Duc d' Orléans**, afterwards Louis-Philippe at that moment 'Lieutenant-Général' of the kingdom.

Chateaubriand (François René, Vicomte de), soldier, statesman, and writer. Banished by the Revolution, he visited England and America, quarrelled with

Napoleon, re-entered France with the Bourbons after both Napoleon's abdications, became a minister of foreign affairs under Charles x. and was Ambassador to Berlin, London, and Rome. Under Louis-Philippe played a leading part in the Catholic opposition. His most famous works are the *Essai sur les Révolutions*, *Atala*, *René*, *Le Génie du Christianisme*, heralding the revival of religious feeling in France (1801), the prose epic of *Les Martyrs*, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, and his posthumous *Mémoires d'Outre Tombe*. By his proud individualism, and love of nature, and descriptive powers, he is the father of French Romanticism. (1761-1848.)

P. 66. **Phébé**, *i.e.* the moon.

P. 67. **Sainte-Beuve** (Charles-Augustin), a novelist, a poet of the romantic school, and perhaps the greatest literary critic of the century, the founder of scientific criticism in France, by his minute process of studying great writers in relation to their lives and period. Author of *Joseph Delorme*, *Volupté*, *Chateaubriand et son Groupe Littéraire*, *Histoire de Port-Royal*, and the famous *Causeries du Lundi*.

Marie-Antoinette, daughter of Maria-Theresa and Francis I. of Austria, born in 1755, married the Dauphin, afterwards Louis XVI. in 1770.

P. 68. **Hermann** (Joseph Armand), President of the Revolutionary Tribunal (1759-1795).

Couthon (Georges), a Jacobin leader, with Robespierre and Saint-Just, a member of the Committee of Public Safety, he was Special Commissioner of the Convention at Lyons, during the 'Terreur.' He followed Robespierre on the scaffold. (1756-1794.)

Fouquier - Tinville (Antoine Questin), Public Prosecutor to the Revolutionary Tribunal (1793-1794), sent successively to the scaffold the Girondins and his own friends, Danton and Robespierre, only to follow them very shortly afterwards. (1747-1795.)

P. 69. **la Conciergerie**, originally a fortified tower adjoining the Palais de Justice, which has served as a prison down to the present day.

P. 70. **Hernani**, the first play actually produced by Victor Hugo, in 1830. It heralded the advent of the romantic school of dramatists.

P. 71 **Charlemagne**, Charles the Great, King of the Franks, famous as a warrior and statesman. He was crowned Emperor of the Holy Roman (Germanic) Empire by Pope Leo III. on Christmas Day 800. In his endeavour to promote education he was admirably supported by Alcuin and by Eginhardt. (742-814.)

P. 72. **Tolbiac**, to-day Zülpich, a town near the lower Rhine, famous for the victory of Clovis, King of the Franks, over the Germans in 496. This victory brought about Clovis' conversion to Christianity.

la Vierge lorraine, *i.e.* Joan of Arc, born at Domrémy, now in the department of Vosges.

P. 73. **Mun** (Adrien-Albert, Comte de), born in 1841, a French

politician and orator, elected to the French Academy in 1897. He is the most eloquent leader of the Catholic party in the French Chamber of Deputies, and to some extent an apostle of Christian Democracy. A royalist by tradition, he accepted officially, at the bidding of Pope Leo XIII., the republican form of government.

Tartufe or '**L'Imposteur**' aroused great indignation in clerical circles at its first production in 1667—it was repeatedly prohibited in its original shape.

gigot en hachis = minced mutton.

P. 75. **chez moi me le fit retirer** = made me bring him to my home.

P. 76. **Il s' impute à péché** = he accuses himself . . . as of a sin.

a fait pour vous des pas = has made advances for you.

P. 77. **s'est . . . entièrement coiffé** = is hopelessly infatuated.

P. 78. **n'est pas un homme, non, qui se mouche du pied** = is certainly not a man to be trifled with.

C'en est fait, je me rends = It is all over with me, I give in.

P. 79. **Fagotin**, the name of a famous monkey belonging to Jean Brioché, the popular director of the 'Puppets' Theatre' at the fair of Saint-Germain-en-Loge, and at Versailles.

Molière (Jean-Baptiste Poquelin, *dit*), the greatest comic poet of France. His 'Comédies de caractères' include *L'Avare*, *Le Misanthrope*, *Tartufe*, *Don Juan*; his 'Comédies de mœurs' *Les Précieuses Ridicules*, *Les Femmes Savantes*, *L'École des Femmes*, *L'École des Maris*; his farces *Le Bourgeois Gentilhomme*, *Le Malade Imaginaire*, *Le Médecin malgré lui*, etc. (1622-1673.)

comme les prétendants de Pénélope dans la maison d'Ulysse. In the *Odyssey* Ulysses' wife Penelope is represented as assailed by a host of importunate suitors, who take advantage of the youth of Ulysses' son, Telemachus, to waste his property and thrust their attentions upon his mother. The stratagem whereby Ulysses and a few faithful friends slay the suitors is described at length.

faisant carrousse et chère lie = carousing and indulging in drinking bouts.

P. 80. **pour humer à même** = to inhale to their hearts' content.

P. 83. **Maeterlinck** (Maurice), a contemporary Belgian poet, philosopher, and playwright; author of *La Vie des Abeilles*, *Sagesse et Destinée*, *Le Trésor des Humbles*, *La Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande*, *Monna Vanna*—all of which deal with spiritual issues. Born in 1862.

à plus de deux cents, *i.e.* mètres.

P. 84. **Kiel**, Germany's chief naval station on the Baltic at the eastern mouth of the canal uniting the Baltic and the North Sea. There are two private shipbuilding yards, of which one belongs to the famous Krupp firm, the shell works and gun factory of which are at Essen.

P. 85. **dans le même clin d'œil** = in the twinkling of an eye.

P. 87. **y plaque sans relâche des accords farouches** = evolves incessantly fierce harmonies.

P. 88. **le détonateur au fulminate** the fulminate detonator or cap for exploding the guncotton charge.

Comme à l'emporte pièce as if 'punched out.'

chaufferie babord - milieu = middle stokehold on the port side.

P. 89. **des capucins de cartes** = card houses.

comme d'un coup de baguette = as if by (a) magic (wand).

il tourne les manettes à contre sens = he turns the handles the wrong way.

P. 90. **boit sa revanche** = sips with delight his revenge.

P. 91. **Claude Farrère,** *otherwise* Frédéric-Charles-Pierre-Edouard Bargone, born in 1876, a lieutenant in the French navy, the son of a Corsican father and an English mother, has visited North and Central America, and has been stationed in the Mediterranean, the Indian Ocean and Pacific, journeying through Indo-China, Japan and Corea, also through Senegal. Author of *Fumées d'Opium*, recalling De Quincey, *Les Civilisés*, a highly coloured study of French colonial life, which earned for him the annual prize of 10,000 francs offered by the Goncourt Academy, and '*L'Homme qui assassina.*' Is also a contributor to the leading Paris newspapers and magazines.

Valenciennes, a fortified town in the department of Nord; capitulated to the allied army of 150,000 men after a bombardment lasting 43 days (1793).

la Scarpe, a tributary of the Scheldt which takes its rise in the department of Pas-de-Calais.

Bâle or Basle, on the lower Rhine, next to Geneva the largest and most industrial city in Switzerland.

Cobourg (Frédéric Josias, duc de Saxe-) who commanded the Austrian army of invasion but was defeated by General Moreau at Tourcoing and by Jourdan at Fleurus.

Roussillon, formerly a French province, captured from the Spaniards by Richelieu, which has formed the department of Pyrénées Orientales.

Toulon, on the Mediterranean, the principal naval harbour of France. In 1792 the royalists of the town sought the alliance of the Anglo-Spanish fleet; after a stubborn defence the town was recaptured by the Republican army, thanks to the attack planned by Lieutenant Bonaparte.

Les Girondins or moderate Republicans and Federalists in the National Convention, most of whom came from the department of Gironde in the south-west of France; Vergniaud was the eloquent leader of the party. Having preferred Danton's alliance, they were arraigned by Robespierre and the Jacobins, and perished either by poison, self-administered, or on the scaffold.

Lyon or Lyons, the second largest town in France, and a great industrial centre. It was the stronghold of royalist reaction during the Revolution. After its recapture by the troops of the Convention, the Jacobin Commissioner Couthon inaugurated a reign of 'Terror.'

P. 92. **le club des Jacobins** was led by Robespierre, *le club des Cordeliers* by Marat and Danton, while the *club des Feuillants* was

the meeting place of the Girondin leaders. All three held their sittings in monasteries confiscated by the Republic.

le comité de Salut public, created by the Jacobins on their accession to power in the Convention consequent on the treason of General Dumouriez, the Girondins' ally. It consisted of nine members re-elected monthly, with autocratic powers to track and punish all alleged conspirators.

la Convention. The National Convention, on succeeding the Constituent Assembly, decreed immediately the abolition of monarchy and proclaimed the Republic (22nd September 1792). It lasted three clear years, witnessed the trial of Louis XVI., and the successive overthrow of the Girondins, of Hébert and Danton, and finally of Robespierre. The 'Directoire' came into office with a new Constitution on 28th October 1795.

lessivé = washed out.

P. 93. **mettre les canons en calibre** = to bore the guns.

les blanchir = to polish them.

forer les lumières = to drill out the touch-holes.

Louis Blanc (1811-1882), a French politician and historian; a minister of labour in the 'gouvernement provisoire' of 1848. He founded the national workshops, which failed signally. As an exile in England from 1848 to 1870 he utilised the French Revolution tracts at the British Museum in order to write his *Histoire de la Révolution Française.*

Mirabeau (Honoré - Gabriel - Riquetti, Comte de), the greatest orator of the French Revolution. After a stormy youth, fruitful in 'lettres de cachet' or royal warrants of imprisonment, and several periods of residence abroad, one of which produced the *Histoire Secrète de la Cour de Berlin*, and the *Histoire de Frédéric Guillaume de Prusse*, Mirabeau, although a nobleman by birth, took his seat in the States-General of 1789 as a deputy of the 'tiers état' or Commons. He it was who led the first attacks of the Third Estate upon feudal and clerical privileges, and instigated the 'Serment du Jeu de Paume,' whereby the Commons constituted themselves into a permanent National Assembly. The latter he soon dominated by his oratorical genius and transcendent personality, being subsequently elected to the presidency. At a later period he strove, but in vain, to stem the revolutionary tide, of which he foresaw the excesses, and was accused of having accepted a bribe from the Court. He died at the moment when his popularity was beginning to wane. His most famous speeches are those on 'La Constitution Civile du Clergé,' Le Droit de Paix et de Guerre,' and 'La Contribution du Quart.' (1749-1791.)

P. 98. **portait coup** = hit home.

Robespierre (Maximilien), a barrister and leader of the Jacobin party in the National Convention; formed with Danton and Marat the famous Triumvirate, founded the Terrorist Committee of Public Safety and was practically for a time sole dictator of the Convention; he was finally

overthrown by the reaction of Thermidor and executed. (1758-1794.) He had induced the Convention to recognise by decree the Existence of the Supreme Being, and was nicknamed the 'Incorruptible.'

faute de couronnement = for want of its crowning arch.

Phocion, a famous Athenian general and orator, unjustly sentenced to death. Demosthenes once described him as 'the hatchet of my speeches.' (400-317 B.C.)

Maury (Jean Sifrein, Abbé, afterwards Cardinal), Mirabeau's reactionary opponent in the Constituent Assembly, and the author of *L'Éloquence de la Chaire.* He was appointed to the Archbishopric of Paris under Napoleon I., but died in exile, after having incurred the papal displeasure. (1746-1817.)

Target (Guy-Jean-Baptiste) a distinguished advocate and royalist deputy in the Constituent Assembly, who contributed at a later date to the framing of the Napoleonic civil code (1733-1807).

P. 99. **faisait la roue** = spread its tail (as a peacock does).

Protée or **Proteus**, in Greek mythology, a son of Neptune, endowed with the prophetic gift, who, in order to escape from importunate inquirers, assumed in turn all possible shapes.

la Contribution du Quart (du revenu). Owing to the impending bankruptcy of France in 1789 Mirabeau appealed to the Assembly to tax the hitherto privileged great landowners to the extent of one-fourth of their total income.

P. 100. **Necker** (Jacques), a Genevan banker, twice controller of finance under Louis XVI., who endeavoured vainly to induce the privileged classes to renounce their exemption from taxation. His daughter Germaine became the famous Madame de Staël. (1732-1804.)

P. 101. **abandonné** = whole-hearted.

P. 103. **Palais-Royal**, built by Lemercier for Cardinal Richelieu and bequeathed by him to the Crown; at a later date the property of the Orleans family.

Catilina (Lucius Sergius), a Roman patrician, whose conspiracy against the Senate was denounced by Cicero. He died subsequently on the battle-field. (109-61 B.C.)

P. 104. **Grouchy** (Emmanuel, Marquis de), a marshal of France, served with distinction in Vendée against the Royalists, in the Irish expedition and in the principal Napoleonic wars, but failed to prevent the junction of Wellington and Blücher at Waterloo. (1766-1847.)

Blücher (Gebhard Leberecht von), the Prussian field-marshal who conducted the French invasion of 1814 leading to Napoleon's first abdication, and who, although defeated at Ligny, joined forces with Wellington on the plateau of Mont-Saint-Jean.

P. 105. **Friedland**, a town in East Prussia, near which Napoleon defeated the Russians on 14th June 1807.

Rivoli, a village in Piedmont, near which General Bonaparte defeated the Austrians in 1797.

P. 106. **Coulanges** (Philippe-Emmanuel, Marquis de), a cousin of Madame de Sévigné, author of some graceful lyrics. His wife was one of the leading 'beaux esprits.' (1633-1716.)

Louvois (Michel le Tellier, Marquis de), Secretary of State for War under Louis xiv. (1641-1691.)

Grignon, a village near Montélimar (department of Drôme).

Nicole (Pierre), a moralist and theologian of the Jansenist School of Port-Royal, author of the *Essais de Morale*, and, in collaboration with Arnauld, of the *Logique de Port-Royal.* (1628-1695.)

le duc de Savoie, *i.e.* Prince Eugène of Savoy (1663-1736), Marlborough's ally.

le Prince d'Orange, afterwards William iii. of England.

donner un échec . . . un mat = to check . . . to checkmate.

P. 107. **porter à Dieu** = make (one) think of God.

L'on veut . . . = (yet) people will have it, pretend that . . .

Saint Augustin, *i.e.* Aurelius Augustinus, son of St. Monica, later Bishop of Hippo; was converted by St. Ambrose and became the most famous of the Latin Fathers of the early Church. The most celebrated of his works are the *City of God* and the *Confessions.* (354-430 a.d.)

Abbadie (Jacques), a French Protestant divine (1654-1727).

Polignac (Melchior, Abbé and afterwards Cardinal de), a distinguished philosopher and diplomatist, author of the *Anti-Lucrèce.* (1661-1742.)

P. 108. **Madame de Sévigné** (Marie de Rabutin-Chantal, Marquise de), one of the great ladies and 'précieuses' of the Court of Louis xiv. (1626-1696.)

pour se mettre . . . le gosier en couleur = to stain . . . their throats.

très prolétairement vert-de-grisés = of a distinctly plebeian bluey-greenish hue.

P. 109. **Saint-Simoniens**, *i.e.* disciples of Saint-Simon (Claude-Henri, Comte de), the founder of a socialistic school of politicians and economists.

vous n'en avez que faire pour = it is of no use to you for.

P. 110. **le Père-La-Chaise**, the chief Paris cemetery, takes its name from the Jesuit Father François de La Chaise, who was Louis xiv.'s confessor. (1624-1709.)

P. 111. **Pompée**, *i.e.* Pompey the Great (106-48 b.c.), after his defeat by his rival Cæsar at Pharsalia, fled to Egypt, where he was murdered by order of Ptolemy.

Crasse, who with Pompey and Cæsar formed the famous Triumvirate; he was murdered in the course of a meeting with Surena, a Parthian general. Was noted for his wealth and financial greed. (115-53 b.c.)

Ptolémée XIV., King of Egypt from 52 to 47 b.c.

P. 116. **Liszt** (Franz, Abbé), the famous Hungarian pianist and composer. (1811-1886.)

Schubert (Franz), the Viennese composer of 'Lieder.' (1797-1828.)

Beethoven (Ludwig van), of Bonn, author of the famous Sonatas and Symphonies, etc.,

and of the opera 'Fidelio.' Became increasingly deaf from the age of twenty-seven. (1770-1827.)

P. 117. **Paganini** (Nicolo), a Genoese violinist and composer (1784-1840).

P. 119. **maintenant, y sommes-nous?** = now, are we ready?

P. 121. **et redonne plus ardente carrière,** etc. = and, once again, lets loose the passion that he has (momentarily) quelled.

Berlioz (Hector), a composer and musical critic, author of *La Damnation de Faust*, the operatic triology of *Les Troyens*, etc. After Wagner, he was probably the greatest master of orchestration. (1803-1869.)

qui tiennent du prodige = which partake (of the nature) of a miracle.

P. 125. **retranché** = cut down.

P. 126. **Dante** (Alighieri), of Florence, the father of Italian poetry, author of *La Vita Nuova*, *Sonnets*, *Canzones*, but his best known work is the *Divine Comedy*. He was a keen political partisan. (1265-1321.)

P. 127. **Saint-Marc Girardin** (*dit* Marc Girardin), a famous politician and literary critic, dwelling more particularly on the ethical aspects of literature, author of the *Cours de Littérature Dramatique*. (1801-1875.)

P. 128. **La Critique de l'École des Femmes.** *L'École des Femmes*, performed in 1672, the subject of much adverse criticism from the literary heralds of orthodoxy. Molière replied to their criticism in a one-act comedy whence the present extract has been drawn.

bien touchée = well handled.

P. 129. **Je crois être du monde des honnêtes gens** = I think I belong to polite society (seventeenth century meaning).

P. 130. **un point de Venise** = Venetian lace.

un petit rabat uni = a little plain neckband (as worn by bourgeois scholars and professional men).

pour peu qu'on y demeure = provided one has spent a short time there.

les beaux esprits de profession = professional 'wits,' *i.e.* writers.

P. 131. **Ceux qui possèdent Aristote et Horace** = Those who know their Aristotle and Horace, *i.e.* their respective treatises on poetry, whence the famous theory of the Three Unities of Action, Time and Place, was said to have been drawn.

P. 132. **nous prennent par les entrailles** = make us laugh.

P. 133. **sans le congé** = without the permission.

Saint-Simon (Louis de Rouvray, duc de), a famous courtier, diplomatist, and chronicler of the reign of Louis XIV. and the regency of the duc Philippe d'Orléans during the minority of Louis XV. Author of the famous *Mémoires*, part of which first saw the light in the earlier part of the nineteenth century, while another still remains unpublished (1675-1755).

frappées au coin = stamped, bearing the impress.

P. 134. **Lesage** (Alain-René), a novelist and dramatist, author of *Gil Blas*, *Le Diable Boiteux*, *Turcaret*, etc. (1668-1747).

Monsieur, *i.e.* the king's brother.

P. 135. **le duc de Bourgogne**, *i.e.* Louis XIV.'s grandson, Fénelon's pupil.

Fénelon (François de Salignac de la Mothe), Archbishop of Cambrai. (1651-1715.)

Catinat (Nicolas de), a marshal of France, who played a prominent part in several of Louis XIV.'s campaigns; he defeated the Duke of Savoy at Staffarde (1690) and La Marsaille (1693), but was himself defeated at Chiari. He left Memoirs. (1637-1712.)

Turenne (Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de), a marshal of France, and Louis XIV.'s most distinguished strategist. His most famous victories are those of Freiburg (1644), Nordlingen (1645), the Downs (1658) and, at a later period, his Dutch and Alsatian campaigns. He had previously taken part in the Civil War known as 'La Fronde,' during the minority of Louis XIV., siding alternately with the rebels and with the Crown. He was killed during the siege of Salzbach (1611-1678). His funeral oration was delivered by

Fléchier (Esprit), Bishop of Nîmes, who preached brilliant 'Sermons,' and 'Oraisons Funèbres.' He was one of the shining lights at the Hôtel de Rambouillet (1632-1710).

Montalembert (Charles, Comte de), born at Caudon, a brilliant politician, orator, and journalist, and a leader of the liberal Catholic Party in the House of Peers. Author of the *Vie de Sainte-Élisabeth de Russie* (1810-1870).

P. 135. **O Corse à cheveux plats**, *i.e.* Napoleon.

P. 136. **un jour de bataille**, *i.e.* Waterloo.

Barbier (Henri-Auguste), a fiery poet and satirist, author of *Les Iambes* (1805-1882).

P. 137. **Monseigneur**, *i.e.* the Dauphin, son of Louis XIV.

pour lors = hence.

si rassemblée = so full of events.

de quelle boutique ils étaient balayeurs = whose shop they swept, *i.e.* to whose suite or clique they belonged.

ils se savaient bon gré de = they were pleased with themselves for.

P. 138. **un vif, une sorte d'étincelant** = a certain excitement and glistening.

malgré qu'ils en eussent = in spite of all the care they took (to disguise it).

P. 141. **M. le duc de Berry**, another grandson of Louis XIV. (1686-1714).

éclatait = blew.

se précautionner de = have recourse to.

de la Faculté, *i.e.* the medical faculty.

un devoir pressant de bienséance sentie, etc. = a duty imposed by conscious decorum, but not the outcome of any deeper feeling.

quelques larmes amenées du spectacle, a few tears drawn by the sight.

P. 142. **par religion** = owing to his religious feelings.

en grand habit = in state.

Madame la duchesse d'Orléans, the wife of the duke Philippe, afterwards Regent, during the minority of Louis XV.

un lit de veille à pavillon = a folding bed with curtains.

P. 143. **Meudon**, near Versailles (department of Seine et Oise),

famous for its royal castle built by Le Nôtre. It was burnt to the ground by the Prussians in 1870.

Hypathie or Hypatia, the woman philosopher of Alexandria, one of the last apostles of Hellenism, who was ultimately murdered by Christian fanatics. (370-415.)

P. 144. **cet Oedipe sublime**, that sublime Œdipus, *i.e.* decipherer of (philosophical) riddles, the philosophical mind of ancient Greece.

P. 145. **Leconte de Lisle** (Charles), the leader of the Parnassian School of poetry, author of *Poèmes Barbares*, *Poèmes Antiques*, *Poèmes Tragiques*, of the tragedy *Les Erynnies*, and a translator of Homer, Sophocles, Hesiod, and Theocritus (1818-1894).

P. 149. **Barèges**, in the department of Hautes-Pyrénées, on the Bastau, renowned for its sulphur baths and waters.

Dumas aîné, *i.e.* Alexandre Dumas Davy (1803-1870), the author of innumerable plays and novels, *Henri III. et sa Cour*, *Charles VII. chez ses grands Vassaux*, *Les Trois Mousquetaires*, *Le Comte de Monte-Cristo*, etc. His father, a mulatto, was born in the island of San Domingo Dominica) and became a general in Napoleon's armies.

P. 150. **qui nous met sur les dents** = which wears us out.

Ce qui venait de toi . . . ce qui venait d'ailleurs, an allusion to Dumas' innumerable collaborators.

P. 152. **l'Odéon**, the second native 'Théâtre Français,' founded in 1797, in the 'Quartier Latin.'

qu'on était convenu d'appeler un polisson. Stendhal, in his essay on 'Racine et Shakespeare,' had given the first impetus to this systematic disparagement of Racine, which was one of the hobbies of the romanticists.

Institut Palais de l', built in the seventeenth century, on the left bank of the Seine, to accommodate the college founded by Cardinal Mazarin. Since 1806, it has given hospitality to the five Academies.

P. 153. **Alexandre Dumas fils** (1824-1895), after devoting his earlier years mainly to novels and 'contes,' became the leading writer of social comedies of his day. Among the most famous are *La Dame aux Camélias*, *L'Ami des Femmes*, *Denise*, *Francillon*.

P. 159. **portant en sautoir** = wearing, slung over their shoulders.

Émile Zola (1840-1902), a French novelist and leader of the so-called naturalistic school, author of the series styled *Les Rougon-Macquart*, of which the most famous are *L'Assommoir*, *Germinal*, *L'Œuvre*, *L'Argent*, *La Faute de l'Abbé Mouret*. In another vein he has written the *Contes à Ninon*, *Le Rêve*, and the Trilogy of *Lourdes*, *Rome*, *Paris*. As a dramatist he succeeded but once, with *Thérèse Raquin*.

GLOSSAIRE

ablette, *f.* blay, or bleak, fish
(s')abonner, to subscribe to
(s')abuser, to be deceived
accapareur, monopoliser
acculé, hemmed in
acéré, sharp
acharné, enraged, keen
aigrefin, *m.* haddock
aiguillon, *m.* sting
airain, *m.* brass
ais, *m.* plank
algarade, *f.* scolding, rating
algue, *f.* seaweed
allégresse, *f.* gladness
altier, high, haughty
alvéole, *f.* cell (of bees)
ampoulé, bombastic
anguille, *f.* eel
antenne, *f.* feeler
archet, *m.* fiddle-bow
arête, *f.* fish-bone
argot, *m.* slang
arrière-pensée, *f.* mental reservation
assener, to strike hard
auréole, *f.* halo of glory.

babillard, babbling
bâbord, *m.* port side (of a ship)
badinage, *m.* playfulness
badiner, to joke
bafouer, to mock
baguette, *f.* drum-stick
bâillonner, to gag
balayer, to sweep
baleine, *f.* rib (of a fin), *lit.* whalebone
banc de criée, *m.* auction-bench
bar, *m.* mullet
barbillon, *m.* little barbel
barbouiller, to daub, besmear
barbue, *f.* brill
barre, *f.* helm
basculer, to sway
bastingage, *m.* netting
béat, sanctimonious
bégayement, *m.* stumbling
belette, *f.* weasel
bibelot, *m.* trinket
bielle, *f.* connecting-rod
bienséance, *f.* propriety
bigarrure, *f.* medley
bilan, *m.* balance-sheet
blafard, wan, pale
blindage, *m.* plating
blocus, *m.* blockade
boulonné, bolted
bourreau, *m.* executioner
bourriche, *f.* hamper
bourru, gruff
boussole, *f.* compass
boutade, *f.* whim
braisé, baked
brasier, *m.* fire of live coal
brasse, *f.* fathom
brocher, to hurry over
brochet, *m.* pike
brouette, *f.* barrow
brouhaha, *m.* uproar
brouillon, *m.* draft of MS.
brunissure, *f.* burnish
burin, *m.* graving-tool
butinage, *m.* slaughter.

cabillaud, *m.* cod
cachenez, *m.* comforter
caillé, curded
caisson, *m.* ammunition waggon
campêche (bois de), logwood
caquet, *m.* chatter
caravansérail, caravansary
carène, *f.* bottom of ship
carreler, to cobble
carrelet, *m.* flounder
carton, *m.* board
castor, *m.* beaver
cauchemar, *m.* nightmare
cavale, *f.* mare
céans, herein
charmille, *f.* hedge of hornbeam
charnu, fleshy
charpie, *f.* lint
charrier, to cart
chaufferie, *f.* stokehold
chausson, *m.* sock
chavirer, to capsize
chevreuil, *m.* roebuck
chien de mer, *m.* smooth-hound (fish)
cimier, *m.* crest
cinabre, *m.* cinnabar
clairon, *m.* trumpet
clairsemé, scattered
clampin, *m.* sluggard

cocarde, *f.* cockade
cocasse, funny
colifichet, *m.* gew-gaw
coller, to attach
colombier, *m.* dove-cot, pigeon-house
colporter, to retail
comptable, responsible
concasser, to pound
congre, *m.* conger-eel
contre-coup, *m.* rebound
contre-sens, *m.* wrong way
coton-poudre, *m.* gun-cotton
couleuvre, *f.* snake
couloir, *m.* passage
courroucé, angry
coutil, *m.* ticking
cramponné, clinging to
crapaud, *m.* toad
crapuleux, intemperate
créancier, *m.* creditor
criée, *f.* auction-sale
crisper, to shrivel
cuirassé, *m.* ironclad
cuistre, *m.* pedant
culasse, *f.* breech
culbuter, to overthrow
curée, *f.* quarry
cuver, to cool.

déballer, to unpack
déblayer, to clear away
déboucher, to come out of
(se) **décalquer**, to be set in relief
déchiqueter, to cut up
déclanchement, *m.* releasing of a catch
déferler, to break
délabrement, *m.* dilapidation
denrée, *f.* food
(**à la**) **dérobée**, surreptitiously
dessécher, to wither up
détonateur, *m.* detonator, or cap, for exploding a charge
devancer, to precede
dévisser, to unscrew
dorade, *f.* dorado (fish)
douane, *f.* customs.

échec, *m.* check
échine, *f.* spine
échu, fallen due
éclaboussure, *f.* splash
éclore, open out
écrevisse, *f.* cray-fish
écrin, *m.* jewel-case
écueil, *m.* reef
(**s'**)**effilocher**, to be torn to bits
effondrement, *m.* digging deep
embûche, *f.* ambush
émeute, *f.* uproar
s'émietter, to crumble
empaler, to impale
emporte-pièce, *m.* punch
encanailler, to degrade, vulgarise
enfieller, to embitter
enfilade (coup d'), raking fire
engloutir, to swallow up
enlizement, *m.* burial in quicksand
entresol, *m.* apartments between ground-floor and first story
épave, *m.* waif, débris
éperlan, *m.* smelt
éperon, *m.* ram (of ship)
épineux, thorny
équille, *f.* sand-eel
équipée, *f.* prank
escouade, *f.* squad
esquiver, to avoid
estrade, *f.* platform
étanche, watertight (compartment)
étincelle, *f.* spark
étrave, *f.* stem
exécutable, feasible.

faisceau, *f.* sheaf
faix, *m.* weight
farandole, *f.* a Provençal dance
farder, to disguise
fieffé, arrant
filandreux, stringy
flambé, done for, burnt out
flandrin, *m.* lanky fellow
flasque, flabby
flétrir, to tarnish
flottaison, *f.* water-line
forcené, furious
forer, to bore
fougue, *f.* fury
four, *m.* failure
fourbu, foundered, done for
fourrer, to cram, stuff
frac, *m.* dress-coat
frelon, *m.* drone
friandise, *f.* greediness, daintiness, a dainty
fronder, to censure
fulgurant, vivid
fulminate, *f.* explosive
fumier, *m.* trash.

gâchis, *m.* mess
gaine, *f.* sheath
galimatias, *m.* nonsense
gamme, *f.* scale, gamut
gargote, *f.* cook-shop
gargouillement, *m.* gurgling
gibecière, *f.* game-bag
gibelin, *m.* Ghibeline
gicler, to spurt
gifler, to slap
gigot, *m.* leg (of mutton)
glauque, sea-green
goinfre, *m.* gourmand
goujon, *m.* gudgeon
gravier, *m.* gravel
gré (savoir), to be grateful for
grondin, *m.* gurnet
grouillement, *m.* rumbling
guichet, *m.* box-office, booking-office
guillocher, to engine-turn
hâblerie, *f.* bragging

hachis, *m.* mince, hash
hautbois, *m.* oboe
hélice, *f.* screw
heur, *m.* happiness, luck
hoquet, *m.* death-sob
huppe, *or* **houppe**, *f.* tuft.

idée-mère, *f.* fundamental idea
injure, *f.* insult.

lamé, laminated, plated
langouste, *f.* sea crayfish
liarder, to be stingy
libraire, *m.* bookseller
limande, *f.* dab
limer, to file
lisse, *f.* hand-rail
lisse, *adj.* smooth
lustrine, *f.* lustring (silk).

manège, *m.* intrigue
manne, *f.* wicker-basket
mamelon, *m.* eminence
manettes, *f.* handles
marécage, *m.* marsh
margelle, *f.* curb-stone
marionnette, *f.* puppet
massue, *f.* club
mat, *m.* (check-)mate
mat, *adj.* dull
merlan, *m.* whiting
mestre de camp, *m.* colonel
mets, *m.* dish
meurtrissure, *f.* bruise
meute, *f.* pack of hounds
miner, to wear away
mitraille, *f.* grape-shot
mitrailleuse, *f.* machine-gun
moëlle épinière, *f.* spinal marrow
moire, *f.* watering (of silk)
moite, moist
mollir, to yield
mordoré, reddish-brown
mors, *m.* bit (of bridle)
moule, *f.* mussel
moutonner, to foam
musée, *m.* museum
musette, *f.* bagpipe.

nacelle, *f.* wherry
nageoire, *f.* fin
néant, *m.* nothingness
nébuleux, overcast
nef, *f.* ship
néfaste, unlucky, disastrous
nigaud, *m.* simpleton
niveler, to level.

obole, *f.* obol (coin)
obtus, dull, blunt
obus, *m.* shell
omoplate, *f.* shoulder-blade
orgue (point d'), *m.* organ-point (in music)
ossature, *f.* backbone
ouïes, *f. pl.* gill-opening.

pâmer (se), to swoon
pan, *m.* front
panache, *m.* plume
paperasse, *f.* waste-paper
paria, *m.* outcast
parvis, *m.* court
pataud, *m.* lout
pelle, *f.* shovel
pétiole, *m.* stalk
pharaon (banquier de), banker at cards
piaffer, to strut, paw the ground
plantureux, plentiful
plat-bord, *m.* gunwale
plate-bande, *f.* border
plature, *f.* lock
plie, *f.* plaice
poix, *f.* wax, pitch
possédé, *m.* a man possessed of a devil
poulie, *f.* pulley
préceinte, *f.* strake, wale
prémices, *f. pl.* beginnings
preux, *pl. adj.* gallant (knights)
puce, *f.* flea
pulluler, to swarm, to be present in large numbers

quart, *m.* point (of compass); watch (*nav.*)
quille, *f.* keel.

rabat, *m.* neck-band
raffinement, *m.* subtlety, quibble
ragoût, *m.* stew
raie, *f.* skate
rambarde, *f.* railing of ship's bridge
ramier, *m.* ring-dove
ratatouille, *f.* stew
rate, *f.* spleen
rayonnant, beaming
rebrousser, to turn back
recors, *m.* bailiff's officer
rédiger, to draw up
relavure, *f.* dirty water
rencontre, *f.* occasion
rénégat, *m.* renegade
renier, to abjure
réparateur, refreshing
revendeuse, retailer
rigole, *f.* trench
rognon, *m.* kidney
rognure, *f.* cutting
rondeur, *f.* plain-dealing
rouget, *m.* red mullet
roulis, *m.* rolling
roussissure, *f.* reddening.

saccadé, by jerks
sain, sound
sauge, *f.* sage
sautoir (en), cross-wise
sceau, *m.* seal
schiboleth, *m.* shibboleth
scier, to saw
serpolet, *m.* wild thyme
serre-chaude, *f.* hot-house
soubre-saut, *m.* convulsive movement

sommelier, *m.* butler
sornette, *f.* nonsense
souder, to solder, weld
souffreteux, sickly
sourdine, *f.* mute (for musical instrument)
soute à charbon, *f.* coal-bunker
sourdre, to spring
suaire, *m.* winding sheet
suisse, *m.* door-keeper
taille-douce, *f.* copper-plate
tanche, *f.* tench
tarir, to be drained (at a loss what to say)
tarse, *f.* tarsus, instep
tenon, *m.* bolt
tenue, *f.* demeanour; *adj. f.* thin
terrier, *m.* habitation
tertre, *m.* hillock
thon, *m.* tunny
tierce, *f.* third (music)
tigré, spotted
tilleul, *m.* lime-tree
timbalier, *m.* kettle-drummer
timon, *m.* helm
timoré, scrupulous
tiraillement, *m.* twitching
toison, *f.* fleece
ton, *m.* key
torpilleur, *m.* torpedo-boat
toupet, *m.* forelock
transissement, *m.* numbness of fear
traverse, *f.* obstacle
trèfle, *m.* clover
trempe, *f.* quality
trépied, *m.* trivet
tribord, *m.* starboard
tronchet, *m.* shoemaker's knife
trousse, *f.* truss (*surg.*); **avoir à ses trousses**, to have at one's heels
truffer, to stuff
turlupinade, *f.* low joke
turpitude, *f.* baseness.

velléité, *f.* fancy
ventileuse, *f.* ventilator
virtuose, *m.* performer in music
viatique, *m.* food for a journey, restorative
vis, *f.* screw
vivier, *m.* fish-pond.

zébrure, *f.* stripe
zéro, *m.* nought, (of a helm) amidships or 'steady.'

Printed by T. and A. Constable, Printers to His Majesty
at the Edinburgh University Press

ENGLISH.

Selections from Matthew Arnold's Poems. Edited with Introduction and Notes, by RICHARD WILSON, B.A. Cloth, 1s. 6d.

Selections from the Poems of Tennyson. Edited, with Introduction and Notes, by the Rev. E. C. EVERARD OWEN, M.A. 1s. 6d.

A Book of Poetry. Edited by M. B. WARRE CORNISH. 200 pages. Cloth, 1s. 3d. Also in Three Parts, paper covers, 4d. each.

Lingua Materna. By RICHARD WILSON, B.A. 3s. 6d.

A First Course in English Literature. By RICHARD WILSON, B.A. 144 pages. Crown 8vo., 1s.

A First Course in English Analysis and Grammar. By RICHARD WILSON, B.A. 144 pages. Crown 8vo., 1s.

Exercises for Parsing in Colour. By EDITH HASTINGS, Headmistress of Wimbledon High School. Cloth, 1s. 6d. Also in Three Parts, each containing Colour Chart, paper covers, 6d. each.

HISTORY.

A History of England. By C. W. OMAN, M.A., Chichele Professor of Modern History in the University of Oxford. Fully furnished with Maps, Plans of the Principal Battlefields, and Genealogical Tables. 760 pages. Thirteenth Edition (to end of South African War). Crown 8vo., cloth, 5s.

Special Editions, each volume containing a separate index.

In Two Parts, 3s. each: Part I., from the Earliest Times to 1603; Part II., from 1603 to 1902.

In Three Divisions: Division I., to 1307, 2s.; Division II., 1307 to 1688, 2s.; Division III., 1688 to 1902, 2s. 6d.

*** *In ordering please state the period required, to avoid confusion.*

England in the Nineteenth Century. By C. W. OMAN, M.A., Author of "A History of England," etc. With Maps and Appendices. Revised and Enlarged Edition. crown 8vo., 3s. 6d.

A Junior History of England. From the Earliest Times to the Death of Queen Victoria. By C. W. OMAN, M.A., and MARY OMAN. With Maps. Cloth, 2s.

Questions on Oman's History of England. By R. H. BOOKEY, M.A. Crown 8vo., cloth, 1s.

A Synopsis of English History. By C. H. EASTWOOD, Headmaster of Redheugh Board School, Gateshead. 2s.

Seven Roman Statesmen. A detailed Study of the Gracchi, Cato, Marius, Sulla, Pompey, Cæsar. Illustrated with reproductions of Roman Coins from the British Museum. By C. W. OMAN. About 320 pages. Crown 8vo., cloth, 6s.

English History for Boys and Girls. By E. S. SYMES, Author of "The Story of Lancashire," "The Story of London," etc. With numerous Illustrations. 2s. 6d.

HISTORY.

Men and Movements in European History. Illustrated. Small crown 8vo., 1s. 6d.

Britain as Part of Europe. 256 pages. Illustrated. 1s. 6d.

Wardens of Empire. 224 pages. Fully illustrated. 1s. 6d.

The Pageant of the Empires. 256 pages. Fully illustrated. 1s. 6d.

Lessons in Old Testament History. By the Venerable A. S. AGLEN, Archdeacon of St. Andrews, formerly Assistant Master at Marlborough College. 450 pages, with Maps. Crown 8vo., cloth, 4s. 6d.

Old Testament History. By the Rev. T. C. FRY, Headmaster of Berkhamsted School. Crown 8vo., cloth, 2s. 6d.

GEOGRAPHY.

Arnold's Home and Abroad Atlas.

Containing 24 full-page (11½ × 9 inches) maps, printed in colour. Bound in a stout paper wrapper. Price 8d. net.

CONTENTS.

1. The World.
2. Europe.
3. The United Kingdom.
4. Scotland.
5. Ireland.
6. France.
7. The German Empire.
8. Austria-Hungary.
9. Spain and Portugal.
10. Italy.
11. Scandinavia.

12 & 13. England & Wales.

14. The Balkan Peninsula
15. European Russia.
16. Asia.
17. India.
18. Africa.
19. North America.
20. South America.
21. Canada.
22. The United States.
23. Australia.
24. South Africa, New Zealand, Tasmania.

The London School Atlas.

Edited by the Right Hon. H. O. ARNOLD-FORSTER, M.P. A magnificent Atlas, including 48 pages of Coloured Maps. The size of the Atlas is about 12 by 9 inches, and it is issued in the following editions:

Stout paper wrapper, with cloth strip at back, 1s. 6d.
Paper boards, 2s.
Cloth cut flush, 2s. 6d.
Limp cloth, 3s.
Cloth gilt, bevelled edges, 3s. 6d.

A Manual of Physiography.

By ANDREW HERBERTSON, Ph.D., F.R.G.S., Reader in Regional Geography at the University of Oxford. Fully Illustrated. 4s. 6d.

Arnold's New Shilling Geography.

The World, with special reference to the British Empire.

The World's Great Powers—Present and Past.

Britain, France, Germany, Austria-Hungary, Italy, Russia, The United States, and Japan. Beautifully Illustrated. 1s. 6d.

The World's Trade and Traders.

The World's Divisions—Some Great Trading Spheres—Some Great Trading Centres—Some World Routes. Beautifully Illustrated. 1s. 6d.

Arnold's Geographical Handbooks.

A Series of 10 little Manuals providing accurate and clearly-arranged summaries of Geographical information. 3d. each; cloth, 6d.

MATHEMATICS AND SCIENCE.

Arnold's Shilling Arithmetic. By J. P. KIRKMAN, M.A., and J. T. LITTLE, M.A., Assistant Masters at Bedford Grammar School. Crown 8vo., cloth, 1s.

A New Arithmetic for Schools. By J. P. KIRKMAN, M.A., and A. E. FIELD, M.A., Assistant Masters at Bedford Grammar School. cloth, 3s. 6d.

Exercises in Arithmetic (Oral and Written). Parts I., II., and III By C. M. TAYLOR (Mathematical Tripos, Cambridge), Wimbledon High School. Cloth, 1s. 6d. each. (With or without Answers.)

Mensuration. By R. W. K. EDWARDS, M.A., Lecturer on Mathematics at King's College, London. Cloth, 3s. 6d.

The Elements of Algebra. By R. LACHLAN, Sc.D. With or without Answers, 2s. 6d. Answers separately, 1s.

Algebra for Beginners By J. K. WILKINS, B.A., and W. HOLLINGSWORTH, B.A. In Three Parts. Part I., 4d.; Part II., 4d.; Part III., 6d. Answers to Parts I-III., in one vol., 6d.

The Elements of Geometry. By R. LACHLAN, Sc.D., and W. C. FLETCHER, M.A. With about 750 Exercises and Answers. Cloth, 2s. 6d.

Elementary Geometry. By W. C. FLETCHER, M.A., Crown 8vo., cloth, 1s. 6d.

A First Geometry Book. By J. G. HAMILTON, B.A., and F. KETTLE, B.A. Crown 8vo., cloth, 1s.

A Second Geometry Book. By J. G. HAMILTON and F. KETTLE. With or without Answers, 3s. 6d.

Elementary Solid Geometry. By F. S. CAREY, M.A., Professor of Mathematics in the University of Liverpool. 2s. 6d.

Geometrical Conics. By G. W. CAUNT, M.A., Lecturer in Mathematics, Armstrong College, Newcastle-on-Tyne, and C. M. JESSOP, M.A., Professor of Mathematics, Armstrong College, Newcastle-on-Tyne. Crown 8vo., 2s. 6d.

The Elements of Euclid. By R. LACHLAN, Sc.D.

Book I. 145 pages, 1s.	Books I.—IV. 346 pages, 3s.
Books I. and II. 180 pages, 1s. 6d.	Books III. and IV. 164 pages, 2s.
Books I.—III. 304 pages, 2s. 6d.	Books I.—VI. and XI. 500 pages. 4s. 6d.

Books IV.—VI. 2s. 6d. Book XI. 1s.

Test Papers in Elementary Mathematics. By A. CLEMENT JONES, M.A., Ph.D., and C. H. BLOMFIELD, M.A., B.Sc., Mathematical Masters at Bradford Grammar School. 250 pages. Crown 8vo., without Answers, cloth, 2s. 6d.; with Answers, 3s. Answers separately, 1s.

Vectors and Rotors. With Applications. By Professor O. HENRICI, F.R.S. Edited by G. C. TURNER, Goldsmith Institute. Crown 8vo., 4s 6d.

A Note-Book of Experimental Mathematics. By C. GODFREY, M.A., Headmaster of the Royal Naval College, Osborne, and G. M. BELL, B.A., Senior Mathematical Master, Winchester College. Fcap. 4to., paper boards, 2s.

An Elementary Treatise on Practical Mathematics. By JOHN GRAHAM, B.A. Crown 8vo., cloth, 3s. 6d.

Preliminary Practical Mathematics. By S. G. STARLING, A.R.C.Sc., and F. C. CLARKE, A.R.C.Sc., B.Sc. 1s. 6d.

An Introduction to Elementary Statics (treated Graphically). By R. NETTELL, M.A., Assistant Master, Royal Naval College, Osborne Fcap. 4to., paper boards, 2s.

Graphs and Imaginaries. By J. G. HAMILTON, B.A., and F. KETTLE, B.A. Cloth, 1s. 6d.

The Principles of Mechanism. By H. A. GARRATT, A.M.I.C.E., Crown 8vo., cloth, 3s. 6d.

The Elements of Trigonometry. By R. LACHLAN, Sc.D., and W. C. FLETCHER, M.A. Crown 8vo., viii+164 pages, 2s.

Mathematical Drawing. By Professor G. M. MINCHIN, Cooper's Hill Engineering College, and J. B. DALE, Assistant Professor of Mathematics at King's College. London. 7s. 6d.

LONDON: EDWARD ARNOLD, 41 & 43 MADDOX STREET, W.

GERMAN.

EASY GERMAN TEXTS. For pupils who have acquired a simple vocabulary and the elements of German. Under the General Editorship of WALTER RIPPMANN, M.A., Professor of German at Queen's College, London. With exercises on the text. Small crown 8vo., cloth, 1s. 3d. each.

- **ANDERSEN'S BILDERBUCH OHNE BILDER** (What the Moon Saw).
- **PRINZESSIN ILSE.** By MARIE PETERSEN.
- **DER TOPFER VON KANDERN.** By H. VILLINGER.
- **DIE FLUT DES LEBENS.** By ADOLF STERN.

DER BACKFISCHKASTEN. By FEDOR VON ZOBELTITZ. Edited, with Notes and Vocabulary, by GUSTAV HEIN, German Master at the High School for Girls, Aberdeen, N.B. Authorised Edition. Crown 8vo., cloth, 2s.

A FIRST GERMAN READER. With Questions for Conversation, Grammatical Exercises, Vocabulary, &c. Edited by D. L. SAVORY, B.A., Lecturer in the University of London, Goldsmiths College. Crown 8vo., cloth, 1s. 6d.

GERMAN WITHOUT TEARS. By Lady BELL. A version in German of "French Without Tears." With illustrations. Cloth.
Part I., 9d. Part II., 1s. Part III., 1s. 3d.

LESSONS IN GERMAN. A graduated German Course, with Exercises and Vocabulary, by L. INNES LUMSDEN, late Warden of University Hall, St. Andrews. Crown 8vo., 3s.

KLEINES HAUSTHEATER. Fifteen little Plays in German for Children. By Lady BELL. Crown 8vo., cloth, 2s.

FRENCH.

ARNOLD'S LECTURES FRANÇAISES. Four Vols. Books I. and II. edited and arranged by JETTA S. WOLFF. Books III and IV adapted and arranged by M. A. GEROTHWOHL, Litt.D. Illustrated with Reproductions of Paintings by French artists. Book I., 1s. 3d.; Books II., III., IV., 1s. 6d. each.

ARNOLD'S MODERN FRENCH BOOKS, I. and II. Edited by H. L. HUTTON, M.A., Senior Modern Languages Master at Merchant Taylors' School. Crown 8vo., cloth, 1s. 6d. each.

ELEMENTS OF FRENCH COMPOSITION. By J. HOME CAMERON, M.A., Lecturer in French in University College, Toronto, Canada. viii+196 pages. Crown 8vo., cloth, 2s. 6d.

LE FRANCAIS CHEZ LUI. A French Reader on Reform Lines, with Exercises on Grammar for Middle and Junior Forms. By W. H. HODGES, M.A., Modern Language Master at Merchant Taylors' School, and P. POWELL, M.A., Assistant Master at Loretto School. Cloth, 1s. 3d.

MORCEAUX CHOISIS. French Prose Extracts. Selected and Edited by R. L. A. DU PONTET, M.A., Assistant Master in Winchester College. Explanatory Notes and Short Accounts of the Authors cited are given. Crown 8vo., cloth, 1s. 6d.

POEMES CHOISIS. Selected and Edited by R. L. A. DU PONTET, M.A. Cloth, 1s. 6d.

MISS JETTA S. WOLFF'S BOOKS.

LES FRANCAIS EN MÉNAGE. With Illustrations. 1s. 3d.
LES FRANCAIS EN VOYAGE. Cleverly illustrated. 1s. 3d.
FRANCAIS POUR LES TOUT PETITS. Illustrated. 1s. 3d.
LES FRANCAIS D'AUTREFOIS. 1s. 3d.
LES FRANCAIS DU DIX-HUITIEME SIÈCLE. 1s. 3d.

LONDON: EDWARD ARNOLD, 41 & 43 MADDOX STREET, W.

LATIN.

ARNOLD'S LATIN TEXTS. General Editor, A. EVAN BERNAYS, M.A. The object of the series is to supply short texts, adapted for lower forms, sufficient to provide one term's work. Each volume consists of a short introduction, text and vocabulary. 64 pages. Cloth limp, 8d. each.

CÆSAR in BRITAIN. By F. J. DOBSON, B.A.

CICERO.—In Catilinam, I. and II. By L. D. WAINWRIGHT, M.A.

CICERO.—Pro Archia. By Mrs. BROCK.

CORNELIUS NEPOS.—Select Lives. By L. D. WAINWRIGHT, M.A.

HORACE.—Odes, Book I. By L. D. WAINWRIGHT, M.A., Assistant Master at St. Paul's School.

LIVY.—Selections. By R. M. HENRY, M.A., Classical Master at the Royal Academical Institution, Belfast.

OVID.—Selections. By GEORGE YELD, M.A.

OVID IN EXILE.—Selections from the 'Tristia.' By L. D. WAINWRIGHT, M.A.

PHÆDRUS.—Select Fables. By Mrs. BROCK, formerly Assistant Mistress at the Ladies' College, Cheltenham.

TIBULLUS.—Selections. By F. J. DOBSON, B.A., Lecturer at Birmingham University.

VERGIL.—Select Eclogues. By J. G. STOBART, M.A., Assistant Master at Merchant Taylors' School.

VERGIL.—Selections from the Georgics. By J. C. STOBART, M.A.

VIRGIL—ÆNEID. Books I., II., and III. The New Oxford Text, by special permission of the University. Edited, with Introduction and Notes, by M. T. TATHAM, M.A. Crown 8vo., cloth, 1s. 6d. each.

CÆSAR'S GALLIC WAR. Books I. and II. Edited by T. W. HADDON, M.A., and G. C. HARRISON, M.A. With Notes, Maps, Plans, Illustrations, Helps for Composition, and Vocabulary. Cloth, 1s. 6d.

Books III.-V. Edited for the use of Schools by M. T. TATHAM, M.A. Uniform with Books I. and II. Crown 8vo., cloth, 1s. 6d.

Books VI. and VII. By M. T. TATHAM, M.A. Uniform with Books III.-V. 1s 6d.

LIVY. Book XXVI. Edited, with Introduction and Notes, by R. M. HENRY, M.A. Cloth, 2s. 6d.

THE FABLES OF ORBILIUS. By A. D. GODLEY, M.A., Fellow of Magdalen College, Oxford. With humorous Illustrations. Crown 8vo., cloth. Book I., 9d.; Book II., 1s.

EASY LATIN PROSE. By W. H. SPRAGGE, M.A., Assistant Master at the City of London School. Cloth, 1s. 6d.

DIES ROMANI. A new Latin Reading Book. Edited by W. F. WITTON, M.A., Classical Master at St. Olave's Grammar School. Cloth, 1s. 6d.

SENTENCES FOR LATIN COMPOSITION. Based upon the Exercises in "Fables of Orbilius, Part II." By Rev. A. JAMSON SMITH, M.A., Headmaster of King Edward's Grammar School, Birmingham. Cloth, limp, 6d.

A FIRST LATIN COURSE. By G. B. GARDINER, M.A., D.Sc., and A. GARDINER, M.A. viii+227 pages. 2s.

A SECOND LATIN READER. With Notes and Vocabulary. By GEORGE B. GARDINER, M.A., D.Sc., and ANDREW GARDINER, M.A. Cloth, 1s. 6d.

A LATIN ANTHOLOGY FOR BEGINNERS. By GEORGE B. GARDINER, M.A., D.Sc., and A. GARDINER, M.A. Cloth, 2s

A LATIN TRANSLATION PRIMER. With Grammatical Hints. Exercises and Vocabulary. By G. B. GARDINER and A. GARDINER, M.A. 1s.
